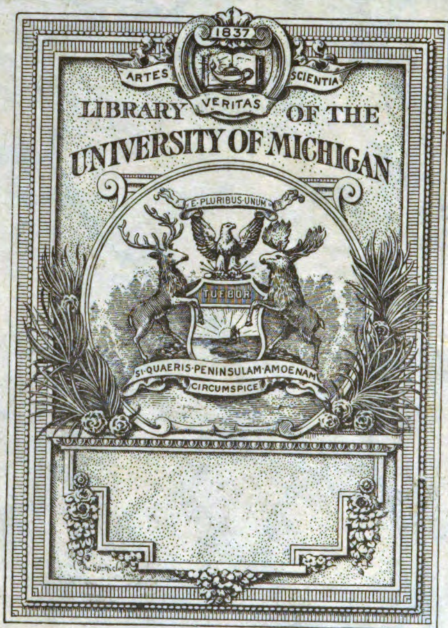
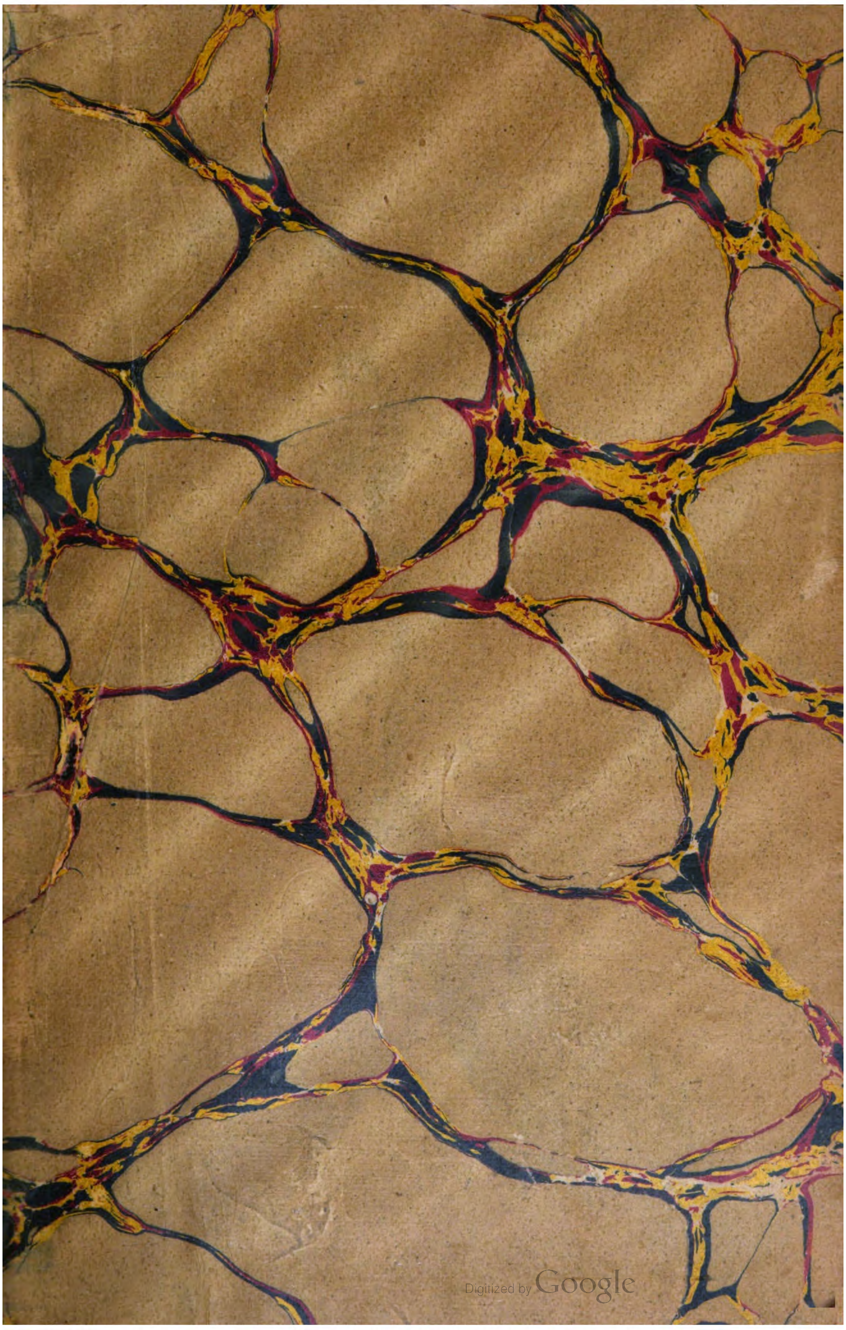
Saint Boniface (680-755)

Godefroid Kurth


EM. TERQUEM
BOOKSELLER


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Egl[?] - 1.

"LES SAINTS"

Saint Boniface

(680-755)

par

G. KURTH

TROISIÈME ÉDITION

Victor Lecoffre

Saint Boniface

DU MÊME AUTEUR

Les Origines de la Civilisation Moderne. *Quatrième édition.* Paris, V. Retaux, 1898. Deux volumes in-8° . . . . . 8 fr.

Clovis. *Deuxième édition.* Paris, V. Retaux, 1901. Deux volumes in-8° . . . . 8 fr.

L'Église aux tournants de l'histoire. Bruxelles, Société Belge de librairie, 1900. Un volume in-8°. . . . . 3 fr.

Sainte Clotilde. *Sixième édition.* Paris, V. Lecoffre, 1902. Un volume in-12 de la collection " Les Saints ". . . . . 2 fr.

46790. — Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

"LES SAINTS"

Saint Boniface

(680-755)

par

G. KURTH

Professeur à l'Université de Liège.

TROISIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

RUE BONAPARTE, 90

1902

PRÉFACE

Voici un des plus grands saints de l'Église et un des plus grands hommes de l'histoire, et je suis le premier à raconter sa vie aux lecteurs de langue française ! L'Allemagne, l'Angleterre, la Hollande l'ont étudiée et écrite à l'envi ; les lettres françaises ne la connaissent que par quelques pages de Mignet, d'Ozanam et de Montalembert, admirables il est vrai, mais qui n'en présentent qu'un rapide résumé. Et cependant saint Boniface appartient à la France dans une large mesure. S'il a créé l'Église d'Allemagne, il a régénéré l'Église des Gaules, et il est difficile de dire laquelle de ces deux grandes œuvres a été la plus féconde.

Au surplus, oserai-je le dire ? la science allemande elle-même ne s'est pas encore complètement acquittée de sa dette envers le civilisateur de la Germanie. Le grand saint attend toujours le grand historien qui tracera son portrait définitif, avec le tableau complet de son activité apostolique. Sans doute, on ne peut qu'applaudir au zèle avec lequel d'innombrables monographies se sont attachées à élucider les diverses parties de ce noble sujet, et au talent que plusieurs écrivains ont déployé en résu-

mant à l'usage du public les résultats de tant d'efforts. Ils permettent d'espérer que le jour n'est plus éloigné où, armé de toutes les ressources de l'érudition contemporaine, un historien viendra qui édifiera à la mémoire du saint le monument définitif.

En attendant, on voudra bien me pardonner si ce modeste petit volume vient allonger la liste déjà considérable des histoires provisoires de saint Boniface. Je n'écris que pour les lecteurs français, qui le connaissent trop peu, et les Allemands eux-mêmes, je pense, me sauront gré de contribuer à répandre la gloire de leur patron national chez un peuple voisin. Je n'ai pas l'ambition d'apprendre au public des choses inconnues, mais j'ai voulu que tout au moins il trouvât ici, sous une forme accessible à tout le monde, tout ce qu'il est possible de connaître aujourd'hui, et je puis dire que, pour cela, je ne me suis épargné aucun labeur. Si j'étais parvenu à ressusciter la figure du saint dans sa vérité vivante, à donner au lecteur l'impression d'avoir vécu avec lui, mon livre répondrait au but que je me proposais en commençant de l'écrire, mais je n'ose me flatter d'y avoir réussi.

D'autre part, j'aurais singulièrement dépassé les proportions assignées à ce travail si je m'étais attaché, comme dans les travaux d'érudition, à justifier toutes mes assertions ou à discuter celles d'autrui. Il suffira au lecteur de savoir que je n'avance rien dont je ne possède par devers moi la preuve, que j'ai lu et relu, plume en main, toutes les sources, que je me suis mis soigneusement au courant de la vaste bibliographie du sujet, et qu'il n'est pas un seul des ouvrages signalés dans l'appendice de ce volume, auquel je n'aie consacré un examen attentif. Chaque fois

qu'il m'a été nécessaire d'y renvoyer le lecteur, je l'ai fait de la manière la plus sommaire possible pour ne pas encombrer de notes bibliographiques le bas de mes pages, mais on trouvera dans la *Bibliographie critique*, à l'appendice de ce volume, toutes les indications que le lecteur consciencieux a le droit de demander à un historien[1].

J'ai voulu écrire ce livre à Fulda, auprès du tombeau du saint. J'y ai trouvé un milieu tout imprégné de son souvenir, une population qui garde son culte avec amour, des horizons grandioses, des solitudes suaves, des paysages qui semblent faits pour les évocations historiques. J'y ai passé quelques semaines heureuses à l'ombre de ce sanctuaire qui garde le plus grand trésor religieux de l'Allemagne, et des beaux arbres séculaires qui alignent autour de lui leurs solennelles avenues, si hospitalières au rêveur recueilli. Plus d'une fois, du haut de la colline où fut l'ermitage du saint, je me suis plu à contempler cette ville catholique s'endormant dans le calme du soir, pendant que la fumée s'élevait des toits et qu'au loin la longue ligne dentelée des faîtes de la Rön s'estompait dans le brouillard. Nulle part le passé déjà lointain ne me semblait plus rapproché de moi que dans ce cadre à la fois austère et doux. Il me semblait revivre les scènes idylliques dont on trouvera le récit dans ces pages : Sturmi explorant sur son âne la vallée encore boisée, les moines défrichant la forêt et jetant les fondements de leur sanc-

1. Les renvois à la correspondance du saint et à sa biographie par Willibald visent l'édition de Jaffé, qu'on trouve au tome III de sa *Bibliotheca Rerum Germanicarum*. Tous les ouvrages cités en abrégé dans les notes sont indiqués avec leur titre complet dans l'Appendice.

tuaire, le saint descendant, après sa méditation faite, du haut de la colline où j'étais, pour encourager et pour stimuler le zèle de ses religieux. Tout parle encore de lui dans cette paisible contrée, ou plutôt c'est lui qui parle du fond de son tombeau, et qui redit la parole gravée sur le socle de la belle statue que Fulda lui a élevée en 1842 :

Veritas Domini manet in æternum.

Puisse ce petit livre, que je rapporte de mon pèlerinage au tombeau du grand apôtre, faire aimer aux lecteurs la belle figure qu'il retrace, et laisser dans leur âme quelque chose de la joie et de la paix dans lesquelles il a été écrit!

Fulda, le 4 septembre 1901.

SAINT BONIFACE

CHAPITRE PREMIER

LA JEUNESSE DU SAINT

Appelée à la vie chrétienne par la charité sublime du grand pape saint Grégoire, la nation anglo-saxonne avait marché à pas rapides dans la voie de la civilisation. Les missionnaires n'avaient pas encore pu répandre la parole évangélique dans toutes les couches de ce peuple que déjà elle portait des fruits abondants parmi ses premiers auditeurs. A peine un siècle s'était écoulé depuis qu'Augustin et ses quarante compagnons avaient mis le pied dans l'île de Thanet, et déjà le pays d'Hengist et d'Horsa méritait d'être appelé l'*île des saints*. Des foyers de civilisation s'allumaient de toutes parts. Les monastères, s'échelonnant le long des rivages et se dispersant jusqu'au fond des solitudes les plus inaccessibles, faisaient pénétrer partout la culture matérielle et intellectuelle. L'Angleterre était tellement riche en vertus chrétiennes qu'elle pouvait verser sur le continent

le trop-plein de ses ressources morales. Elle payait sa dette à la papauté en l'aidant à conquérir les peuples encore assis dans les ténèbres de la mort.

Ce qui distingua dès l'origine la foi anglo-saxonne, ce fut, si l'on peut ainsi parler, la vocation des missions étrangères. La passion pour les voyages, qui est propre à tous les peuples du nord, se sanctifiait dans les pèlerinages qui menaient les Anglo-Saxons en bandes nombreuses aux sanctuaires les plus vénérés du monde chrétien. Rome surtout exerçait sur eux une attraction irrésistible. Le Saint-Siège, auquel ils étaient redevables de leur salut, était de leur part l'objet d'un tendre et ardent attachement. Ils furent, si l'on peut ainsi parler, les premiers des *ultramontains*, et en cela ils se distinguaient des Irlandais, leurs voisins, qui, non moins passionnés pour les missions, apportaient dans l'œuvre de l'évangélisation un esprit plus personnel et une tendance plus nationale. Mais ce que les Anglo-Saxons ne voulaient pas laisser aux Irlandais, c'était le culte des lettres et la soif du savoir. Jamais peuple barbare ne s'éprit d'un amour plus sincère et plus désintéressé de la science sacrée. Les femmes elles-mêmes, dans la solitude du cloître, s'adonnaient à l'étude des Livres Saints et des Pères, cultivaient la poésie et faisaient de la langue latine leur langue usuelle.

Ce triple amour des lettres, des missions étrangères et de la chaire romaine, qui est commun à toute la race, nous le retrouvons vivant et intense chez le

grand homme qui est l'objet de ce récit. Winfrid, c'est le nom qu'il portait avant qu'il se fût fait, si l'on peut ainsi parler, le client du Saint-Siège, était né dans le royaume de Wessex, la plus récente conquête du christianisme chez les Anglo-Saxons. Le Wessex semblait vouloir dépasser ses aînés dans la foi. Son roi Ceadwalla, après une carrière retentissante pleine de gloire et de triomphes, avait déposé la couronne et était allé mourir à Rome sous l'habit monastique. L'idéal religieux du christianisme semblait planer sur tout le royaume dans l'image de ce roi devenu moine romain.

Ni l'année ni le lieu de la naissance de Winfrid ne sont connus d'une manière exacte. Son biographe les a ignorés lui-même, sans doute parce que le saint, le seul homme qui pût les lui apprendre, avait voulu qu'on les ignorât. On suppose toutefois avec assez de raison qu'il est né dans le Devonshire, et l'on nomme d'ordinaire la petite ville de Crediton comme ayant eu l'honneur de lui donner le jour. Ce fut, selon toute apparence, vers 680[1].

La famille de Winfrid était déjà chrétienne : elle était riche et de sang noble. Le saint ne s'en est pas

1. La date est très controversée; on a proposé diverses années depuis 670 jusqu'à 695; je me suis rallié après mûr examen à Seiters, p. 30, et à Muller, I, p. 28-30.

Pour la ville, tous les auteurs, sans exception, depuis Camden jusqu'à nos jours, l'appellent Kirton. C'est Crediton qu'ils veulent dire sans doute; je ne trouve pas de Kirton dans le Devonshire.

expliqué non plus; mais la parenté qui le relie à des personnages d'illustre extraction en est une preuve suffisante. Il fut, selon l'expression des Livres Saints, Nazaréen dès le sein de sa mère, et marqué, à partir de l'âge le plus tendre, du sceau des élus. La région où vivaient ses parents n'avait pas encore, à ce qu'il semble, d'organisation religieuse très complète, puisque, si les textes ne nous trompent, on n'y rencontrait pas de clergé à demeure. Les églises étaient encore rares; les grands propriétaires se contentaient d'ériger dans leurs domaines de hautes croix, au pied desquelles le peuple se réunissait tous les jours pour prier[1]. Par intervalles, des missionnaires sillonnaient le pays pour y prêcher la parole de Dieu et conférer les sacrements. Dans leurs tournées, ils trouvaient l'hospitalité sous le toit des parents de Winfrid. L'enfant se plaisait dans la société de ces hommes apostoliques; il s'entretenait avec eux des vérités du salut, il les questionnait sur le ciel et sur le chemin qui y mène. Dès lors il avait choisi sa voie, et il avait dit à Dieu : « Vous serez mon calice et ma part d'héritage, *pars calicis mei et hereditatis meæ* ». A l'âge de quatre ou cinq ans, il suppliait son père de lui laisser embrasser la vie monastique. Jamais vocation religieuse ne fut plus

1. Je trouve cette indication dans la vie de saint Willibald d'Eichstaedt par la religieuse de Heidenheim, *Acta Sanctorum*, t. II de juillet, p. 502 A : quia sic mos est Saxonicæ gentis, etc.

précoce ni plus solide, ne connut moins d'hésitations et de tâtonnements. Et, comme le bon laboureur de l'Évangile, une fois qu'il eut mis la main à la charrue, il ne regarda plus en arrière.

Le père cependant résistait. Il aimait son fils, il était fier de lui ; il rêvait de lui laisser son bien, il se flattait de lui voir remplir une carrière brillante dans le monde. Il employa tour à tour, vis-à-vis de l'enfant, les moyens de persuasion et d'intimidation, mais avec le même insuccès. Rien n'avait raison de l'irrésistible vocation de Winfrid. Enfin, après une maladie qui parut d'abord mortelle, et au cours de laquelle il avait pu faire des réflexions sérieuses sur la vanité des choses terrestres, le père céda. Il réunit un conseil de famille, et, d'accord avec ses proches, il envoya l'enfant comme oblat à l'abbaye d'Exeter. Le sacrifice paraît lui avoir été dur : au dernier moment, le cœur lui manqua, dirait-on, devant les pénibles formalités qui devaient en accompagner la consommation, et ce furent ses fidèles qui présentèrent son fils au pieux abbé Wolfhard. En leur présence, l'enfant, dit le biographe, exposa sa demande selon la formule que lui avaient apprise ses parents, et déclara que depuis longtemps son vœu était de se soumettre à la règle monastique. Il avait alors sept ans. L'abbé, après avoir pris conseil de ses moines, décida, d'accord avec eux, d'accueillir un postulant qui présentait des signes si évidents de vocation. Et c'est ainsi, dit le vieux biographe, qu'ayant

renoncé dès ses plus tendres années à sa famille et aux richesses de ce monde pour l'héritage céleste, Winfrid reçut le centuple et la vie éternelle[1].

Le jeune oblat grandit dans l'étude de la science et dans la pratique de la vertu, préservé contre les tentations de son âge par le zèle soutenu qu'il apportait à l'accomplissement de ses devoirs. Lorsqu'il eut atteint les années de la jeunesse et appris tout ce qu'on pouvait lui enseigner à Exeter, sa soif de savoir n'était pas rassasiée. Avec le consentement de son abbé, il quitta le doux foyer de son enfance monastique pour aller continuer ses études à l'abbaye de Nursling, au diocèse de Winchester, entre cette ville et Southampton. Il devint de la sorte l'élève de l'abbé Winbrecht et le diocésain de l'évêque Daniel. Tous deux étaient des gens de grand sens, de profonde expérience et, de plus, des lettrés consommés. Toute sa vie il garda un vrai culte pour ces deux hommes que Dieu lui avait donnés pour maîtres de sa vie spirituelle. On verra plus loin les relations qu'il entretint jusque dans sa vieillesse avec le pontife, et une lettre de lui à Daniel montre quelle estime il professait pour le vieil abbé. « Si j'osais, dit-il, vous demander un service, je vous prierais de bien vouloir m'envoyer le livre des Prophètes que mon vénéré maître, l'abbé Winbrecht, a laissé en quittant ce monde : on y trouve les six Prophètes écrits en caractères clairs et distincts ; je ne puis m'en procu-

1. Willibald, *Vita S. Bonifacii*, c. 1.

rer un pareil dans ce pays, et mes yeux fatigués ne distinguent plus les écritures fines et liées. Vous ne sauriez rendre un plus grand service à ma vieillesse que de me procurer un manuscrit si net et si bien écrit[1]. »

Winfrid vécut à Nursling des années heureuses. Son existence y fut d'ailleurs ce qu'elle avait été à Exeter. Sa formation intellectuelle et sa formation religieuse y marchèrent de pair sans conflit et sans contradiction, sous des influences paternelles et intelligentes auxquelles il s'abandonnait avec amour. Outre celles de son abbé et de son évêque, il est indispensable d'en mentionner ici une autre qui dut être profonde, celle de saint Aldhelm[2]. Aldhelm est une des plus belles figures de l'Église anglo-saxonne. Ce brillant et sympathique esprit, qui s'ouvrait avec un intérêt toujours jeune à toutes les choses du monde intellectuel, réalisait dans sa plénitude l'alliance du génie romain et du génie barbare, dont les traits se fondent dans sa physionomie avec les traits plus mobiles de l'esprit celtique, tel qu'il revivait dans les savantes écoles de l'Irlande. Au point de vue littéraire surtout, Winfrid fut à beaucoup d'égards un élève d'Aldhelm, et rien n'est plus facile que de retrouver dans les écrits de ses premières années les traces irrécusables de cette filiation spirituelle.

1. *Epist.* 55, p. 160,

2. Meo tuoque clienti Wynfrido, écrit le roi Aethelbald de Mercie à saint Aldhelm en parlant de lui, *Epist.* 5, p. 37.

Selon toute probabilité, le programme des études de Winfrid à Nursling aura comporté les sept arts libéraux[1], mais, à ce qu'il semble, avec une certaine prépondérance accordée à la poésie et à l'exégèse. Il ne paraît pas être resté sans notions de grec, à en juger d'après quelques mots empruntés à cette langue qui émaillent sa correspondance, mais c'est surtout le latin qui fut l'objet de son étude assidue. Il apprit tout ce qu'on en savait pour lors dans les monastères anglo-saxons. La métrique, tout particulièrement, n'eut pas de secret pour lui : et Dieu sait si elle était devenue compliquée et abstruse, en un temps où la difficulté vaincue était en quelque sorte le seul mérite qui restât à la poésie savante. Comme poète, Winfrid trahit à tous les points de vue le temps et le milieu d'où il sort : sa poésie est bien la combinaison de la décadence latine avec la barbarie saxonne. La prédilection pour l'énigme et pour l'allégorie, le goût de l'allitération et de l'acrostiche, l'emploi de termes grecs en latin, les constructions étranges de poèmes à figures géométriques, toutes ces bizarreries se retrouvent au même degré chez Aldhelm comme chez Winfrid, et, chez l'un comme chez l'autre, ce qu'elles ont d'un peu puéril est racheté par les préoccupations d'ordre moral qui reparaissent au milieu de leurs jeux d'esprit pour les

1. V. ce programme dans saint Aldhelm, *De Laudibus virginitatis*, col. 35 et dans *Epistola ad Acircium de Septenario*, col. 167 (Migne, *Patrologie latine*, t. CXXXIII).

ennoblir. On aurait tort d'en sourire ; ils étaient pour les hommes d'alors un instrument de culture littéraire, et on ne s'expliquerait pas autrement la fidélité qu'un ascète comme Winfrid gardera à ces exercices de sa jeunesse, terminant une lettre au souverain pontife lui-même par une effusion lyrique en vers de sa façon[1].

Au surplus, ce ne sont pas les œuvres des poètes profanes, mais les livres saints qui prirent le meilleur de l'esprit du jeune moine. L'exégèse d'alors roulait surtout sur l'explication du quadruple sens des écritures : littéral ou historique, allégorique, moral et anagogique[2]. Winfrid approfondit cette étude difficile et y devint un maître : il mérita que plus tard un des princes de l'Église d'Angleterre, saint Cuthbert de Cantorbéry, le glorifiât d'avoir pénétré avec tant de bonheur les mystères de l'Écriture sainte[3]. Il les étudia toute sa vie, les emportant partout, dans ses courses de missionnaire et dans ses plus obscures retraites de moine, et jusque dans le suprême voyage qui devait être couronné par le martyre. Le seul luxe qu'il se permît, c'était de les posséder en lettres d'or; toute sa correspondance est remplie de citations qui attestent le plus intime commerce avec les oracles de la sagesse divine.

1. V. *Epist.* 42, p. 116.
2. V. saint Aldhelm, *De Laudibus virginitatis*, c. 4.
3. Tam præclarum speculatorem cælestis bibliothecæ. *Epist.* 108, p. 262.

Au bout de quelques années, Winfrid avait acquis une telle maîtrise dans ses études que son abbé crut pouvoir lui confier la mission d'enseigner ce qu'il savait si bien. Il le chargea donc, à ce qu'il paraît, de la direction de l'école abbatiale. Winfrid apporta dans ces fonctions la conscience et le zèle qu'il mettait à tout; on peut ajouter qu'il y prit la passion de son métier. Une grammaire latine qu'il rédigea à l'usage de ses élèves nous est restée fortuitement, et il est intéressant de constater qu'une carrière si haute a débuté par de si humbles travaux[1]. Son enseignement était fort goûté; les disciples affluaient autour de la chaire du maître qui jetait de l'éclat sur le monastère de Nursling. Il les charmait par son talent et les conquérait par sa bonté; tous les élèves que nous lui connaissons sont restés ses amis. Ses écrits didactiques se répandirent même au delà des murs de son abbaye, et ses disciples les plus dociles comme les plus enthousiastes, ce furent peut-être ces pauvres religieuses qui, dans leur soif de savoir, se passaient de main en main les cahiers du maître et se mettaient de loin sous sa direction[2].

Ce qui est touchant dans la vie de ce professeur, c'est qu'il ne s'enferme pas dans les satisfactions intellectuelles de sa profession, c'est que le lettré,

1. Sur cette grammaire, composée principalement d'extraits de Donat, avec quelques emprunts à Charisius, à Diomède, à Probus et à Isidore de Séville, voir l'Appendice critique à la fin de ce volume.

2. Willibald, c. 2, pp. 433-436.

en lui, ne supprime pas le missionnaire. Il ne garde pas sa science pour sa classe, et son biographe se plaît à nous le montrer prêchant les grands et les petits, et leur inculquant les vérités de la foi avec une éloquence dont le caractère était celui de l'homme lui-même : la douceur alliée à la force. Ainsi, dès ses débuts, l'apôtre apparaissait dans le moine, et un lettré studieux mettait au service de l'un et de l'autre les trésors de la science sacrée. L'apôtre y trouvait des thèmes pour l'enseignement des multitudes, le moine y puisait des conseils de vie évangélique. Car la science des Écritures, dit le biographe, n'était pas chez Winfrid une vaine érudition; elle lui servait surtout à pratiquer les commandements de Dieu[1].

Ni ses études, ni le double labeur de l'enseignement et de la prédication n'empêchèrent Winfrid de vaquer, comme le dernier de ses frères, aux occupations de son état. Il fut un modèle de l'accomplissement de tous les devoirs monastiques. Assidu aux offices, même à ceux de la nuit, zélé pour le travail des mains, chaste, humble, obéissant, charitable, doux et ferme à la fois, toujours maître de lui, il réalisait le type de ces natures fortes et sereines que les premiers siècles ont vues en si grand nombre sous le froc. Un trait que son biographe a relevé chez lui, c'est qu'il ne buvait jamais ni vin, ni aucune liqueur

1. Willibald, c. 3, pp. 437-438.

fermentée, et, cette pratique de l'abstinence totale, il devait l'introduire plus tard dans son monastère de prédiiection, à Fulda. Peut-être y a-t-il dans ce trait d'austérité quelque chose de plus que l'amour de la mortification : il écrit quelque part que l'ivrognerie est le vice dominant de ses compatriotes[1], et nous pouvons voir dans l'horreur qu'elle lui inspire quelque chose comme la réaction généreuse du chrétien et du patriote contre un fléau national.

Lorsqu'il eut atteint l'âge canonique de trente ans, le choix de son abbé et de ses frères l'appela aux honneurs du sacerdoce. En ces temps reculés, les moines étaient encore compris dans l'ordre des laïques, et la prêtrise n'était conférée qu'à quelques-uns d'entre eux, pour la satisfaction des besoins religieux de la communauté. Winfrid fut donc, dans le sacerdoce comme dans l'enseignement, l'élu de ses frères. C'était vers 710.

A quelque temps de là, un concile dont les actes n'ont pas été conservés se réunissait en Wessex avec le concours du roi Ina. Les questions qui y furent traitées semblent avoir été de quelque importance, car les prélats réunis décidèrent de demander l'assentiment de Berchwald, archevêque de Canterbury. Lorsqu'il s'agit de choisir l'homme qu'on députerait auprès du primat d'Angleterre, ce fut Winfrid qui eut l'honneur d'être proposé, non seulement par son

1. *Epist.* 70, p. 210 : Hoc enim malum speciale est paganorum et nostræ gentis, etc.

propre abbé, mais encore par ceux de Tysbury et de Glastonbury. Le choix fut heureux. Winfrid s'acquitta à la grande satisfaction du concile de sa mission, qui paraît avoir été délicate. Elle lui valut, avec la sympathie du prélat auquel il avait été député, la reconnaissance du roi et de tous les évêques du royaume. Il fut dès lors un personnage; plusieurs autres conciles voulurent l'avoir dans leur sein, et sa réputation se répandit partout. Quand plus tard on le verra rester en correspondance avec les rois et les évêques de toute l'Angleterre, quand on verra des colonies entières de religieux et de religieuses quitter leur patrie à son seul appel pour aller partager ses travaux, il faudra se souvenir de cette popularité de bon aloi qui entourait le nom du pauvre moine de Nursling[1].

Ainsi s'ouvrait devant lui un brillant avenir dans sa patrie. Élevé au-dessus de ses frères par la science et par la vertu, ayant attiré sur lui l'attention de tout ce qu'il y avait de grand dans le Wessex, y compris le roi et les évêques, respecté, aimé, admiré, il pouvait entrevoir l'heure où la confiance publique irait le prendre dans sa cellule pour le placer sur un siège épiscopal. Mais le cœur de Winfrid était étranger à l'ambition et insensible aux honneurs. Il avait un idéal plus élevé. Comme tant d'autres âmes généreuses, il avait entendu dès l'aurore de la vie cette

1. Willibald, c. 4, pp. 438-440.

parole qui dit à l'élu de Dieu : « Sors de ton peuple et du pays de tes pères, et va dans la terre que je t'ai préparée ». Il se sentait pressé de porter l'Évangile aux peuples assis dans les ténèbres de la mort, et de travailler, dans la mesure de ses forces, à dilater le royaume de Dieu.

Quand cette seconde vocation était-elle éclose en lui? Était-elle aussi ancienne que sa vocation monastique, ou bien était-elle née dans la méditation du cloître et pendant le cours de ses prédications populaires? Dans quelle mesure le courant national qui entraînait hors de la patrie tant de ses compatriotes a-t-il agi sur lui? Nous l'ignorons, mais son biographe semble expliquer sa détermination par un progrès de sa vie religieuse et par le désir d'échapper aux honneurs dont il était menacé. Quoi qu'il en soit, la vocation de l'apôtre fut aussi ferme et aussi solide que l'avait été celle du moine. Elle fut mûre surtout : il était dans toute la plénitude de sa force et de son talent lorsqu'il se décida à y obéir. Comme toutes les vocations, elle passa par l'épreuve. Son abbé, à qui il s'en était ouvert, refusa d'abord de se séparer du meilleur de ses religieux, et ne céda qu'après une longue résistance. Alors Winfrid put partir.

Pas un instant il n'avait hésité sur son itinéraire. Le but de son voyage, c'était la Germanie, la terre des aïeux. Et aucune région de ce grand pays ne sollicitait davantage le zèle du missionnaire anglo-

saxon que la Frise. Elle était située à l'opposite de l'île de Bretagne. On n'avait que le canal à franchir pour voir apparaître les rives basses de cette région. Il semblait que de ses bords devait incessamment arriver à l'oreille des ouvriers évangéliques de l'île la parole du Macédonien à saint Paul : « Passe la mer et viens à notre secours[1] ».

La Frise était d'ailleurs comme la terre classique du paganisme. Elle semblait résister à la Rome des papes avec la même furie d'indépendance qu'à la Rome des empereurs. Les armées franques n'étaient pas encore parvenues à la dompter. Les premiers missionnaires, saint Amand et saint Éloi, n'avaient fait qu'y passer; elle était comme tenue en réserve pour le zèle des Anglo-Saxons. Dès 678, l'illustre archevêque d'York, Wilfrid, qui fut, par ses épreuves, comme une image de saint Athanase et un précurseur de Thomas Becket, y avait reçu l'hospitalité chez le duc Aldigisil, païen humain et tolérant qui, en lui faisant accueil, avait encore le plaisir de braver les Francs, car Ebroïn l'avait invité à assassiner le généreux confesseur. Depuis lors, plusieurs ouvriers évangéliques venus d'Angleterre avaient abordé en Frise, où ils avaient travaillé avec plus ou moins de succès. Mais le plus grand d'entre eux, celui à qui revient la gloire immortelle d'avoir appelé ce peuple à la vie chrétienne, ce fut Willibrord. Depuis son retour de Rome,

1. *Actes des Apôtres*, XVI, 9.

où il avait reçu du pape, avec le nom de Clément, la dignité épiscopale et la mission d'évangéliser la Frise, sa vie entière fut consacrée à ce peuple. C'est près de lui que Boniface voulait se rendre; c'est sous sa direction qu'il entendait s'initier aux labeurs et aux épreuves de sa rude mission.

C'était en 716. Les moines de Nursling firent en pleurant leurs adieux au frère qui les quittait. Ils avaient d'ailleurs supporté les frais de son voyage, et l'avaient muni des ressources qui lui étaient indispensables. Winfrid emportait des garanties auxquelles il tenait davantage : leurs prières. Une communauté de prières le rattachait aussi à l'archevêque de Canterbury, Berchwald, au moment où il entreprit sa mission. Ce doux lien spirituel contracté entre des âmes qui s'engagent à se souvenir les unes des autres devant Dieu, c'est en Angleterre qu'il paraît avoir été noué tout d'abord et ce fut, pendant toute la vie de Winfrid, la forme de prédilection des relations d'amitié qu'il contractait. Il partit enfin, emmenant trois compagnons de voyage et de labeur. Nos quatre voyageurs passèrent par Londres, qui était dès lors le grand entrepôt du commerce anglo-saxon; ils y prirent la mer et débarquèrent à Duurstede, la métropole commerciale des Pays-Bas. Winfrid se trouvait sur le théâtre de ses futurs combats : il allait pouvoir se consacrer tout entier au salut de ses semblables[1].

1. Willibald, c. 4, p. 440.

CHAPITRE II

PREMIÈRES ANNÉES DE MISSION

Au moment où Winfrid et ses compagnons mettaient le pied sur le sol de la Frise, toutes les circonstances semblaient s'être conjurées pour rendre leur mission impossible. Pépin d'Herstal était mort (714) et les Frisons, qui ne supportaient qu'à contrecœur la suprématie du peuple franc, n'avaient pas attendu sa fin pour se soulever. Pendant que le puissant maire du palais, terrassé par la maladie, agonisait à Jupille, ils lui avaient tué son fils en trahison, et à peine lui-même eut-il fermé les yeux que Radbod, leur duc, dressa l'étendard de la révolte. En peu de temps, tout le fruit des conquêtes de Pépin et des labeurs apostoliques de Willibrord sembla perdu. Le vieil évêque abandonna sa chère mission, et, retiré dans son lointain couvent d'Echternach, il dut laisser une seule tourmente balayer, pour ainsi dire, l'œuvre de sa vie entière.

C'est au milieu de ces tristes conjonctures que Boniface venait de débarquer à Duurstede. Elles ne l'effrayèrent pas. Sans tarder, il se rendit à Utrecht, où

Radbod avait sa résidence, et il aborda directement le farouche barbare. Il doit lui avoir imposé, puisque ce prince lui permit de rester dans son pays et, ce semble, ne lui défendit pas d'y prêcher[1]. Mais Winfrid se convainquit bientôt qu'il n'y avait pour le moment rien à faire sur un sol que Willibrord, le vaillant ouvrier évangélique, s'était récemment vu contraint d'abandonner. Il regagna l'Angleterre et retourna dans son abbaye, où il fut reçu avec joie.

Tout porte à croire qu'il n'avait voulu faire qu'un voyage de reconnaissance, et qu'il ne rentrait dans sa patrie que pour préparer dans de meilleures conditions un départ définitif. C'est ce que laisse entendre son biographe, et c'est aussi ce qu'il dit lui-même dans une lettre adressée, peu de temps après son retour en Angleterre, à un jeune homme du nom de Nithard, dont il avait fait la connaissance sur le continent[2]. Il s'était convaincu de la nécessité d'avoir un point d'appui, et, comme il avait le sens rassis et l'esprit positif de sa race, il ne voulut pas reparaître chez les barbares en simple volontaire de l'Évangile. Il entendait se montrer à eux, revêtu du prestige d'une mission formelle de la part du chef de l'Église,

1. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 426.

2. Si Dominus omnipotens voluerit ut aliquando ad istas partes remeans, sicut propositum habeo, perveniam. *Epist.* 9, p. 52. La plupart des historiens sont d'accord pour interpréter cette lettre comme je fais, contre Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 340, qui veut que Nithard soit un Anglo-Saxon de Bretagne et que la lettre ait été écrite sur le continent.

et protégé, bien que de loin, par le bras puissant du duc des Francs.

Il eût pu sembler toutefois que sa nouvelle mission de Frise fût renvoyée dans le domaine des rêves. L'année même de son retour à Nursling, il eut la douleur de voir mourir son vieil abbé Winbrecht, et le choix des moines l'appela à lui succéder. Il refusa, se sentant appelé ailleurs. Le conflit ne dura guère, grâce à l'évêque diocésain, Daniel de Winchester, qui vint au secours de son ami et qui s'employa à faire élire à sa place l'abbé Étienne. Winfrid se retrouvait libre. Déjà le second hiver s'était écoulé depuis qu'il avait quitté la Frise, et maintenant, le printemps venu, il était comme l'oiseau qui ouvre l'aile pour regagner la patrie. Il partit enfin en 718[1], muni de lettres de recommandation qui lui avaient été données par Daniel, l'une pour le pape, l'autre, d'une teneur plus générale, et adressée à tous les représentants de la hiérarchie tant spirituelle que temporelle.

Cette fois, l'itinéraire du pieux voyageur indique d'emblée le plan mieux étudié de son voyage. Du port de Londres, un bateau le porta directement à Saint-Josse-sur-Mer en face d'Étaples, à l'embouchure de la Canche, où il devait retrouver des compagnons de voyage. On se rassembla comme les hirondelles ; ce

1. C'est ce qui résulte du récit de Willibald, pp. 442-443, interprété par Buss-Scherer, p. 15, note 2. Jaffé, pp. 442, admet à tort que Winfrid n'avait regagné l'Angleterre qu'en 717.

n'étaient pas seulement les compagnons de ses futurs travaux qui suivirent Winfrid à Rome, mais aussi de nombreux pèlerins anglo-saxons, qui, fidèles à la coutume de leur nation, s'en allaient faire leurs dévotions au tombeau de saint Pierre. Winfrid, avec ses lettres de créance, était sans doute à la tête de la pieuse caravane. On était à l'entrée de l'hiver 718, qui s'annonçait rigoureux. Les voyageurs se mirent en route à pied, s'arrêtant à tous les sanctuaires réputés, pour demander à Dieu un heureux et fécond voyage. De fait, et grâce, dit le vieux biographe, à la protection des saints, on arriva sans encombre à Rome. La première visite de Winfrid et de ses compagnons fut pour Saint-Pierre, où ils déposèrent leurs offrandes en remerciant le Christ de l'heureuse issue de leur voyage.

Quelques jours après, Winfrid était admis à l'audience du pape Grégoire II, et lui remettait la lettre de Daniel de Winchester. Le pape était un digne héritier du nom et du zèle de Grégoire I. Sa pensée s'était tournée depuis longtemps vers la race germanique, et, dès 716, il avait envoyé son légat en Bavière avec mission de réformer l'Église de ce pays. Il reçut notre pèlerin le sourire aux lèvres, le garda auprès de sa personne pendant tout le reste de l'année, et eut avec lui de fréquents entretiens au cours desquels il put se convaincre quel vigoureux ouvrier le royaume de Dieu venait d'acquérir dans ce modeste moine de Bretagne. Enfin, le jugeant suffisamment instruit de sa mission et pénétré des enseignements de la chaire romaine, il

le laissa partir au milieu du mois de mai 719, en le chargeant, par une lettre datée du 15 de ce mois, de porter la parole de Dieu aux peuples plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie[1]. Conçue dans les termes les plus généraux, cette lettre d'investiture donnait une grande latitude à Boniface pour prêcher l'Évangile aux idolâtres, et montrait la confiance que dès lors il avait su inspirer au pape, qui l'appelait son collaborateur dans le ministère de la parole de Dieu[2]. La bulle du souverain pontife contenait à l'usage du missionnaire une double recommandation : dans l'administration des sacrements, se conformer aux règles en vigueur dans la liturgie romaine, et dans les cas difficiles, en référer au Saint-Siége[3].

Comme pour exprimer par un symbole éloquent cette transformation qui s'accomplissait dans la personne du moine anglo-saxon devenu le familier de saint Pierre, le pape changea le nom de Winfrid en celui de Boniface, de même que précédemment il avait changé celui de Willibrord en celui de Clément. Le futur apôtre entrait dans la hiérarchie catholique avec ce nom qu'il devait rendre célèbre ; à partir de 719, il ne signa plus d'un autre, et peu à peu ses correspondants laissèrent tomber celui de Winfrid dans les lettres qu'ils lui adressaient[4].

1. *Epist.* 12, p. 62.
2. Ut ad dispensationem verbi divini, cujus per gratiam Dei curam gerimus, te comministro utamur. *Epist.* 12, p. 62.
3. *Epist.*, *l. c.*
4. Willibald, c. 6, p. 451, s'est trompé de date en racon-

Boniface regagna la Germanie en passant par la cour du roi lombard Luitprand, où il trouva une large hospitalité à Pavie, puis il visita successivement, sans s'y arrêter longtemps, la Bavière et la Thuringe, et il était en Franconie lorsqu'il apprit la mort du duc Radbod[1]. Ce redoutable ennemi des Francs et du christianisme venait d'expirer au moment où les ennemis coalisés de Charles Martel comptaient sur la diversion qu'il opérerait au nord, pendant qu'eux-mêmes attaquaient au sud. La diversion n'eut pas lieu; Charles garda les mains libres du côté de la Frise, et l'Église naissante de ce pays put respirer sous l'autorité plus humaine du duc Aldigisil II, successeur de Radbod, rallié dès le premier jour à la cause des Francs[2]. Boniface dut voir le doigt de Dieu dans la disparition du persécuteur au moment même où, revenu de Rome en Germanie, il se demandait quel pays il donnerait pour théâtre à ses premiers travaux. La Providence semblait lui répondre éloquemment en lui ouvrant l'accès de la Frise, qu'il avait une première fois abordée en vain. Un rêve qu'il fit à cette époque le confirma dans sa croyance. Il lui sembla qu'il travaillait dans les

tant que ce changement de nom n'a eu lieu que lors du second voyage de Winfrid à Rome. Il est facile de le convaincre d'erreur, puisque déjà en 719 le nom de Boniface apparaît dans la correspondance du saint, mais on a eu tort de s'autoriser de cette erreur pour rejeter tout le récit de Willibald. Cf. Loofs dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. V (1882), pp. 623-629.

1. Willibald, c. 5, p. 446.

2. Willibald, *l. c.*

moissons de Dieu, qu'il réunissait des gerbes qui étaient formées d'âmes d'élus, et qu'il les portait dans les greniers du royaume céleste. Tel est le récit qu'il fit lui-même à une religieuse d'Angleterre avec laquelle il correspondait[1].

Arrivé en Frise, Boniface alla trouver à Utrecht son vénérable compatriote saint Willibrord, qui venait de rentrer dans son diocèse, et dont le labeur apostolique était rendu plus lourd encore par la récente persécution de Radbod. L'arrivée d'un auxiliaire jeune et vigoureux, qui lui apportait un écho de Rome, fut pour lui une consolation et un réconfort. Boniface travailla trois ans[2] avec le saint vieillard, détruisit les idoles, bâtit des églises, et convertit un bon nombre d'infidèles. Willibrord, qui sentait arriver l'âge de la fatigue, crut avoir trouvé en lui le coadjuteur, voire même le successeur qu'il avait rêvé : d'accord avec son clergé, il voulut lui imposer les mains. Boniface refusa l'honneur, alléguant qu'il avait reçu du pape la mission d'un apôtre auprès des infidèles, qu'il ne pouvait pas s'y dérober en se confinant à jamais dans un seul diocèse, que d'ailleurs,

1. *Epist.* 16, p. 74. La lettre du saint est perdue ; celle que je cite est la réponse de sa correspondante Bugga.

2. Willibald, c. 5, p. 447. Il est bien superflu de réfuter les chiffres donnés par l'anonyme de Münster (*Acta Sanctorum*, t. I de juin, p. 482 A), de Liudger (*Vita sancti Gregorii*, *op. cit.*, t. I de juin, p. 484 A), et du Pseudo-Marcellin, *Vita S. Suidberti*. V. Buss-Scherer, p. 65, note 1. Peut-être y a-t-il lieu d'attribuer plus de crédit au récit de Liudger sur les trois endroits où Boniface aurait pour lors résidé en Frise.

il n'était pas digne de l'épiscopat, et qu'il n'avait pas même atteint l'âge canonique, qui était de cinquante ans[1]. Il supplia même Willibrord de lui donner son congé, sans doute pour éviter toute nouvelle demande de ce genre, et Willibrord consentit à lui accorder ses lettres d'*exeat*. C'est ainsi qu'en 722, quittant le terrain qu'il avait arrosé de ses premières sueurs, Boniface regagna l'intérieur de l'Allemagne, prêt à se rendre partout où l'appelleraient les besoins des âmes[2].

Sur sa route, il lui arriva de s'arrêter dans la riante vallée de la Moselle à l'abbaye de Pfalzel (*Palatiolum*), près de Trèves, une de ces maisons religieuses, si fréquentes à cette époque, qui avaient assumé la charge spéciale de donner l'hospitalité aux missionnaires d'outre-Manche. L'abbesse de ce monastère fondé dans un domaine royal était Addula, fille du roi Dagobert II, et sœur de la princesse Irmine qui, à peu de distance de Pfalzel, présidait au gouvernement de l'abbaye d'Oeren. Addula, qui avait quitté le monde en devenant veuve, était en rapports avec l'Angleterre, et nous possédons une lettre de l'abbesse anglo-saxonne Aelfled, lui recommandant une religieuse qui allait en pèlerinage à Rome[3]. Au moment où Boniface y fut reçu, elle avait auprès d'elle son petit-fils Grégoire, adolescent de 14 à 15 ans, fils

1. V. la note de Buss-Scherer, p. 66.
2. Willibald, c. 5, pp. 447-448.
3. *Epist.* 8, p. 49.

de son fils Albéric, qui revenait du palais royal et qui vivait en habits laïques sous le toit de sa grand'mère. Au dîner, l'enfant, après avoir reçu la bénédiction de l'abbesse, fut chargé de faire à haute voix la lecture d'usage.

« As-tu bien compris ce que tu viéns de lire? lui demanda le saint lorsqu'il eut fini.

— Oui, répondit l'enfant avec assurance.

— Eh bien, redis-le-nous. »

Là-dessus l'enfant se remit à lire tout haut le texte latin.

« Non, reprit le saint, c'est dans ta langue à toi que je te demande de nous redire ce que tu as appris dans le livre. »

L'enfant, tout confus, avoua qu'il ne pouvait. Alors le saint, lui faisant relire lentement le passage, lui expliqua au fur et à mesure, ainsi qu'à l'abbesse et aux commensaux, le sens de la page sacrée. C'était vraiment, ajoute l'historiographe qui nous a conservé ce charmant épisode, l'Esprit Saint qui parlait par la bouche de Boniface, et la suite le montra bien, car à partir de ce moment l'enfant ne voulut plus le quitter.

« Je veux le suivre, dit-il à sa grand'mère, je veux devenir son disciple et apprendre de lui l'explication des livres divins. »

Ce fut en vain que l'abbesse essaya de le dissuader, alléguant, pour avoir raison de ce qu'elle prenait pour un caprice, que Boniface était un étran-

ger, qu'on ne savait d'où il venait ni où il allait; l'enfant insista avec force :

« Si tu ne veux pas me donner un cheval pour partir avec lui, dit-il, je partirai à pied. »

L'entretien dura encore quelque temps sur ce ton, mais, à la fin, l'obstination de l'enfant l'emporta, et la grand'mère, tout émue et se disant qu'elle était en présence d'un appel de Dieu, consentit à se séparer de l'enfant aimé : elle lui donna des chevaux et les gens nécessaires à son service, et lui fit ses adieux, qui devaient être éternels. Grégoire ne quitta plus jamais le saint maître dont il avait fait choix dès l'aurore de la vie; ils travaillèrent ensemble, dit l'hagiographe, jusqu'au jour où le martyre vint couronner la carrière glorieuse de l'apôtre. Il y a bien des taches de sang et de boue sur la dynastie mérovingienne, mais une page comme celle que nous venons de transcrire y fait briller le sourire de la grâce divine [1].

Boniface avait, s'il est permis de s'exprimer ainsi, terminé son apprentissage de la vie du missionnaire : le moment était venu pour lui de travailler sous sa propre responsabilité. Devant lui s'étendait le domaine à peu près illimité de l'activité évangélique. Sur la rive droite du Rhin, toute la partie de l'Allemagne soumise à l'autorité des Francs était encore à moitié païenne; la Saxe l'était tout à fait. Son zèle

1. Liudger, *Vita sancti Gregorii*, c. 2, dans *Monumenta Germaniæ Historica*, *SS.*, t. XV, 1, p. 63.

ne s'effrayait pas à l'idée de les gagner l'une après l'autre. Mais il voulut procéder avec prudence et ne s'acheminer que par étapes vers le centre du paganisme germanique, où vivaient les ancêtres de son peuple.

Ce fut l'Allemagne franque à qui il demanda les prémices de son apostolat. Laissant de côté, pour le moment, l'Allémanie et la Bavière, qui vivaient sous l'autorité de princes chrétiens vassaux des Francs, il aborda cette vaste et montueuse région qui occupait le centre de l'Allemagne, la Hesse et la Thuringe. C'était une terre de profondes forêts et d'antique barbarie. Elle avait déjà reçu la visite des missionnaires : les Irlandais surtout l'avaient évangélisée, et l'on y conservait avec respect le souvenir de saint Kilien. Mais l'indifférence des rois mérovingiens pour la conversion de ces contrées, l'absence d'une organisation sérieuse du travail apostolique, l'austérité trop grande peut-être du clergé irlandais, qui semble n'avoir pas toujours compris les Germains, les fâcheuses dissidences liturgiques et disciplinaires qui mettaient souvent ses membres aux prises avec les prêtres du continent, telles étaient les raisons qui avaient jusqu'alors empêché la vie religieuse des chrétiens de Germanie de prendre un véritable essor. La foi naissante de ces peuples ne parvenait pas à se détacher du paganisme ambiant et menaçait à chaque instant d'y retomber.

Quand on pense que le saint rencontra dans ces

parages des prêtres chrétiens qui participaient eux-mêmes au culte du dieu Thor et à ses banquets sacrés[1], on se demande avec effroi quel devait être l'état moral et religieux des populations confiées à de pareils pasteurs. On ne voit pas trop ce qui les distinguait des païens; on voit l'abîme qui les séparait de l'Évangile.

Dans de pareilles conjonctures, ce fut un grand bonheur pour le saint de rencontrer d'emblée, dans le pays d'Amoeneburg où il commença son travail apostolique, deux personnages de marque qui se firent ses zêlés protecteurs. Dettic et Deoric — c'est ainsi qu'ils s'appelaient — étaient chrétiens par le baptême et, au surplus, pleins de bonne volonté, mais assez ignorants et même à moitié idolâtres. Boniface éclaira leurs intelligences, les amena à une conception plus haute et plus pure de leur religion, et se servit d'eux pour instruire et convertir un grand nombre de leurs compatriotes.

Le biographe passe rapidement sur ces premiers labeurs apostoliques, qui durent être particulièrement pénibles et difficiles[2]. Seul en face d'un monde à soulever, menacé souvent dans sa sécurité personnelle, n'ayant autour de lui personne à qui il pût demander un conseil ou une direction, il voyait, à certaines heures, tout se conjurer contre son œuvre, et Dieu même se dérober en quelque sorte. Alors,

1. *Epist.* 28, p. 93.
2. Willibald, c. 5 *in fine*, p. 448, et 6, p. 449.

sur le point de succomber au trouble et au découragement, il ne trouvait de réconfort qu'au souvenir des amis qui priaient pour lui, là-bas, dans la patrie au delà des flots. Son bon vieux maître Daniel de Winchester dut plus d'une fois recevoir les confidences de l'exilé, qui lui soumettait ses doutes et qui lui demandait ses conseils. C'est à une lettre de Boniface, aujourd'hui perdue, que répondent, vers cette date, les instructions de Daniel sur la manière d'évangéliser les barbares. Écoutons-les :

« Il ne faut pas, selon le vieil évêque, combattre directement les erreurs des païens ni contester la généalogie de leurs dieux ; il faut procéder par questions discrètes et les faire s'expliquer sur leurs croyances. On les amènera d'abord à reconnaître que leurs dieux n'ont pas toujours existé, qu'ils sont nés par génération à la manière des hommes. Et le monde, demandera-t-on, a-t-il existé de tout temps ? S'il a commencé, qui est-ce qui l'a créé ? Ce ne sont pas leurs dieux, à coup sûr ; il n'y en avait pas avant qu'il existât, puisqu'ils n'auraient eu ni séjour ni moyen de vivre. S'ils disent qu'il n'a pas commencé, il faut leur montrer que cela est impossible, leur demander par qui il a été gouverné avant les dieux, comment ils s'y sont pris pour se l'assujettir, et quelle est l'origine du premier dieu ? Les dieux et les déesses continuent-ils de se reproduire ? Si non, pourquoi ne le font-ils plus ? Quel embarras pour les hommes de trouver le

plus puissant de ces dieux, et quelle crainte de l'offenser en ne lui offrant pas leurs hommages! Puis, en vue de quoi adore-t-on les dieux ? Des biens qu'on en reçoit, ou de la félicité éternelle ? Si c'est en vue des biens, qu'on nous montre donc en quoi les païens sont plus favorisés que les chrétiens! En quoi fait-on plaisir aux dieux par des sacrifices, puisqu'ils possèdent tout ? Pourquoi tolèrent-ils que les biens qu'on leur offre appartiennent à leurs fidèles ? S'ils en ont besoin, pourquoi ne les ont-ils pas pris pour eux-mêmes, et plus grands ? S'ils n'en ont pas besoin, comment espère-t-on les apaiser en leur offrant ce dont ils n'ont que faire ? Tout cela doit être exposé avec douceur et modération, non sur le ton d'une controverse passionnée et irritante.

« De temps en temps, une comparaison faite comme en passant entre ces rêves de la mythologie païenne et les doctrines du christianisme fera le plus grand bien : les païens seront plus honteux qu'irrités de cette réfutation indirecte de leur fausse croyance, et, au surplus, il est bon de leur montrer à l'occasion que si on combat leurs doctrines, ce n'est pas qu'on les ignore.

« On peut encore arrêter l'attention d'un auditoire païen devant cette autre question : Si les dieux sont tout-puissants, bienfaisants et justes, ils doivent récompenser leurs adorateurs, et punir ceux qui les méprisent. Mais alors comment expliquer la prospérité des chrétiens, qui leur ont presque enlevé le

monde entier, et qui sont en possession des régions les plus riches et les plus fertiles, ne laissant aux sectateurs des dieux que les contrées glaciales où, chassés pour ainsi dire de toute la terre, ils ne gardent plus qu'un semblant de règne ? On doit insister sur ce point que les chrétiens constituent presque l'humanité entière : qu'est-ce, en comparaison d'eux, que le petit troupeau des idolâtres restés fidèles à l'antique erreur ? Il ne faut pas laisser les païens sous l'empire de cette idée fausse, que le culte des dieux serait légitime parce qu'il existe de toute antiquité. Oui, le monde entier a été livré aux idoles jusqu'à ce que Jésus-Christ soit venu enseigner la vérité. Cela est si vrai que les chrétiens eux-mêmes doivent laver leurs enfants dans les ondes du baptême, sinon ils ne seraient pas débarrassés de la souillure originelle[1]. »

Telle était la méthode d'évangélisation que le vieil évêque de Winchester recommandait à son ancien disciple. Elle s'inspirait de l'esprit de saint Grégoire le Grand, qui, un peu plus d'un siècle auparavant, avait donné un programme semblable à saint Augustin. La méthode de saint Grégoire avait produit des fruits rapides en Angleterre, et les prélats de ce pays pouvaient la recommander avec une entière confiance à ceux des leurs qui évangélisaient à leur tour des pays barbares.

1. *Epist.* 15, pp. 71-74.

En même temps que des conseils, Boniface, avons-nous dit, demandait des prières. Une active correspondance s'échangeait entre lui et les âmes saintes qui, du fond de la patrie, suivaient avec intérêt ses travaux apostoliques, et c'était toujours la même demande, et c'était toujours la même promesse : *Oratio fiebat sine intermissione pro eo*[1]. Du fond des cloîtres anglo-saxons, les religieuses qui avaient reçu les enseignements écrits du saint et qui étaient devenues ainsi ses disciples, lui écrivaient pour lui exprimer leur dévouement et pour lui promettre de toujours se souvenir de lui devant Dieu. Et l'assurance de ce dévouement pur et profond, la pensée de ces prières virginales qui appelaient sur lui et sur son œuvre la bénédiction de Dieu, soutenaient dans son rude labeur le courageux ouvrier de l'Évangile, à l'heure où il sentait la tentation s'approcher de lui sous la forme de la lassitude et du découragement.

Cependant, le moment était venu où le pape avait le droit d'être renseigné sur la marche des travaux entrepris sous ses auspices. Aussi, en 722, une lettre de Boniface, portée à Rome par son fidèle Bynnan, alla-t-elle annoncer au souverain pontife les premiers résultats de la mission de Germanie. Ce fut pour le saint l'occasion de consulter le père commun des fidèles sur de nombreuses difficultés qui s'étaient offertes à lui au cours de son ministère quotidien : il

1. *Acte des Apôtres*, XII, 5.

répondait ainsi à la recommandation que le pape lui avait faite lors de son premier voyage au tombeau des apôtres. Bynnan revint avec une lettre de Grégoire II contenant la solution des doutes proposés, et invitant Boniface à l'aller trouver à Rome.

CHAPITRE III

L'ÉPISCOPAT

Grégoire II avait des vues sur Boniface. Depuis trois ans qu'il observait cet excellent ouvrier de l'Évangile, il avait pu se convaincre qu'il y avait dans le modeste missionnaire anglo-saxon l'étoffe d'un pasteur de peuples. Son but, en l'appelant à Rome, était, après l'avoir dûment examiné au point de vue de la doctrine, de l'introduire dans la hiérarchie catholique et de le renvoyer, entouré d'un nouveau prestige et muni d'une autorité plus efficace, dans le domaine qu'il avait commencé de défricher. La mission de Germanie était devenue assez fructueuse pour mériter d'avoir son évêque à elle.

Boniface était loin de se douter des hautes destinées qui l'attendaient à Rome, pendant qu'il s'acheminait par la vallée du Rhône dans la direction de la Ville Éternelle, entouré d'un nombreux cortège de fidèles et d'amis qui avaient voulu faire avec lui le pèlerinage, dès lors si populaire, au tombeau du prince des Apôtres. Arrivé à Rome, il courut d'abord faire ses dévotions devant la Confession de saint

Pierre, puis il informa le souverain pontife de son arrivée. Le pape lui fit donner une prévenante hospitalité dans un des nombreux xénodoches de la ville, après quoi il l'invita à son audience.

Le biographe du saint a reproduit avec un soin particulier les détails de cette entrevue entre le chef de l'Église et l'apôtre de la Germanie, et, en vérité, il en valait la peine, car c'était de l'avenir d'une grande nation qu'il s'agissait. Le pape commença par interroger Boniface sur la foi.

« Saint-Père, répondit l'apôtre, je ne suis qu'un étranger, et je n'ai pas l'habitude du langage qu'on parle ici, mais, je vous en prie, accordez-moi le temps de mettre ma profession de foi par écrit, et vous aurez un document qui vous renseignera sur ma doctrine. »

Cette demande fut agréée, et Boniface rédigea, on peut penser avec quelle sollicitude et quelle précision! une profession de foi qui devait rassurer Grégoire II sur son orthodoxie et sur sa science. Le pape, l'ayant reçue, l'examina attentivement, et, satisfait de cette épreuve, il invita Boniface à une nouvelle entrevue au Latran. L'apôtre se prosterna à ses pieds et lui demanda sa bénédiction, mais le pape le releva affectueusement, le fit asseoir près de lui, lui rendit sa déclaration et l'engagea à conserver sa foi intacte pour la transmettre dans le même état aux autres. L'entretien, cette fois, se prolongea pendant presque toute la journée, et il est permis de croire qu'il

achева la formation apostolique de Boniface. Dans cette âme si pénétrée de la foi en la chaire romaine, les conseils et les exhortations du vicaire de Jésus-Christ devaient pénétrer pour s'y graver à tout jamais.

Au terme de cette entrevue mémorable, le pape révéla à l'apôtre son dessein jusqu'alors caché, qui était de l'élever à l'épiscopat. Boniface, nous dit son biographe, n'osa pas résister à la volonté du souverain pontife, et il obéit[1]. Ces quelques mots peignent au vif l'âme du saint. Quelques années auparavant, il s'était dérobé à toutes les sollicitations de Willibrord qui voulait l'avoir pour collègue ou pour successeur; aujourd'hui, la volonté du vicaire de Jésus-Christ était pour lui un ordre d'en haut, devant lequel toutes ses répugnances se taisaient.

Il ne faut pas se méprendre sur la nature de l'honneur que le pape faisait à Boniface, en lui ouvrant les rangs de la hiérarchie épiscopale. Il ne s'agissait pas de faire de lui un évêque comme un autre, ni de lui confier un des diocèses alors existant dans la chrétienté. Boniface devenait, si l'on peut parler ainsi, évêque de Germanie; son diocèse était immense, puisqu'il comprenait toute l'Allemagne transrhénane. Il était l'égal des autres évêques pour la juridiction, il se distinguait d'eux en ce qu'il n'avait pas de siège épiscopal et qu'il devait créer lui-même son troupeau.

1. Willibald, c. 6, pp. 449-451. Sed quia contradicere huic tanto pontifici apostolicæ sedi prælato non auderet, consensit etiam et obedivit.

Il n'était pas encadré dans la hiérarchie métropolitaine et ne devenait le suffragant de personne, mais il était rattaché directement à la chaire romaine. C'est elle qui allait faire, par Boniface, la conquête de l'Allemagne, comme elle avait fait par Augustin celle de l'Angleterre. Pierre, le vieux pêcheur d'hommes, jetait de nouveau son filet pour quelque pêche miraculeuse.

L'ordination épiscopale de Boniface eut lieu à Rome même, le 30 novembre 722, jour de la fête de saint André, apôtre. Le saint, à cette occasion, prêta le serment des évêques suburbicaires; voici quelle en fut la formule :

« Moi, Boniface, évêque par la grâce de Dieu, je promets à vous, bienheureux Pierre, prince des apôtres, et à votre vicaire le pape Grégoire, ainsi qu'à ses successeurs, par le Père, le Fils et l'Esprit Saint, indivisible Trinité, et par votre corps très sacré, que je garderai la sainte foi catholique dans toute sa pureté et qu'avec la grâce de Dieu je persisterai dans l'unité de cette foi, dans laquelle se trouve sans doute possible le salut de tous les chrétiens. Je promets que d'aucune manière et à la sollicitation de personne je ne contreviendrai à l'unité de l'Église universelle, mais que, comme je l'ai dit, je garderai la pureté de ma foi et mon concours en toutes choses à vous et aux intérêts de votre Église, qui a reçu de Dieu le pouvoir de lier et de délier, ainsi qu'à votre vicaire susdit et à ses successeurs. Je promets de plus que, si je

connais des évêques vivant contrairement aux antiques statuts des saints pères, je n'aurai avec eux aucune communion ni concert; bien plus, si je puis empêcher leur genre de vie, je m'y emploierai; sinon, j'en ferai fidèlement et sans tarder rapport à mon seigneur apostolique[1]. Que si — ce qu'à Dieu ne plaise! — je faisais ou tentais quoi que ce soit de contraire à ces promesses, puissé-je être condamné au jour du jugement et encourir le châtiment d'Ananias et de Saphira, qui ont osé vous tromper sur leurs propres biens et vous dire des choses mensongères[2]!

« Cette formule de serment, moi, Boniface, je l'ai signée de ma main, et après qu'elle a été posée sur votre corps très sacré, en présence de Dieu mon témoin et mon juge, j'ai prêté le serment auquel je promets de rester fidèle. »

En même temps, le pape remettait au nouvel évêque un recueil des canons des conciles, probablement celui de Denys le Petit, pour y recourir et s'y conformer dans l'exercice de ses fonctions. Il lui donnait aussi une lettre pour Charles Martel, le puissant duc

1. Ici la formule du serment de saint Boniface s'écarte de celle du serment des évêques suburbicaires, qui juraient de s'opposer à tout ce qui pourrait être fait *contra rempublicam vel piissimum principem nostrum*. Cela se comprend : la Germanie ne faisait pas partie de l'Empire, et Boniface n'était pas le sujet de l'Empereur. L'Église, dans cette variante, franchit les frontières de l'Empire, et plante la croix où ne sont jamais arrivées les aigles. V. *Epist.* 17, p. 76, avec la note de Jaffé.

2. *Epist.*, *l. c.*

des Francs, qu'il priait de protéger et de favoriser la mission de Germanie[1]. Enfin, il le munissait encore de recommandations spéciales pour les princes et les évêques dont il allait traverser les territoires, pour les Thuringiens qu'il allait évangéliser, et pour les Saxons, que le saint, semble-t-il, avait inscrits dès lors au programme de son apostolat[2].

Ainsi outillé, si l'on peut employer cette expression, Boniface prit le chemin du retour, et, dès 723, il était à la cour du duc Charles, auquel il remettait la lettre du pape. Charles Martel était alors l'unique protecteur du christianisme dans le monde, et son épée la seule qui fût tirée au service de la foi. Sans doute, ce rude guerrier ne remplissait peut-être qu'à son insu le grand rôle que la Providence lui avait réservé dans l'histoire. Pour relever le trône de son père Pépin, pour se faire reconnaître, lui fils illégitime, comme le souverain de son peuple, pour résister à tant d'ennemis conjurés qui le forcèrent à passer sa vie presque tout entière sur les champs de bataille, il avait dû pactiser avec bien des abus, re-

1. *Epist.* 21, p. 81.

2. *Epist.* 18, 20, 22, pp. 77, 80, 81. La lettre 19, p. 79, n'est que la reproduction pure et simple de la lettre synodale que recevait tout évêque nouvellement élu, et dont la formule se trouve au *Liber Diurnus*, VI, p. 5 (Sickel). On a donc eu tort de la considérer à diverses reprises comme un document pouvant servir à l'histoire ecclésiastique de la Germanie, et de s'étonner de certaines expressions qui n'y seraient pas à leur place, si elle avait eu le caractère qu'on lui attribuait.

courir à plus d'une mesure violente et ne pas se montrer trop scrupuleux dans l'exercice de son pouvoir. L'Église, institution de paix et d'harmonie sociale, avait particulièrement souffert de ce règne orageux, qui avait confisqué une bonne partie des biens ecclésiastiques, distribué à des soudards les évêchés et les abbayes, créé un clergé mondain et guerrier qui introduisait jusque dans la hiérarchie sacrée la barbarie la plus effrénée. Tout cela cependant ne saurait nous empêcher de reconnaître qu'en réorganisant la monarchie franque et en la faisant triompher de ses ennemis du dehors et du dedans, Charles Martel a sauvé le christianisme et la civilisation. On peut dire de lui ce qu'un évêque du v[e] siècle écrivait de Clovis : l'Église catholique a triomphé partout où il a combattu.

Le duc des Francs fit bon accueil au missionnaire ; il lui donna une lettre scellée de son sceau par laquelle il déclarait le prendre sous sa protection[1]. C'était beaucoup, en ces temps de barbarie et de violences impunies, de mettre le bras temporel au service de la religion désarmée. Boniface n'avait certes pas besoin de la force pour convaincre et pour convertir, mais il importait — comme cela importera dans tous les temps — que la force fût au service du droit pour l'empêcher d'être opprimé par les violents et par les malveillants. Mieux que tout autre,

1. Willibald, c. 6, p. 451-452.

Boniface s'est rendu compte de la grandeur du secours que lui prêtait ainsi le prince, et il s'en est exprimé plus tard en termes non équivoques, lorsqu'il écrivit à son vieil ami Daniel de Winchester que, sans un patronage si efficace, son apostolat était en grande partie entravé[1].

Désormais, l'avenir de la mission de Germanie était assuré. Ce n'était plus un simple missionnaire anglo-saxon, c'était un évêque venu du centre de la chrétienté, c'était un prince de l'Église, un représentant du pape et un protégé du souverain qui était auprès des barbares de la Germanie le porteur de l'Évangile. Boniface pouvait regagner avec confiance le théâtre de ses travaux.

Il trouva sa mission en bon état. Les conversions de la première heure s'étaient maintenues, puisqu'on le voit, à peine revenu de Rome, qui distribue pour la première fois la confirmation aux fidèles, et elles se multiplièrent après son retour. C'est alors que, sur le conseil de ses néophytes, il conçut un projet hardi, auquel il n'aurait probablement jamais pensé auparavant. Pour donner aux païens de la Hesse une preuve décisive de l'impuissance de leurs dieux, il résolut d'abattre le chêne sacré de Thor, qui s'élevait sur la montagne de Gudenberg, à

1. Sine patrocinio principis Francorum nec populum ecclesiæ regere, nec presbiteros vel clericos, monachos vel ancillas Dei defendere possum, nec ipsos paganorum ritus et sacrilegia idolorum in Germania sine illius mandato et timore prohibere valeo. *Epist.* 55, p. 159.

Geismar, à l'ouest de Fritzlar. Le culte des arbres et des sources était un des éléments essentiels de la religion des anciens Germains; on conçoit les sentiments que devait leur inspirer l'audace du missionnaire portant la cognée sur le chêne divin, et, sans doute, ils la lui auraient fait payer cher, si le sauf-conduit de Charles Martel ne l'avait protégé contre leur fureur. Au surplus, la conviction que le dieu outragé saurait punir lui-même son blasphémateur devait leur permettre d'assister au sacrilège avec un calme relatif. Mais l'arbre, à peine entamé par les haches de Boniface et des siens, tomba, dit le biographe, renversé par un vent impétueux, et se fendit en quatre. Un grand nombre de païens, convaincus par cette espèce de jugement de Dieu, se convertirent sur l'heure à la foi chrétienne. Une chapelle dédiée à saint Pierre, que Boniface éleva avec le bois du chêne de Thor à l'emplacement de ce triomphe, en conserva le souvenir à la postérité[1]. C'était encore l'esprit de saint Grégoire qui s'affirmait ici, dans la sollicitude avec laquelle le culte nouveau restait fidèle aux lieux consacrés par la prière païenne[2].

1. Willibald, c. 6, p. 452.

2. Il ne faut pas, avec certains, voir dans l'acte de Geismar une contradiction avec les instructions de Grégoire le grand à saint Augustin (Beda, *Hist. eccl. Angl.*, II, 27), et avec les conseils de Daniel de Winchester à Boniface lui-même (v. ci-dessus, p. 29). Le pape, il est vrai, conseillait de conserver les sanctuaires païens là où on le pouvait, mais le chêne de Thor n'était pas un sanctuaire; il était un dieu, une idole,

La chute du chêne de Geismar n'est pas l'unique épisode de l'activité du saint que l'histoire nous ait conservé pour cette date ; vers le même temps, il élevait une chapelle, dédiée à l'archange saint Michel, au sommet de la roche basaltique du haut de laquelle Amoeneburg regarde les belles forêts de la Hesse. Et là, comme à Geismar, vint se placer à côté du sanctuaire une maison qui servait de résidence aux coopérateurs de l'apôtre, et qui devait être le noyau d'un monastère d'abord, d'une chrétienté ensuite[1]. Si nous étions plus renseignés, il est probable que nous aurions encore à mentionner d'autres fondations, que l'absence de témoignages positifs nous a réduits à ignorer. La légende, il est vrai, est moins réservée ; elle connaît une multitude de temples détruits et d'églises bâties dans ce pays par saint Boniface à l'époque dont il s'agit. Mais, si rien n'est plus vraisemblable dans l'ensemble, rien n'est moins prouvé dans le détail, et l'histoire ne gagnerait rien à suppléer par des relations légendaires au silence des sources authentiques. Il suffira de dire que dès lors les résultats du zèle de Boniface durent être grands, puisqu'un évêque voisin, probablement Gewilieb de Mayence, voulut revendiquer pour son diocèse les jeunes chrétientés qui venaient de surgir de terre. Le saint se plaignit au souverain pontife de cet intrus

et la destruction des idoles fut de tout temps une des premières sollicitudes de l'apostolat chrétien.

1. Willibald, c. 6, p. 455.

qui n'avait pas semé et qui voulait moissonner, et Grégoire II écrivit au duc Charles pour le prier d'y mettre bon ordre. Selon toute probabilité, l'usurpateur aura dû renoncer à sa tentative[1].

L'année suivante (724), nous retrouvons le saint en Thuringe. Ce pays de montagnes et de forêts, depuis la destruction du royaume de Thuringe par les fils de Clovis, avait été partagé entre les Francs et les Saxons. La Thuringe septentrionale, échue à ces derniers, était restée plongée en pleine barbarie. La Thuringe méridionale, tombée sous l'autorité des Francs, avait appris à connaître Jésus-Christ; du moins les grandes familles ralliées au régime nouveau, qui leur confiait l'administration du pays, étaient passées au christianisme, et saint Kilien, qui avait le premier évangélisé la contrée, avait même converti le duc Gosbert. Mais des guerres malheureuses contre les Saxons étaient venues réduire la Thuringe à l'anarchie : la dynastie ducale avait disparu, le petit noyau de chrétiens avait été presque exterminé, et les Saxons victorieux, avec ce fanatisme païen qui leur était propre, voulurent, ce semble, forcer les survivants à l'apostasie[2]. Cela ne dura pas, et la terreur des armes de Charles Martel venait de

1. V. *Epist.* 25, p. 86, réponse de Grégoire II à la lettre de Boniface, qui est perdue.

2. V. *Epist.* 20, p. 80, où le pape Grégoire II, s'adressant aux grands de la Thuringe, les loue d'avoir résisté aux païens (ce sont les Saxons), qui voulaient les forcer à adorer les idoles.

décider les Saxons à faire enfin la paix[1], mais l'état de la Thuringe chrétienne restait misérable.

Lorsque Boniface y entra, il y avait encore des chrétiens, mais il n'y avait plus de communautés chrétiennes, si l'on peut ainsi parler. La vie religieuse était extrêmement languissante. Les quelques prêtres francs ou scots répandus dans le pays pour l'évangéliser donnaient des exemples de relâchement et d'ignorance qui étaient plutôt un obstacle aux progrès de l'Évangile. Il n'y avait rien à attendre de pareils auxiliaires, et Boniface se voyait obligé de défricher seul son ingrat domaine.

Il s'y employa avec énergie, protégé par le sauf-conduit du prince, encouragé et consolé par les marques de sollicitude paternelle qu'il recevait du souverain pontife. Un certain nombre de grands, dont quelques-uns peut-être immigrés après la conquête franque, semblent avoir accueilli et favorisé l'apôtre; le pape les remercie et les félicite nommément dans la lettre qu'il remit pour eux à Boniface partant de Rome[2]. Une seconde lettre du pape, cette fois adressée à tout le peuple des Thuringiens, leur recommandait d'une manière instante d'honorer leur évêque comme un père et de prêter l'oreille à sa doctrine. « Ce n'est pas pour la conquête de quelque lucre temporel que nous l'avons envoyé parmi vous, c'est pour le salut de vos âmes. Donc aimez Dieu et en son nom recevez le baptême,

1. Vers 720. V. Breysig, *Die Zeit Karl Martells*, p. 35.
1. *Epist.* 20, p. 80.

car le Seigneur notre Dieu a préparé à ceux qui l'aiment ce que l'œil de l'homme n'a jamais vu et que son esprit n'a jamais conçu. Quittez les œuvres mauvaises et faites le bien. N'adorez pas les idoles et ne leur immolez pas de chair, car ce sont des pratiques qui ne sont pas agréables à Dieu. Agissez en tout selon ce que vous enseignera notre frère Boniface, et vous serez sauvés à jamais, vous et vos fils. Construisez aussi une maison qui servira de résidence à votre évêque et père, et des églises où vous irez prier, pour que Dieu vous pardonne vos péchés et qu'il vous donne la vie éternelle[1]. »

Pendant qu'il s'adressait en ces termes aux Thuringiens, le pape envoyait à l'apôtre lui-même des félicitations qui devaient lui aller jusqu'au fond du cœur[2]. Être loué par le souverain pontife était le plus précieux de tous les salaires que l'ouvrier de l'Évangile attendait ici-bas, puisque avec sa foi profonde dans la chaire de saint Pierre il y voyait le gage assuré des récompenses célestes.

La mission de Thuringe occupa Boniface pendant les années 724 et suivantes jusqu'en 731. Il raviva le christianisme languissant de cette terre si longtemps éprouvée; il réchauffa et stimula le zèle des grands qui faisaient profession de foi chrétienne; il confondit et réduisit au silence des prêtres fornicateurs qui prêchaient une doctrine mutilée à laquelle ils mêlaient

1. *Epist.* 26, pp. 87-88.
2. *Epist.* 25, pp. 85-87.

leurs erreurs, il bâtit avec l'aide des fidèles les églises que réclamait Grégoire II, il dota enfin la Thuringe d'une fondation religieuse dont il fit la première forteresse du christianisme dans cette contrée. C'était son monastère de Saint-Michel d'Ohrdruff[1], près de Gotha, sur la lisière septentrionale de la forêt de Thuringe. Une antique légende veut que le saint, logeant une nuit sous la tente à l'endroit où devait plus tard s'élever le monastère, y ait eu une vision dans laquelle l'archange se serait montré à lui au milieu d'une grande lumière, et qu'il y ait été nourri miraculeusement le lendemain par un poisson qu'un oiseau lui apporta. Le terrain lui fut abandonné par son propriétaire, un grand Thuringien du nom de Hugo. D'autres grands, parmi lesquels le biographe nomme Albolt, auraient augmenté la donation primitive. Il fallut disputer à la forêt l'emplacement de l'église et du monastère : chaque fondation de Boniface était une conquête qu'il faisait sur la barbarie du sol avant de la faire sur la barbarie des cœurs[2].

Les instructions du pape étaient remplies : les fidèles avaient leurs églises, et l'évêque sa résidence, qui était le monastère d'Ohrdruff lui-même. Ce qui manquait toujours, c'étaient les travailleurs qui auraient pris leur part des labeurs et des fatigues de l'évêque.

1. Willibald, c. 7, p. 454.
2. V. l'Anonyme de Mayence (*AA. SS.*, p. 474; Jaffé, p. 475) et Othlo, chap. 24 (Migne, *P. L*, t. 89, col. 646; Jaffé, p. 489-490).

Peut-être cette pénurie d'ouvriers aurait-elle condamné la mission de Thuringe à végéter misérablement, si l'apôtre ne s'était souvenu, à ce moment, de sa généreuse et catholique patrie. Là vivaient à l'ombre des cloîtres bénédictins, et dans la paix de la famille monastique à laquelle il appartenait lui-même, des âmes consumées par le feu sacré du zèle apostolique, et dont l'activité intrépide se trouvait à l'étroit dans les frontières de leur pays et de leur peuple. Pourquoi ne les appellerait-on pas sur ce continent où ils trouveraient des hommes de leur race et de leur langue, et où les moissons blanchissaient dans l'attente du moissonneur? Boniface les appela, et ils accoururent à son appel.

Et ici l'on peut voir à quel point son souvenir était resté populaire parmi son peuple. Car c'est son pays, c'est l'Angleterre méridionale, c'est le Wessex qui lui envoya la plupart de ses collaborateurs. Pendant plusieurs années, nous assistons à l'exode calme et successif des missionnaires monastiques. Ils arrivent nombreux, zélés, instruits, se répandant indifféremment dans toutes les missions qu'il a fondées, à la fois moines, prêtres, missionnaires et maîtres d'école, s'offrant à toute besogne, et ne se laissant rebuter par aucune, si pénible et si difficile qu'elle fût. Les femmes ne se montraient pas moins zélées que les hommes; elles passèrent le détroit en grand nombre, et voulurent prendre leur part de toutes les œuvres apostoliques en Germanie. Nos contemporains ont vu avec

étonnement le cardinal Lavigerie ouvrir à des femmes les portes de ses séminaires des missions africaines, et les envoyer, sous la robe blanche de son ordre, partager les fatigues des Pères d'Alger. Ce spectacle, on le voit, n'est pas nouveau dans l'histoire de l'Église, les femmes missionnaires enrôlées par saint Boniface ont le droit de revendiquer une part glorieuse dans les mérites de la conversion de l'Allemagne.

Il convient de suspendre, du moins pendant quelques instants, le cours de notre récit pour présenter aux lecteurs les principales physionomies de ce bataillon sacré de l'apostolat[1].

Voici d'abord Lull, le petit Lull comme on l'appelait dans son entourage, qui avait été l'élève de Boniface en Angleterre, et qui, resté tendrement attaché à son maître, l'avait suivi sur le continent où il fut associé à tous ses travaux. Nul ne parut au saint plus digne de lui succéder lorsqu'il se préoccupa de l'avenir du siège de Mayence qu'il laissait vacant en partant pour sa mission de Frise. Cette confiance du maître honore le disciple et suffit à marquer la place qu'il occupait dans l'affection du saint.

A côté de Lull, beaucoup d'autres figures appellent notre attention. C'est d'abord Eoban, qui, plus d'une fois, porta les lettres du saint en Angleterre et en rap-

1. Pour cette énumération, j'ai surtout fait usage des renseignements contenus dans l'excellent traité de H. Hahn, *Bonifaz und Lul, Ihre Angelsächsischen Korrespondenten, Luls Leben*, Leipzig, 1883.

porta celles de ses amis; il l'accompagna en Frise dans sa dernière mission, il y reçut de ses mains le caractère épiscopal, et il eut le bonheur d'être immolé avec lui. C'est ensuite Denehard, l'infatigable messager toujours sur les chemins d'Allemagne à Rome ou de Rome en Allemagne. C'est Burchard, dont le saint fera un évêque de Würzbourg. C'est Wigbert qu'il mettra à la tête de son monastère d'Ohrdruff. Ce sont encore Wiethbert, Sola, Wittan, Meginhard, auxquels il réservera des postes de confiance, sans compter d'autres auxiliaires anglo-saxons non moins précieux qu'il ramènera ou appellera de Rome, comme Willibald et son frère Wunnibald, dont nous aurons à reparler.

Parmi les femmes, le premier rang appartient sans contredit à une parente du saint, la belle, gracieuse et savante Lioba. Cette créature exquise, qui semblait née pour faire la joie de tous ceux qui l'entouraient, était le type de la vertu aimable et souriante. Toujours gaie et tendre, douce à tous ceux qui l'approchaient, et d'un dévouement sans bornes au maître qui l'avait appelée à lui, Lioba fut une des plus belles fleurs du christianisme naissant de Germanie. En grande faveur à la cour, chérie de l'impératrice Hildegarde qui eût voulu toujours l'avoir près d'elle, elle reçut du saint une preuve d'affection aussi austère que profonde : il voulut qu'après sa mort elle fût déposée dans son tombeau.

Et à côté de Lioba, que d'autres figures virginales

et pures, pleines de cette candeur et de ce sourire qui n'appartiennent qu'aux vierges et aux anges! Nous rencontrons ici les noms de Técla, qui fut une des meilleures auxiliatrices de Boniface, de Chunihild, la tante de Lull, et de Chunitrude, qui, comme Técla et Lioba, furent placées à la tête des fondations religieuses du saint, puis de Walburge, sœur de Willibald et de Wunnibald, et supérieure, elle aussi, d'un des monastères nouveaux. Ces noms sont les seuls que l'histoire ait retenus; ils supposent toute une pléiade de nobles ambitions et de dévouements généreux qui se sont donnés sans retour, dès le premier appel d'un maître chéri.

Boniface accueillit avec joie tant de précieuses collaborations. Nous avons conservé une lettre de Wiethbert racontant aux moines de Glastonbury l'accueil qu'il a reçu de lui avec ses compagnons. « Sachez, très chers, leur écrit-il, que notre archevêque Boniface, quand il eut appris notre arrivée, daigna venir lui-même à notre rencontre un long espace de chemin et nous accueillit avec une extrême bienveillance[1]. »

Désormais, l'œuvre de l'apostolat de Germanie était assurée. Boniface put pourvoir à tous les besoins, réaliser tous les progrès. Ses premières fondations, Amoeneburg en Hesse et Ohrdruff en Thuringe, furent celle-là agrandie, celle-ci consolidée.

1. *Epist.* 98, p. 246.

De plus, il édifia encore en Hesse le monastère de Fritzlar, non loin de la colline où il avait abattu le chêne sacré. A ces trois monastères d'hommes vinrent se joindre sans retard trois monastères de femmes, tant fut abondant le concours que lui prêtèrent les religieuses anglo-saxonnes. Bischoffsheim sur la Tauber fut confiée à la direction de Lioba; Técla fut mise à la tête des deux monastères de Kitzingen et d'Ochsenfurt.

La sollicitude active du légat ne cessa d'entourer ces premières créations de son zèle apostolique; il continuait de les diriger de loin, et souvent, qu'il fût en voyage à Rome ou retenu au fond d'une solitude de Germanie par quelque occupation ardue, sa pensée s'échappait vers ces chers sanctuaires où tant de voix innocentes et pures s'élevaient dans le silence du désert pour prier Dieu. Nous avons conservé un fragment de la lettre qu'il écrivit de Rome aux moines de Fritzlar après la mort de leur premier abbé Wiethbert. Avec la même sollicitude minutieuse que s'il était parmi eux, il fait entre eux une nouvelle répartition des charges, depuis les plus hautes, celles de l'enseignement et du gouvernement, jusqu'à celles de la cuisine. « Travaillez tous, continue-t-il, chacun selon ses forces, à vous conserver dans la chasteté et à vous entr'aider dans la vie commune, et demeurez dans la charité jusqu'à notre retour, alors, tous ensemble, nous louerons Dieu de ses bienfaits[1]. »

1. *Epist.* 64, p. 183.

Les abbesses de ses trois monastères de femmes recevaient aussi ses paternelles instructions ; il ne cessait de leur recommander, avec l'accent d'une émotion plus vive, de prier pour lui afin que Dieu le rendît digne de sa mission. « Et puis, ajoutait-il, comme les jours sont mauvais, ne soyez pas imprudentes, comprenez quelle est la volonté de Dieu. Affermissez-vous dans la foi et agissez avec force ; que toute votre action s'exerce en charité, et, conformément à l'Évangile, vous posséderez vos âmes dans la patience[1]. »

Ces centres monastiques, disséminés à travers l'Allemagne et reliés à la vigoureuse personnalité de leur fondateur, portaient au sein de la barbarie et maintenaient allumé au milieu de tous les orages le feu sacré de la foi chétienne. Bien avant qu'une organisation hiérarchique régulière présidât à la vie religieuse de l'Allemagne, les monastères y devenaient des foyers de civilisation. C'étaient les premières mailles d'un réseau de culture morale et intellectuelle qui devait progressivement envelopper tout ce pays. Si l'Allemagne est chrétienne aujourd'hui, elle le doit tout d'abord à ses moines. Au surplus, ce n'était pas seulement une foi meilleure qu'ils faisaient pénétrer dans les esprits, une loi plus pure qu'ils faisaient régner dans les cœurs ; c'étaient encore tous les arts de la paix qu'ils apportaient en don de bienvenue à leur nouvelle patrie.

1. *Epist.* 91, p. 239.

« Quand, dit un historien protestant, on voit Boniface envoyer en cadeau à un correspondant anglais un manteau brodé, on doit se dire qu'il sera sorti des ateliers de Lioba ou de Técla et quand on lit que la place qui s'étendait devant l'église de Fritzlar était garnie d'une vigne, on ne doit pas oublier que ce sont des mains monastiques qui l'ont plantée[1]. »

Ainsi la foi romaine s'enracinait sur le vieux sol païen. Se tenant en contact permanent, d'une part avec la chaire romaine d'où lui viennent la sûreté infaillible de la doctrine et la force irrésistible de l'autorité, de l'autre avec les milieux monastiques de sa patrie d'où il tire ses collaborateurs, protégé d'ailleurs par l'ombre des princes francs qui lèvent derrière lui leur bras armé du glaive, Boniface arrive à l'apogée de sa puissance d'apostolat.

Ce qui intéresse, ce qui peint l'homme en même temps que l'apôtre, c'est qu'à l'heure où on pourrait le croire visité par les tentations de l'orgueil, nous le voyons tout entier à la sollicitude de n'être rien que l'ouvrier de saint Pierre. Arbitre de la Germanie, il reste l'humble disciple de la chaire romaine, et chacune de ses difficultés, qu'elle soit d'ordre dogmatique, ou moral, ou purement disciplinaire, est portée par lui au pied du Saint-Siège. Nous possédons encore une lettre qu'il reçut du souverain pontife vers la fin de l'année 726 (22 novembre), touchant un grand

1. Hauck, t. I, p. 478.

nombre de cas difficiles qu'il avait soumis à son jugement.

Dans ce document mémorable, où l'on voit en quelque sorte Pierre conduisant son légat par la main, les réponses sont inspirées par cette sagesse profonde, faite de mansuétude et de fermeté, qui caractérise les oracles de la chaire romaine. Le pape rassure la conscience scrupuleuse de l'apôtre et résout avec largeur les difficultés qui lui sont soumises. Il ne veut pas qu'on pousse jusqu'à l'excès la rigueur des dispositions canoniques touchant les empêchements de mariage : sans doute, il vaudrait mieux qu'ils fussent respectés entre tous ceux qui se savent unis par les liens du sang, mais vis-à-vis de peuples si barbares il faut user de certaine mesure, et il suffira d'interdire le mariage jusqu'au quatrième degré inclusivement. Il autorise la rupture du lien quand la femme est empêchée de rendre le devoir conjugal à son conjoint. Sans doute il ferait mieux de ne pas se remarier; il faudra le tolérer toutefois, à la condition qu'il ne laissera pas sans secours celle qu'il aura abandonnée. Le pape tranche, à la manière de saint Paul, et même en employant ses expressions, la question de l'emploi des viandes consacrées aux idoles. Il décide que les lépreux doivent être admis au banquet eucharistiqne, mais séparément. Si un prêtre est accusé sans qu'on puisse produire des témoignages décisifs contre lui, il pourra se laver par son seul serment. Le pape est plus rigoureux en ce qui concerne

les oblats, qui, une fois donnés à Dieu, ne doivent plus retourner aux voluptés du siècle. Il est d'une haute fermeté sur le chapitre des questions doctrinales. Le sacrement, dit-il, a une valeur absolue, qui ne saurait être diminuée par l'indignité du ministre qui le confère : il n'y a donc pas lieu de rebaptiser ceux qui ont reçu le baptême d'un prêtre indigne ; il y a lieu, au contraire, de conférer le sacrement aux enfants qui, ayant été enlevés à leurs parents, ne se souviennent pas s'ils l'ont reçu. De même, il ne faut pas qu'on administre le sacrement de confirmation deux fois. Les religieux ont tort de fuir leur maison lorsqu'une contagion y a éclaté, comme si l'on pouvait échapper à la main de Dieu. Il n'est pas jusqu'à des questions de liturgie qui n'aient été posées par Boniface : ce n'est pas deux ou trois calices, répond le pape, qu'il faut placer sur l'autel quand on célèbre le sacrifice de la messe, mais un seul, comme a fait Jésus-Christ lorsqu'il institua l'Eucharistie.

La dernière question que contenait la lettre du saint était peut-être celle qui troublait le plus profondément sa conscience morale. Il avait prêté serment au pape de n'avoir aucune communication avec les prêtres indignes. Voici toutefois que les nécessités de son apostolat le mettaient en contact inévitable, par exemple à la cour du prince, avec de pareils prêtres, qui formaient l'entourage ordinaire de Charles Martel. Que fallait-il faire? Tenir son serment au risque de compromettre sa mission (ce qui était, en

somme, une autre manière de le violer), ou communiquer avec les indignes malgré la teneur de la promesse solennelle qu'il avait jurée au pape? Voici comment ce dernier tranquillisait l'apôtre :

« A la fin de ta lettre, tu nous exposes qu'il y a certains prêtres et évêques livrés à une multitude de vices, et dont la conduite est un opprobre pour le sacerdoce. Tu nous demandes si, quand ils ne sont pas formellement hérétiques, il t'est permis de manger ou de parler avec eux. Voici notre réponse. Tu dois, usant de l'autorité apostolique, les avertir, les réprimander et les ramener, si possible, à la pureté de la discipline ecclésiastique. S'ils obéissent, ils sauveront leurs âmes et tu auras mérité ta récompense. En attendant, ne refuse pas de t'entretenir avec eux et de t'asseoir à la même table. Souvent, il arrive que ceux à qui la correction disciplinaire ne parvient pas à faire observer la loi de la vérité se laissent ramener au chemin de la justice par les exhortations familières de commensaux assidus. Tu observeras la même règle à l'endroit des grands qui te prêtent leur secours, et qui sont les protecteurs de ces mauvais prêtres[1].

« Voilà, frère très cher, continue le pape, ce que nous te mandons en vertu de notre autorité aposto-

1. *Epist.* 27, pp. 88-91. Le dernier membre de phrase n'existe pas dans le texte; je l'ai ajouté dans ma traduction par manière de glose; il s'agit de Charles Martel et des mauvais prêtres de son entourage, dont le saint s'est plaint à diverses reprises dans sa correspondance.

lique, et cela suffit. Pour le reste, nous implorons la miséricorde de Dieu, afin que celui qui t'a envoyé dans ces contrées à notre place et qui a fait, par ta bouche, pénétrer la lumière de la vérité dans l'épaisse forêt du paganisme, t'accorde un accroissement de sa protection. Nous lui demandons que tu reçoives la récompense de cette œuvre de salut et qu'elle nous vaille à nous-mêmes le pardon de nos péchés[1]. »

Ces paroles furent pour Boniface comme le testament de Grégoire II. Ce grand pape mourut, en effet, le 11 février 731, après avoir eu la consolation de voir les premiers fruits de la mission de Germanie. Comme son illustre prédécesseur et homonyme, Grégoire I, avait ajouté l'Angleterre à la famille des peuples catholiques, il y avait, lui, ajouté l'Allemagne, et son nom est à jamais inséparable de celui de Boniface dans l'histoire de cette grande œuvre.

1. *Ibid.*, *l. c.*

CHAPITRE IV

L'ARCHIÉPISCOPAT

Le nouveau pontificat marque une nouvelle phase dans la carrière du saint. Grégoire III était à peine monté sur le trône que Boniface lui avait écrit pour le féliciter, pour le mettre au courant de ses travaux apostoliques et pour lui exposer ses difficultés. Le pape répondit en lui envoyant le *pallium*, insigne des plus enviés, qui l'élevait au rang d'archevêque et créait un lien particulier entre lui et le Saint-Siège (732)[1].

Une si rare distinction n'était pas seulement l'hommage légitime rendu à celui qui avait si bien mérité de l'Église et de la papauté. Le programme des missions d'Allemagne se voyait, du coup, considérablement élargi par l'initiative du vicaire de Jésus-Christ. Maintenant que le royaume de Dieu avait pris dans ce pays une telle extension, il ne convenait pas de le faire tenir dans les limites d'un seul diocèse, et Boniface ne pouvait plus, à lui seul, supporter le fardeau

1. *Epist.* 28, p. 91.

d'un gouvernement si vaste. Désormais ce qui avait été le diocèse de Germanie devenait une province ecclésiastique partagée en plusieurs diocèses, gouvernés par autant d'évêques institués par le saint. Celui-ci, toujours sans siège fixe pour pouvoir plus librement s'occuper des intérêts généraux, devenait le métropolitain de toute l'Allemagne transrhénane. Il allait avoir à créer les nouveaux diocèses et à choisir les évêques appelés à devenir ses collaborateurs; le pape lui recommandait seulement de n'en ordonner que dans les localités suffisamment importantes, pour que le prestige de la dignité épiscopale ne fût pas diminué [1].

Boniface ne vit, dans l'honneur qui venait de lui être conféré, qu'une augmentation de sa responsabilité. « Nous avons, écrit-il à un archevêque anglo-saxon, à cause du *pallium* qui nous a été confié et que nous avons accepté, plus de souci à l'endroit de nos églises et de nos peuples que les autres évêques, qui n'ont à se préoccuper que de leur seul diocèse [2]. » Et, consciencieux comme il l'était, il mit immédiatement la main à sa tâche nouvelle d'organisateur.

Il commença par la Bavière. Ce pays était un des plus intéressants parmi ceux qui relevaient de sa sollicitude pastorale. La Bavière s'étendait alors sur la rive droite du Danube depuis l'Iller à l'ouest jusqu'à

1. *Epist.* 28, p. 92.
2. *Epist.* 70, p. 201.

l'Ems à l'est, et comprenait par conséquent la Haute Autriche, le pays de Salzbourg, le Tyrol et une partie de la Styrie. Au nord du fleuve, elle disputait aux Francs une région qu'elle s'est depuis lors assimilée, et qui s'appelait le Nordgau. Le pays était converti au christianisme depuis quelques générations, grâce aux prédications de saint Rupert à Salzbourg, de saint Corbinien à Frisingue, et de quelques autres. D'autre part, la dynastie ducale, appartenant à la célèbre famille des Agilolfings, était sincèrement chrétienne, et les derniers princes avaient donné des preuves de leur zèle pour la religion.

Ce qui manquait à l'Église de Bavière pour jouir d'une vraie vitalité, c'était le groupement hiérarchique de ses chefs sous l'autorité métropolitaine, c'était le fonctionnement périodique des conciles, c'était le lien avec Rome, le centre du monde chrétien. On s'en rendait compte en Bavière, car déjà en 716, l'année même où Boniface encore inconnu mettait les pieds sur le continent, le duc Théodon II, le premier des princes allemands qui ait fait le pèlerinage de Rome, avait rapporté de la Ville Éternelle des instructions et ramené des légats pontificaux qui devaient, dès lors, donner à ce pays l'organisation d'une province ecclésiastique complète. Ils avaient la triple mission d'instituer un archevêque, de créer des évêchés, de convoquer et de tenir des conciles. Mais la mort de Théodon, survenue dès 717 et suivie de querelles dans sa famille, avait fait échouer ce

projet, et son fils Grimoald avait témoigné de son peu de zèle pour une réforme religieuse en épousant sa belle-sœur contrairement aux canons. C'est seulement le rétablissement de l'unité nationale de la Bavière sous Hubert, petit-fils de Théodon, qui permit de reprendre le projet abandonné, et ce fut la première tâche à laquelle se consacra Boniface. Elle l'occupa de 732 à 741, mais, comme on le verra bientôt, il ne put la mener à bonne fin qu'au retour de son troisième voyage à Rome, en 738.

Ce n'est pas seulement l'impulsion de la piété ni le désir de faire la connaissance personnelle du souverain pontife qui le ramenaient, après seize ans, au tombeau des saints apôtres, c'était aussi et surtout le besoin de recueillir, sur les lèvres mêmes du chef des fidèles, la solution de tous les doutes qui assiégeaient sa conscience, avec les indications et les directions dont il sentait plus que jamais le besoin impérieux. Déjà, dans la lettre par laquelle il lui annonçait son élévation à l'archiépiscopat, le pape avait répondu à plusieurs de ses questions, mais il en avait résolu quelques-unes dans un sens moins large que son prédécesseur Grégoire II, et il tardait apparemment à Boniface d'aller s'expliquer avec lui[1].

Il partit, accompagné cette fois encore d'un grand

1. *Epist.* 36, p. 102 (Lettre de Grégoire III) : Ad limina beatorum principum apostolorum se præsentavit et quæ ad salutem animarum pertinent a nobis exposcit imbueri.

nombre de disciples, et son séjour à Rome se prolongea près d'une année. Rien que cette durée atteste l'importance et le nombre des problèmes qu'il soumettait au juge infaillible de la foi. Il eut d'ailleurs tout lieu de se réjouir du succès de son voyage. Le pape, écrivit-il de Rome à ses intimes, lui avait réservé le meilleur accueil et lui avait fait les réponses les plus consolantes, tout en l'encourageant à persévérer dans ses féconds travaux [1]. En leur annonçant ces bonnes nouvelles, il ajoutait qu'il n'attendait, pour quitter Rome, que la réunion d'un concile dont la date n'était pas encore fixée : aussitôt qu'il aurait eu lieu, il prendrait le chemin du retour. Ce dernier détail est instructif, en ce qu'il nous permet de reconnaître une des principales sources où Boniface allait compléter ses connaissances canoniques et dogmatiques : c'est incontestablement dans ces solennelles assemblées où les docteurs de l'Église, sous la présidence de l'autorité infaillible, débattaient entre eux et résolvaient, en qualité de législateurs, les questions qui intéressaient la vie religieuse de leur temps.

Boniface quittait pour la troisième fois le centre de la catholicité, qu'il ne devait plus revoir. Cette fois, il ramenait une des plus précieuses conquêtes qu'il eût faites au cours de ses migrations apostoliques : son

1. *Epist.* 34, p. 100 (Lettre de saint Boniface) : Gratanter nos cum gaudio apostolicus pontifex suscepit, et de legatione nostra læta responsa reddidit, et consilium et præceptum dedit, ut iterum ad vos revertamus et in certo labore persistamus.

compatriote et parent Wunnibald. L'histoire de ce moine anglo-saxon nous peint au vif l'énergie et l'esprit aventureux de sa race. Wunnibald et son frère Willibald appartenaient à une famille noble; on a même soutenu qu'ils étaient de race royale. Tous deux avaient embrassé la vie monastique dès leur plus tendre jeunesse. Mais la paix du cloître ne suffit pas toujours à ces ardentes natures barbares, pour qui les pèlerinages lointains étaient comme le souvenir des expéditions guerrières de leurs ancêtres. Ils voulurent visiter à leur tour les sanctuaires vénérés. Willibald, qui était le plus résolu des deux, détermina son frère à l'accompagner, et tous deux entraînèrent leur père, bien que les enfants de son second lit fussent encore en bas âge. Mais les fatigues de la route épuisèrent les forces du vieillard; lorsqu'on eut passé les Alpes, il vint expirer à Lucques, et ses fils, après avoir déposé son corps dans la terre étrangère, continuèrent seuls leur voyage. Wunnibald se considéra comme au terme de ses pérégrinations lorsqu'il fut arrivé avec son frère dans la ville sainte. Pendant que l'impétueux Willibald continuait sa route jusqu'à Jérusalem, il se fit recevoir comme moine dans un monastère romain, heureux de couler le reste de ses jours à l'ombre des grands souvenirs chers à la foi catholique. C'est dans cette retraite que le trouva l'apôtre de la Germanie. L'éloquence du prélat et le dévouement du moine durent se rencontrer sur les mêmes hauteurs idéales, puisqu'il fut

donné à Boniface d'arracher son parent à la douceur de l'existence religieuse dans sa seconde patrie, pour le conduire aux labeurs épuisants de l'inculte Allemagne et parmi les barbares adorateurs de Wodan. Cette conquête lui en amena une autre, car, quelque temps après, Willibald, revenu de Palestine, se laissait décider par son frère à le rejoindre en Allemagne, et à se mettre comme lui au service de l'œuvre d'apostolat.

C'est au printemps de 739 que Boniface dit adieu à la Ville Éternelle, et, accompagné de tous les siens, regagna sa patrie adoptive. Cette fois encore, Luitprand donna l'hospitalité du palais royal de Pavie à la sainte caravane. Comme lors de son dernier voyage, le saint emportait un précieux trésor de reliques destinées aux sanctuaires qu'il avait fondés, et plusieurs lettres de recommandation que lui avait données le pape. Dans la première, adressée aux évêques et aux abbés des pays par où devait passer le saint, il les exhortait à le recevoir comme un prophète, et ajoutait : « Si quelqu'un de vos prêtres veut se joindre à ce saint homme pour la prédication de la foi catholique, n'y mettez pas d'obstacle ; prêtez-lui plutôt votre concours, en lui fournissant des collaborateurs dans le ministère de la parole divine, afin qu'il gagne des âmes à Dieu et que vous deveniez vous-mêmes participants de ses mérites[1] ». Aux peuples de la

1. *Epist.* 35, pp. 100-101.

Hesse et de la Thuringe, il recommandait d'obéir à leur apôtre et à ses ministres, et de répudier leurs pratiques païennes[1]. Aux évêques de Bavière et d'Allémannie enfin, en leur présentant son légat, il rappelait l'obligation de tenir un synode deux fois l'an, il leur prescrivait de s'entendre avec Boniface sur le choix du lieu, qui pourrait être une ville des bords du Danube, ou Augsbourg ou toute autre; enfin, il les mettait en garde contre les pratiques païennes et contre les erreurs des prêtres bretons[2].

Comme on le voit par cette dernière lettre, l'action que Boniface allait exercer en Bavière venait d'être concertée entre lui et le pape. Il s'agissait de reprendre le programme qui avait été tracé, en 716, au duc Théodon, et dont l'accomplissement avait toujours été retardé par les circonstances. Le duc Hubert venait de mourir, mais son successeur Odilon fit un accueil empressé au légat du Saint-Siège, et l'œuvre de la réorganisation de l'église de Bavière put être menée à bonne fin. Boniface commença par la division régulière du pays en diocèses. La Bavière avait possédé plusieurs sièges diocésains, à savoir, Salzbourg, Frisingue, Ratisbonne et Passau, mais, à part ce dernier, qui était occupé par l'évêque Vivilo, ils étaient vacants, et les diocèses à l'abandon restaient aussi sans délimitation. Boniface y pourvut avec le concours du duc : il plaça Jean à Salzbourg, Erembert à Frisingue

1. *Epist.* 36, pp. 101-103.
2. *Epist.* 37, pp. 103-104.

et Garibald à Ratisbonne, et rouvrit pour ces trois villes la série de leurs diptyques épiscopaux.

Ces premiers résultats, que Boniface s'empressa d'annoncer au pape, lui valurent une lettre où le souverain pontife remerciait avec effusion son fidèle légat de tout le bien qu'il avait accompli. En lui donnant de nouvelles instructions sur la conduite à tenir dans ses réformes ultérieures, il lui laissait entrevoir la grandeur de la récompense céleste qu'il se préparait, et lui redisait la parole évangélique : « Serviteur bon et fidèle, parce que tu as été fidèle dans de petites choses, je t'en confierai de grandes ; entre dans la joie de ton Seigneur[1] ».

Restait à remplir une autre partie du programme pontifical, c'est-à-dire, à convoquer un concile national de Bavière. Le manque de documents ne nous permet pas de dire si cette réunion put être tenue[2], mais le zèle de Boniface à accomplir point par point les prescriptions du souverain pontife nous autorise à croire qu'il ne se sera pas dérobé à la tâche, et le silence de nos sources semble fournir un indice favorable à cette supposition. C'est un concile seulement qui pouvait fournir au légat du pape l'occasion de procéder en Bavière à l'énergique travail de réforme que son biographe nous décrit en quelques mots : remise en vigueur des prescriptions de la reli

1. *Epist.* 38, p. 106.
2. Elle le fut selon Hefele, *Conciliengeschichte*, III, p. 494, Buss-Scherer, p. 148 et Hauck, t. I, p. 492.

gion, châtiment des destructeurs d'églises et des séducteurs du peuple, déposition des mauvais prêtres. Et cette réforme fut féconde, si l'on s'en rapporte à l'essor que prirent à partir de cette date les institutions religieuses en Bavière. Rien que de 740 à 778, il s'y fonda jusqu'à vingt-neuf monastères[1], et l'on peut dire que l'avenir de la foi catholique fut dès lors assuré dans ce pays.

Son rôle terminé en Bavière, le saint se hâta de regagner la Thuringe. Cette fois, vrai pêcheur d'hommes, à l'exemple du maître qui l'avait envoyé, il emmenait avec lui plusieurs enfants de grande famille, qui lui étaient confiés à titre d'oblats. Parmi eux se trouvait le jeune Sturmi, qu'il confia à Wiethbert, abbé de Fritzlar, où on lui apprit les lettres et l'Écriture Sainte. Sturmi devait être dans la suite l'un des meilleurs collaborateurs de Boniface, et l'on verra plus loin le rôle important qui lui était réservé dans la réalisation d'un des projets favoris du saint.

Les instructions du pape portaient que Boniface devait fonder des sièges épiscopaux en Hesse et en Thuringe aussi bien qu'en Bavière. Au moment de mettre la main à l'œuvre, le vigoureux travailleur rêva-t-il de prendre pour lui un des diocèses qu'il allait créer, et de se dérober au lourd fardeau de l'Église de Germanie tout entière? On le dirait, à voir le pape, dans la lettre que nous venons de citer,

1. Buss-Scherer, p. 149.

répondre en ces termes à une question qui sans doute lui avait été posée par son légat : « Tu n'as pas le droit de te reposer de tes labeurs dans un endroit déterminé. Confirme dans la foi tes frères et tous les fidèles nouveaux dans ces régions de l'Hespérie ; ne te lasse pas de prêcher la parole de Dieu, partout où le Seigneur t'ouvrira les voies[1] ». De telles paroles étaient des ordres pour le saint. S'il avait songé à s'établir dans un des diocèses nouveaux pour diminuer ses peines ou sa responsabilité, il n'y pensa plus et n'en parla plus par la suite. Et, faisant pour la Hesse et pour la Thuringe ce qu'il venait de faire pour la Bavière, il se mit en devoir d'y établir la hiérarchie catholique.

La chose était moins aisée ici que là. La Bavière était une terre d'antique civilisation romaine, avec de vieilles villes où il y avait eu des sièges épiscopaux de l'époque impériale, et où il était relativement facile de renouer le fil de la tradition hiérarchique. Au contraire, dans les deux pays qui étaient le domaine propre de son apostolat, la culture était de fraîche date, les villes manquaient, et il était difficile d'obéir aux instructions de deux papes successifs, si l'on voulait en même temps tenir compte de la recommandation qu'ils avaient faite de ne pas créer de siège diocésain dans les petites localités, de peur que le prestige épiscopal ne fût diminué[2].

1. *Epist.* 38, p. 106.
2. *Epist.* 28 et 43, pp. 92 et 117.

Le saint fit ce qu'il put. En Hesse, il établit le siège épiscopal à Büraburg, localité peu importante sans doute, mais qui, située entre ses deux fondations monastiques de Fritzlar et d'Amoeneburg, était en quelque sorte le centre de la chrétienté naissante de ce pays. Boniface confia le nouveau diocèse à Wittan, un des moines anglo-saxons qui, à son appel, avaient passé la mer.

Quant à la Thuringe, coupée comme en deux parties par la vaste forêt qui courait sur ses hauteurs, il en fit deux diocèses. Celui de la Thuringe septentrionale reçut pour chef-lieu Erfurt, dans le voisinage de son monastère d'Ohrdruff. On en ignore le premier titulaire. La Thuringe méridionale, plus connue depuis sous le nom de Franconie, possédait une ville naissante qui avait servi de résidence à plusieurs de ses ducs : c'était Würzbourg sur le Mein. Boniface fit monter sur ce siège son fidèle Burchard.

Toute cette organisation hiérarchique était achevée en 741, car c'est tout au commencement de 742 que Boniface en demanda la confirmation au souverain pontife [1], qui la lui accordait dans une lettre datée du 1er avril de la même année [2]. Une seule région restait en dehors du réseau hiérarchique dont les mailles enveloppaient maintenant toute l'Allemagne chrétienne, c'était le Nordgau, ce prolongement septentrional de la Bavière sur la rive gauche du Danube.

1. *Epist.* 42, p. 111.
2. *Epist.* 43, p. 116.

Boniface y pourvut quelque temps après. Il y avait sur une colline boisée, aux bords de ce fleuve, une chapelle dédiée à la sainte Vierge, dont le comte Luitger, qui l'avait bâtie, avait fait don à Boniface : celui-ci y avait érigé un monastère, et il y plaça plus tard un évêque. La ville s'appelle Eichstaedt; l'évêque, c'était ce Willibald qui revenait de son long pèlerinage en Terre Sainte, et qui trouva ici une occupation digne de lui. Son frère Wunnibald et sa sœur Walburge vinrent le rejoindre, et prirent la direction du monastère double de Heidenheim, pendant que leur compatriote Sola, accouru sur leurs traces, édifiait et dirigeait celui de Solnhofen. La petite pléiade de missionnaires anglo-saxons faisait apparaître une constellation nouvelle dans le firmament religieux de l'Allemagne.

C'est ainsi que ce grand pays se voyait définitivement incorporé à l'Église universelle, et réparti en groupements hiérarchiques réguliers dont la vie se développait sous la haute direction du légat de Rome. Cette organisation religieuse a traversé les âges, bien qu'elle ait réclamé de bonne heure quelques modifications rendues nécessaires par les circonstances géographiques du pays. Ce n'est pas en vain que le pape, en imposant à Boniface l'obligation de créer des diocèses, lui avait rappelé la prescription canonique qui interdisait de les établir dans de petites localités[1]. Cette règle si sage n'avait pu trouver son

1. V. ci-dessus, p. 60.

application en Hesse et dans la Thuringe septentrionale, où les villes manquaient, et le saint avait dû se contenter de faire choix des sites qui semblaient le plus appelés à devenir des centres importants de population. Aussi, pendant que les sièges de Würzbourg et d'Eichstaedt arrivaient rapidement à la prospérité, Büraburg et Erfurt languissaient. Déjà le second évêque de Büraburg, Megingoz, se vit amené à transférer sa résidence à Fritzlar, et Fritzlar même ne garda pas longtemps son autonomie, car le diocèse finit par aller se fondre dans celui de Mayence. Erfurt aussi disparut, à une époque qui n'a pas encore pu être déterminée. Au surplus, ces deux diocèses ne périrent pas entièrement; sous Charlemagne, Paderborn vint prendre la place laissée vide par la disparition de Fritzlar, et Halberstadt fournit aux peuples de la Thuringe une compensation pour la perte d'Erfurt.

De toute manière, Boniface pouvait regarder avec satisfaction l'œuvre à laquelle il avait consacré une vingtaine d'années. Cette Allemagne, à moitié idolâtre, aux trois quarts barbare et totalement inculte, qu'il avait trouvée au début de son apostolat, il la laissait convertie, civilisée, rattachée à l'unité vivante de l'Eglise universelle, défrichée par le zèle infatigable d'une légion d'ouvriers inspirés. « L'Église de l'Allemagne centrale est son œuvre[1] » ; cette forte

1. Hauck, t. I, p. 466.

et simple parole d'un historien protestant résume d'une manière éloquente toute la première partie de la carrière du saint.

N'est-il pas bien remarquable qu'au milieu de ces hautes préoccupations et de ces éclatants succès, l'âme du missionnaire et de l'apôtre, au lieu de se reposer dans la jouissance heureuse de ses triomphes, soit restée inquiète et préoccupée? Ce qu'il avait fait était si peu de chose, à ses yeux, au regard de ce qu'il avait rêvé! Il était tourmenté par la sublime inquiétude du zèle apostolique, qui ne croit avoir rien fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Il eût voulu réaliser le royaume de Dieu sur terre, et comment s'étonner de sa sainte tristesse à voir continuer autour de lui tant de barbarie et tant d'ignorance?

Et puis, d'autres soucis plus cuisants encore ne cessaient de ronger son âme. Toujours sa conscience alarmée évoquait le souvenir du serment qu'il avait prêté au pape d'éviter la communion des mauvais prêtres, et il lui avait été impossible, sous peine de compromettre toute sa chère mission, de tenir complètement cette promesse. En vain Grégoire II avait pris lui-même la peine de le rassurer, en interprétant dans le sens le plus large l'engagement que Boniface avait pris vis-à-vis de lui. La crainte d'être parjure lui était restée; seulement, ce n'est plus au pape, c'est à son vieil ami Daniel de Winchester qu'il confiait ses douloureuses incertitudes. « C'est l'habi-

tude des hommes, lui écrit-il, lorsqu'il leur arrive quelque chose de triste ou de fâcheux, de chercher conseil ou consolation chez ceux dont l'amitié et la sagesse leur inspirent le plus de confiance. C'est ainsi que moi, m'en remettant entièrement à la sagesse et à l'amitié de votre paternité, je vous expose les angoisses de mon âme accablée et je prends mon recours auprès de vous. Je n'ai pas seulement, selon le mot de l'apôtre, des combats au dehors et des craintes au dedans; mes combats sont intérieurs comme mes craintes, grâce surtout aux faux prêtres et aux hypocrites. Ces hommes sont les ennemis de Dieu; ils se perdent eux-mêmes et ils séduisent le peuple qu'ils scandalisent et trompent, lui disant comme le prophète : paix, paix, et il n'y a point de paix. La semence de la parole, que j'ai recueillie au sein de l'Église catholique et apostolique et que je m'efforce de répandre, eux, ils y sèment de l'ivraie, ils essaient de l'étouffer ou de la convertir en herbes empoisonnées. Ce que je plante, ils ne l'arrosent pas pour le faire croître, ils travaillent à l'arracher pour le faire sécher, prônant au peuple des sectes nouvelles et lui enseignant divers genres d'erreurs. Les uns s'abstiennent des aliments que Dieu a faits pour nous; certains ne se nourrissent que de lait et de miel, rejetant le pain et toute autre nourriture. D'autres, au grand détriment des fidèles, leur affirment que des homicides et des adultères, même s'ils persévèrent dans leurs crimes, peuvent devenir des

prêtres de Dieu. Et les peuples, selon la parole de l'apôtre, ne supportent plus la saine doctrine, mais écoutent des maîtres selon leurs désirs.

« Pour nous, qui allons chercher le patronage des souverains francs dans leur palais, nous ne pouvons pas nous abstenir de la communion corporelle de pareils prêtres ni nous séparer d'eux, selon les prescriptions des canons; tout au plus pouvons-nous éviter de participer à leur communion dans le sacré mystère du corps et du sang du Seigneur. Mais ce que nous évitons soigneusement, c'est l'entente avec eux. De tels hommes sont bien étrangers à nos combats contre le paganisme, à nos labeurs au milieu de la multitude. Au contraire, s'il arrive qu'un prêtre ou un diacre, un clerc ou un moine fuie le sein de l'Église notre mère, et s'écarte de la vérité et de la foi, alors ils rivalisent avec les païens en blasphèmes contre les enfants de l'Église. C'est là un cruel obstacle à l'Évangile de la gloire du Christ.

« En toutes choses, et pour que nous puissions accomplir le cours de notre ministère sans détriment pour notre âme, nous demandons d'abord l'intercession de votre paternité auprès de Dieu. Nous vous supplions par ce Dieu, de la manière la plus intime, de prier pour nous, pour que dans sa miséricorde il permette que nos âmes se gardent intactes au milieu de tels troubles.

« Puis, je désire ardemment entendre votre sage conseil au sujet de la communion avec les susdits

prêtres. Sans le patronage du prince des Francs, je ne peux ni gouverner les fidèles de l'Église ni défendre les prêtres et les clercs, les religieux et les religieuses; je ne puis même pas, sans un de ses ordres et sans la crainte qu'ils inspirent, empêcher les rites païens et les pratiques de l'idolâtrie. Et cependant, quand j'irai le trouver pour lui demander son intervention, je ne pourrai d'aucune manière m'abstenir de la communion corporelle avec ces mauvais prêtres; tout au plus pourrai-je éviter l'entente avec eux. Et je crains que par là je ne sois en faute. Car je me rappelle avoir, du temps de mon ordination, juré sur le corps de saint Pierre, selon le précepte du pape Grégoire, d'éviter leur communion, si je ne pouvais les ramener à la voie canonique. D'autre part, je redoute un plus grand dommage pour la prédication que je donne aux peuples, si je ne vais pas trouver le prince des Francs. Daignez me dire ce que votre paternité croit devoir, en cette matière, conseiller à un fils inquiet et affligé[1]. »

A toutes ces effusions d'une âme angoissée, le vieil évêque de Winchester répondit longuement et sur le ton de la plus affectueuse amitié. Tout en montrant de la compassion pour ses souffrances, il s'efforçait de lui rendre courage en lui inculquant que tant d'opposition et de traverses étaient la preuve de l'excellence de son œuvre, et que c'était au prix des

1. *Epist.* 55, pp. 157-161.

mêmes épreuves que les saints avaient gagné le Ciel. Patience donc! répétait-il. Et, arrivant à la question qui formait le principal objet des soucis de son correspondant, il lui demandait avec une douce ironie comment, tout en ayant pour les mauvais prêtres la légitime horreur qu'ils méritaient, il était possible d'éviter la communion corporelle avec eux à moins de sortir de ce monde. Puis, entrant plus avant dans la difficulté, il s'efforçait de lui montrer, en s'appuyant sur l'autorité des Pères de l'Église, que ses scrupules étaient peu fondés. Notre-Seigneur lui-même, qui n'était pas venu pour appeler les justes, ne s'était-il pas assis à la table des pécheurs, et la parabole du bon grain et de l'ivraie n'indiquait-elle pas qu'il faut se résigner au mélange des bons et des mauvais ici-bas? Ces remarques, présentées en tremblant par le vénérable évêque, n'étaient guère faites pour rassurer Boniface; elles ne rencontraient pas même la redoutable question du serment prêté, qui était sa grande angoisse; aussi comprend-on que ses scrupules aient survécu à cette nouvelle consultation, et qu'ils l'aient accompagné pendant presque toute sa vie.

Ce ne fut pas la seule difficulté qui tourmentât la délicatesse de cette noble conscience. Dans sa correspondance de cette époque, nous retrouvons la trace de plusieurs autres consultations qu'il a demandées à ses amis d'Angleterre. Un prêtre prévaricateur, après sa pénitence, avait été rétabli dans sa charge

par les Francs; il habitait un vaste pays, où il était le seul ministre de la religion, conférait le baptême et disait la messe. La rigueur du droit canon voulait que Boniface l'écartât, mais l'intérêt des âmes s'opposait à la lettre de la loi : car, si on l'éloignait, les enfants mourraient sans baptême. Que fallait-il faire, et où était le moindre mal? Un autre prêtre, qui était également tombé dans le péché et avait fait pénitence[1], s'était vu rétablir dans sa dignité primitive. Il était en grand honneur auprès du clergé et des fidèles, qui ignoraient qu'il eût été pénitent; lui enlever son rang, c'était révéler sa faute secrète, c'était scandaliser la multitude et faire périr plus d'une âme, c'était amoindrir le prestige du clergé et par là l'efficacité de son ministère. Boniface avait donc pris sur lui de maintenir le prêtre en question dans la dignité qu'il occupait indûment, préférant le péril d'un seul à la perte de beaucoup. Mais sa perplexité était grande, et il demanda conseil, cette fois, à son ami Ecbert, archevêque d'York[2]. Nous ne possédons pas la réponse de celui-ci et nous igno-

1. *Epist.* 100, p. 251 : In eodem peccamine lapsum et iterum per pœnitentiam priori gradui restitutum. Il est évident qu'il faut lire ici : *post* au lieu de *per*, malgré l'autorité des manuscrits; je remarque d'ailleurs que le principal de ceux-ci, qui est celui de Vienne, omet *per*, peut-être parce que son prototype donnait le mot en abrégé; les autres auront mal résolu l'abréviation. On sait que le droit canon ne permettait pas à l'homme qui s'était soumis à la pénitence publique — et c'est celle dont il est question ici — de rentrer dans sa dignité primitive après l'avoir subie.

2. *Epist.* 100, p. 249-251.

rons ce qui résulta de cette double consultation; au surplus, l'intérêt de l'épisode réside plutôt dans la question que dans la réponse, en ce qu'elle nous fait pénétrer dans l'intimité de la conscience du saint et qu'elle nous montre la haute notion qu'il avait de sa responsabilité pastorale.

Une autre difficulté qui le troubla plus longtemps, parce qu'elle n'était pas seulement pratique, mais encore doctrinale, ce fut celle de la licéité du mariage entre gens unis par les liens spirituels. On sait quelle était, à cette époque, la tendance de l'Église. Assimilant la parenté spirituelle qui résultait du sacrement de baptême entre parrain et filleul à la parenté selon la chair, elle la considérait comme un empêchement dirimant du mariage. Le parrain et la marraine étant respectivement le père et la mère de l'enfant qu'ils avaient tenu sur les fonts, aucun lien d'ordre charnel ne pouvait être établi entre eux et lui, et une telle union aurait été incestueuse, à peu près comme celle d'un père avec sa fille ou d'une mère avec son fils. Sur ce point, l'on était d'accord dans l'Église. Mais la question se présenta un jour pour Boniface d'une manière toute nouvelle. Un de ses chrétiens était devenu le parrain d'un enfant; plus tard, le père de celui-ci étant mort, il avait épousé la veuve. Or, le clergé romain et franc soutenait qu'un tel mariage était illicite[1], cet homme étant

1. *Epist.* 29, p. 95 : Adfirmant sacerdotes per totam Franciam et per Galliam. *Ibid.*, 30, p. 96 : Quod Romani pec-

devenu par le baptême le compère de cette femme, et ayant contracté avec elle un lien de parenté spirituelle qui excluait tout lien purement charnel entre ces mêmes personnes. Boniface fut très surpris de cette extension donnée à l'empêchcment canonique. « Si un tel mariage est un péché, dit-il, je l'ai toujours ignoré, et je ne l'ai jamais appris, ni dans les anciens canons, ni dans les décrétales des papes, ni dans le *Calculus peccatorum* des apôtres. » Et il organisa, cette fois, une consultation des plus sérieuses, puisque nous le voyons s'adresser à trois de ses compatriotes : à l'archevêque Nothelm de Canterbury, à l'évêque Pechthelm de Withern, ainsi qu'à un abbé du nom de Duddon, pour leur demander le concours de leurs lumières. « Si vous trouvez quelque chose à ce sujet dans la littérature ecclésiastique, veuillez m'en faire part, et dites-moi ce que vous pensez de la question. Pour moi, je ne puis comprendre d'aucune manière comment la parenté spirituelle pourrait être considérée comme un empêchement de mariage, puisque, par le saint baptême, tous les chrétiens sont devenus fils et filles du Christ, et frères et sœurs entre eux[1] ».

Cette question des mariages présentait une autre difficulté qui devait être ressentie péniblement par tous les missionnaires prêchant l'Évangile en pays

catum esse adserunt. *Ibid.*, 31, p. 98 : Capitale peccatum apud Romanos.

1. *Epist.* 29, 30 et 31, pp. 94-98.

barbare : il s'agissait de savoir jusqu'à quel degré de parenté le mariage était interdit. La tendance de l'Église et la pratique barbare étaient ici dans une opposition des plus radicales; celle-ci tolérant l'union à partir du second degré, celle-là ayant pour idéal que le mariage devait être interdit dans tous les cas où on avait conscience d'une parenté quelconque[1].

Cet idéal, il est vrai, l'Église n'a pu le faire prévaloir, et de bonne heure elle avait reconnu la nécessité de pactiser avec les tendances irrésistibles de la nature humaine, mais l'étendue des concessions qu'elle faisait sous ce rapport avait varié selon le caractère des papes. Saint Grégoire le Grand, dans ses célèbres réponses à saint Augustin de Canterbury, n'avait prohibé que les alliances au second degré de parenté, et les avait autorisées à partir du troisième[2]. Boniface, à son tour, s'était vu amené à poser à Grégoire II la même question qu'Augustin à Grégoire I, et il avait reçu en 716 cette réponse : qu'à la vérité, il était désirable que l'interdiction du mariage subsistât partout où subsistait la parenté, mais que, tenant compte des circonstances et surtout de la barbarie des nouveaux convertis, on pouvait autoriser

1. *Epist.* 27, p. 89 : Quamdiu se agnoscunt affinitate propinquos. (Lettre du pape Grégoire III à Boniface.)

2. Beda, *Hist. eccl. Angl.*, 1, 27 (quaestio V) : Unde necesse est ut jam tertia vel quarta generatio fidelium licenter sibi jungi debeat, nam secunda, quam prediximus, a se omni modo debet abstinere.

le mariage à partir de la quatrième génération[1]. Mais voici qu'en 732 le pape Grégoire III formulait une interdiction bien autrement rigoureuse, en déclarant que l'empêchement du mariage existait jusqu'à la septième génération[2]. Il faut croire que, cette fois, Boniface s'émut de la déclaration; il s'informa des précédents, il allégua la réponse de saint Grégoire le Grand à Augustin. A Rome, on lui répondit que l'article relatif à cette question manquait dans les manuscrits de saint Grégoire qu'on possédait dans les archives pontificales[3]. Boniface ne se tint pas pour satisfait de cet argument négatif; il écrivit à l'archevêque Nothelm de Canterbury, lui demanda de lui envoyer le texte de la consultation de saint Grégoire le Grand, et le supplia de bien vouloir, par un examen minutieux, se convaincre si l'article en question était authentique. Nous ne savons malheureusement pas quelle fut la suite de cet incident, non plus que de celui qui précède, mais l'un et l'autre, ce me semble, jettent une vive lumière sur le caractère du saint. Son indéfectible soumission à la chaire romaine n'a rien d'aveugle ni de servile; c'est une obéissance raisonnable; elle n'est jamais plus complète et plus joyeuse que lorsque sa raison lui en a fourni la justification. Il sait d'ailleurs que le pape n'est et ne peut être que

1. *Epist.* 27, p. 89.
2. *Epist.* 28, p. 93.
3. *Epist.* 30, p. 96 : Quia in scrinio Romanæ ecclesiæ, ut adfirmant scriniarii, cum ceteris exemplaribus supradicti pontificis quæsita non inveniebatur.

le gardien de la tradition catholique; il discute librement avec lui les questions libres, et l'humilité de son cœur n'a d'égale que la fermeté de sa dialectique.

CHAPITRE V

LA RÉFORME DE L'ÉGLISE FRANQUE

La vieillesse était venue pour Boniface au cours d'un quart de siècle de travaux apostoliques. Il était usé par la fatigue plus encore que par l'âge. Le vide se faisait autour de lui. Il voyait disparaître, l'un après l'autre, ceux qui avaient été les témoins et les protecteurs de ses premiers efforts. Son doux et généreux maître, le pape Grégoire II, était parti depuis longtemps pour un monde meilleur. Maintenant c'était le tour du puissant Charles Martel, qui venait d'expirer en octobre 741, après s'être recommandé avec sa famille aux prières du saint[1]. Le 29 novembre de la même année, il avait été suivi dans la tombe par le pape Grégoire III. Une autre génération se levait, et l'apôtre des Francs, qui appartenait à l'ancienne, pouvait croire qu'il avait le droit de passer à des mains plus jeunes le flambeau de la civilisation, qu'il avait porté si longtemps à travers les forêts de l'Allemagne.

1. *Epist.* 40, p. 108.

Toutefois il ne pensait pas au repos. Un de ses premiers soins fut de féliciter le nouveau pape Zacharie, qu'il connaissait déjà personnellement, et de lui renouveler ses protestations de dévouement au Saint-Siège. « Je vous serai, lui écrivait-il, un serviteur fidèle et dévoué, et je ne cesserai d'incliner à l'obéissance envers l'Église romaine tous ceux que Dieu me donnera pour disciples dans les provinces qui me sont confiées[1]. » Telles étaient les dispositions dans lesquelles le trouvait la nouvelle tâche qui allait peser sur les épaules du vétéran des missions chrétiennes. Il avait été le fondateur de l'Église de Germanie, il lui était réservé d'être le réformateur de l'Église franque, et ce rôle est tellement grand, qu'il égale le premier et semble suffire seul à remplir une carrière entière d'ouvrier évangélique.

La succession de Charles Martel venait de s'ouvrir. Bien que ce prince eût partagé son héritage entre ses fils Carloman et Pépin, il paraît bien qu'un fils du second lit, Grifon, eut quelque temps de sérieuses espérances d'infirmer en partie le testament paternel avec l'aide de sa mère Swanahilde. Boniface, qui pendant toute sa vie se tint avec une sollicitude jalouse à l'écart des contentions de la politique, semble avoir considéré ce prince comme le cohéritier de ses frères, puisque nous possédons une lettre par laquelle il lui recommande ses missions de Thuringe[2]. Mais Grifon

1. *Epist.* 42, p. 111.
2. *Epist.* 40, p. 108. Pour la date, j'ai suivi Hahn, *Jahrbü-*

fut écarté de bonne heure, et c'est Carloman qui, en vertu des dispositions de son père mourant, succéda à celui-ci dans le gouvernement de toute l'Austrasie.

Ce fut un grand bonheur pour la civilisation et pour l'Allemagne que l'avènement du nouveau monarque. Ame profondément religieuse, que le repentir de ses fautes autant que l'attrait de la vie monastique devaient finalement conduire du trône dans le cloître, Carloman était le souverain qu'il fallait à Boniface, parce qu'il comprenait la grandeur de son œuvre apostolique et qu'il correspondait à ses vœux ardents de réforme. On va voir si une réforme était nécessaire.

Il y a peu de tableaux aussi lugubres dans l'histoire que celui de l'Église et du clergé dans le royaume franc, pendant l'époque de transition qui assista à l'agonie de la dynastie mérovingienne et à l'ascension graduelle d'une nouvelle famille royale. Pour s'en faire une idée, il n'est besoin que d'ouvrir la correspondance du saint lui-même. Ce n'est, pendant des années entières, qu'un long cri de douleur et d'indignation contre les scandales et les abus dont il est le témoin trop souvent impuissant. Les épreuves dont il s'est vu assailli au cours de ses missions de Hesse et de Thuringe ont été bien amères sans

cher, p. 216, et Dümmler, *Epistolæ*. — Oelsner, p. 77, note 4, croit que le saint aura écrit une lettre semblable à Pépin et à Carloman, et qu'il faut voir ici une espèce de circulaire aux trois nouveaux souverains.

doute, mais qu'est-ce auprès de ce qu'il constate en plein pays franc, dans cette Gaule, chrétienne depuis des siècles, dans ce peuple qui était destiné par la Providence à être l'épée au service de son Église ?

La vie catholique y était comme suspendue, et ses organes engourdis et paralysés. Les conciles, dans lesquels, au VI[e] siècle, s'était faite la meilleure partie du travail civilisateur, étaient tombés en désuétude : au témoignage des vieillards, comme Boniface le mandait au pape, il y avait quatre-vingts ans qu'ils ne se réunissaient plus [1]. La hiérarchie métropolitaine avait cessé d'exister. Les sièges épiscopaux étaient à l'abandon : les uns étaient vacants depuis des années, les autres, plus malheureux encore, avaient été livrés comme des proies à des laïques avides ou à des clercs sans mœurs. Certains de ces intrus détenaient plusieurs diocèses et plusieurs abbayes à la fois ; c'est ainsi que Hugues, neveu de Charles Martel, occupait les sièges de Paris, de Rouen et de Bayeux, et qu'un soudard du nom de Milon portait dans ses mains profanes les crosses des deux vénérables églises de Reims et de Trèves. Aucun vice ne fermait l'accès de la dignité épiscopale ; l'on citait des clercs

1. *Epist.* 42, p. 112. Franci enim seniores dicunt, plus quam per tempus octoginta annorum synodum non fecerunt. Ce calcul n'est exact, je pense, que pour les provinces orientales du pays franc ; en Gaule, nous voyons des conciles, en petit nombre il est vrai, se tenir pendant toute la seconde moitié du VII[e] siècle. Cf. Vacandard, *Vie de saint Ouen*, Paris, 1902, p. 222, note.

qui entretenaient plusieurs concubines, et que leur dévergondage n'empêchait pas de gravir les degrés de la hiérarchie ecclésiastique. D'autres évêques, tout en se défendant d'être des fornicateurs, s'adonnaient à la boisson, à la chasse, au métier des armes, et répandaient indifféremment le sang des chrétiens et celui des païens. Gewilieb, évêque de Mayence, avait tué en trahison, de sa propre main, le meurtrier de son père, et n'en continuait pas moins d'administrer son diocèse [1].

Le clergé inférieur, on peut le penser, ne valait pas mieux que ses chefs : son ignorance et sa grossièreté n'avaient d'égales que sa vénalité et son incontinence. Ses rangs étaient envahis par des multitudes impures de gens qui n'entendaient assumer aucun de ses austères devoirs, mais qui comptaient y trouver la richesse et le privilège. On y rencontrait des esclaves fugitifs qui s'étaient fait donner la tonsure pour échapper à leurs maîtres. Sous l'habit ecclésiastique, des aventuriers, dont plus d'un n'avait pas même reçu les ordres, circulaient à travers le pays, pour séduire et fanatiser les multitudes en flattant leurs vices, en prêchant des doctrines hétérodoxes et en exhibant des amulettes [2].

Ce qui aggravait le mal, c'était la foule des prêtres scots ou bretons venus d'outre-mer, qui, errant de

1. *Epist.* 42, p. 112; Anonyme de Mayence dans *AA. SS.* de juin, p. 473 et dans Jaffé, pp. 471-472.
2. *Epist.* 42, pp. 112-113.

diocèse en diocèse et échappant au contrôle de toutes les autorités ecclésiastiques, enseignaient ce qu'ils voulaient, vivaient comme il leur plaisait, troublaient dans tous les cas la société religieuse par leur attachement obstiné à certaines disciplines nationales, comme la tonsure irlandaise ou leur manière particulière de calculer la date de Pâques. Boniface avait déjà rencontré de ces irréguliers dans ses missions de Hesse et de Thuringe et avait eu à soutenir contre eux plus d'un combat.

Parmi ces charlatans de religion, il en est deux dont on peut dire qu'ils ont empoisonné la vieillesse du saint : l'un est un Scot du nom de Clément, l'autre un Franc qui s'appelait Aldebert. Tous deux, à vrai dire, étaient revêtus du caractère ecclésiastique, et Aldebert avait même réussi à se faire conférer l'ordination épiscopale par des évêques ignorants. Ce que nous savons d'eux, et en particulier d'Aldebert, est véritablement affligeant, et on ne comprend pas comment certains historiens ont pu prendre ce triste personnage en quelque sorte sous leur protection.

Aldebert offre le type le plus complet de l'aventurier religieux, tel qu'une époque d'ignorance et de désordre pouvait le supporter. Il n'est pas certain qu'il ait été un imposteur absolument conscient; il appartenait plutôt à cette famille d'esprits ardents et faux qui savent mêler les rêves de l'ambitieux et les illusions du visionnaire, et qui deviennent ou des fondateurs de religion comme Mahomet, lorsqu'ils réussis-

sent, ou des charlatans vulgaires lorsqu'ils échouent. Aldebert s'était forgé un christianisme spécial dont il était le centre et dont il se faisait le héraut : il avait la prétention de mener à lui seul les fidèles au salut, en se passant et des sacrements et de la hiérarchie ecclésiastique. Il dressait des croix en plein air, au bord des fontaines, et y rassemblait les multitudes pour la prière; s'il consacrait une église, c'était en son propre nom; il déclamait contre les pèlerinages à Rome et faisait aboutir toute dévotion à sa propre personne. Il se vantait d'être en relations avec les anges; l'un d'eux, disait-il, lui avait apporté de l'extrémité du monde des reliques auxquelles il devait un pouvoir illimité, mais il affectait de ne pas vouloir nommer le saint à qui elles avaient appartenu. Il exhibait aussi une lettre de Jésus-Christ qui, à l'entendre, était tombée du ciel à Jérusalem. Nous n'en possédons pas le contenu, mais le titre, qui a été conservé, est rempli d'extravagances; on y raconte comment cette lettre est arrivée de proche en proche jusqu'à Rome, entourée d'une vénération universelle. On citait aussi le texte d'une prière qu'il avait rédigée lui-même, et où apparaissaient divers noms d'anges ignorés de la tradition catholique, mais colportés dans la littérature des apocryphes. A ses fidèles prosternés à ses genoux pour se confesser il disait : « Je connais toutes vos fautes sans que vous ayez besoin de les avouer; allez en paix ». Il s'était fait composer, dans le style des écrits hagiographiques du temps, une biographie où on le disait

prédestiné dès le sein de sa mère. Par son éloquence et par son habileté, il avait fanatisé à un degré extraordinaire le peuple des campagnes, principalement les femmes; on lui attribuait le don des miracles, et lui-même était arrivé à une telle infatuation que, comme tant d'autres faux prophètes, il distribuait en guise de reliques ses ongles et ses cheveux[1].

Telle était la navrante situation religieuse du royaume franc au moment où Boniface mit courageusement la main à la grande œuvre de la réforme. Il ne paraît pas qu'il ait hésité un instant sur la question de savoir par où il fallait commencer, et ce fut aux conciles de l'épiscopat franc qu'il demanda le remède. Ici se reconnaît ce qu'on peut appeler l'éducation romaine de Boniface. Les conciles furent de tout temps le grand moyen d'action des papes, et c'est à cette salutaire institution qu'ils avaient recouru en particulier, chaque fois qu'il avait fallu pourvoir aux nécessités de l'empire franc. Par l'intermédiaire de leur légat, saint Césaire d'Arles, ils étaient parvenus à faire réunir les grandes assemblées conciliaires d'Agde (506), d'Orléans (511)[2] et d'Epaone (517), qui avaient tour à tour organisé la situation religieuse des trois royaumes de la Gaule : la Provence avec l'Aquitaine, la France et la Burgondie. Ils avaient agi de même avec leur légat Boniface. On a vu que le saint avait ajourné son départ de Rome pour pouvoir assister à un concile

1. *Epist.* 48, p. 132 et 50, pp. 136-145.
2. G. Kurth, *Clovis*, 2e édition, t. II, pp. 137 et 138.

présidé par le pape, et il avait quitté la Ville Éternelle avec la mission d'en tenir un en Bavière pour la réforme de ce pays[1]. Il n'est pas douteux que les conciles du royaume franc dont nous allons constater l'activité doivent, eux aussi, leur convocation aux pressantes instructions du souverain pontife. Nul n'admettra qu'en une matière de cette importance, le légat du pape n'ait pas été l'organe du chef de l'Église universelle, et, au surplus, nous avons sur ce point le témoignage formel du pape Zacharie, écrivant à l'épiscopat franc que les synodes de leur pays ont été réunis d'après les instructions qu'il avait données à son légat[2].

Boniface commença par gagner à son projet le pieux et zélé Carloman : son biographe nous le dit en termes formels[3]. Il ne doit pas avoir eu trop de peine à

1. V. ci-dessus p. 66.

2. *Epist.* 52, p. 153. Le pape recommande d'ailleurs à à l'épiscopat franc, *l. c.*, et à Boniface lui-même, *Epist.* 51, p. 152, de tenir un concile tous les ans.

3. Willibald, c. 7, p. 458 : Cumque Carli ducis gloriosi temporale finitum esset regnum et filiorum ejus Charlomani et Pippini roboratum esset imperium, tum quippe Deo opitulante *ac suggerente sancto Bonifatio archiepiscopo*, religionis christianæ confirmatum est testamentum, et orthodoxorum patrum synodalia sunt in Francis correcta instituta, cunctaque canonum auctoritate emendata atque expiata. Ce passage, qui pourrait laisser encore quelque incertitude, est éclairé par le suivant, c. 8, p. 461, qui ne laisse place à aucun doute : Sanctus hic Domini antistes, hac solertissimæ sollicitudinis cura inspiratus, plebem a pestifera tortuosi serpentis persuasione eripere curavit, et *Charlomannum ducem ad congregandum supradictum synodorum conventum sæpissime incitavit.*

réussir, et le jour vint où, écrivant au pape, il put lui annoncer que le duc Carloman venait de s'adresser à lui, en le priant de convoquer une assemblée des évêques de son royaume, c'est-à-dire, de l'Austrasie[1]. Il demandait à cette occasion les conseils et les instructions du Saint-Siège, afin, comme il le disait, que l'accord fût parfait entre le souverain pontife et son légat, et que chacun proclamât la même chose, le pape à Rome, et Boniface en Germanie[2].

La réponse très encourageante du pape Zacharie ne se fit pas attendre[3], et Boniface se mit à l'œuvre.

1. *Epist.* 42, p. 112 (lettre de Boniface au pape Zacharie, janvier-mars 742) : Notum similiter sit paternitati vestræ, quod Carlomannus dux Francorum me arcessitum ad se rogavit ut in parte regni Francorum quæ est in sua potestate synodum ceperem congregare. Ce passage ne saurait prouver aucunement, comme on l'a soutenu, que l'initiative des conciles d'Autrasie appartient à Carloman; voir là-dessus les excellentes considérations de Hahn, *Jahrbücher*, p. 31, que je fais miennes.

2. *Epist.* 42, pp. 112 et 113 : Quapropter, si hoc Deo inspirante veraciter implere voluerit, consilium et præceptum vestræ auctoritatis, id est apostolicæ sedis habere et sapere debeo.... Nam si per verbum vestrum hoc negotium, duce rogante supradicto, movere et incipere debeo, præceptum et judicium apostolicæ sedis cum canonibus ecclesiasticis præsto habere cupio.

3. *Epist.* 43, p. 116. Cette épître portant la date du 1er avril 743, il faudrait admettre : *a*) que le pape a attendu plus d'un an pour répondre à Boniface sur la question si importante du concile; *b*) qu'il n'a pas même pris la peine de s'expliquer au sujet d'un retard si préjudiciable; *c*) que Boniface est allé de l'avant sans attendre la décision du souverain pontife. Ces trois invraisemblances disparaissent si l'on admet avec Dünzelmann (*Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XIII, p. 8) amendé et complété par Hahn (même

Alors commença ce qu'on pourrait appeler le mouvement conciliaire de l'Empire franc. Il y eut d'abord deux conciles d'Austrasie successifs réunis par Carloman, le premier, le 21 avril 742 on ne sait où, le second aux Estinnes en Hainaut, le 1er mars 743. Puis, pris d'émulation, Pépin le Bref voulut avoir aussi sa réforme, et le concile tenu en 744 dans son royaume, à Soissons, reproduisit en grande partie les dispositions des deux synodes austrasiens. Enfin, pour couronner l'œuvre, un concile général de tout l'empire franc fut réuni en 745. Le travail de réforme accompli par ces quatre grandes assemblées est un des plus salutaires de l'histoire. Il tira l'Église franque du chaos et de l'opprobre, et la débarrassa des principaux abus dont elle souffrait; il lui rendit son prestige avec sa fécondité; et l'on peut, dans une bonne mesure, comparer la régénération religieuse qui en fut le résultat à celle dont le concile de Trente, au XVIe siècle, fut le point de départ pour l'Église universelle.

Il n'entre pas dans le plan de ce modeste écrit de retracer dans son ensemble l'histoire de cette grande épuration; il suffit d'y marquer la place qui revient à Boniface. C'est lui qui présida aux travaux des conciles en qualité de légat du pape, tant en Austrasie qu'en Gaule. C'est son programme aussi qu'on y réalisa, souvent même en employant ses propres expressions. Rendre à l'Église franque son organisation

recueil, t. XVI, p. 52) que la date est fautive, et que la lettre du pape est en réalité de 742.

hiérarchique et son activité conciliaire, ramener à sa pureté première la vie du clergé, débarrasser la foi des fidèles des superstitions qui l'obscurcissaient, telle avait été de tout temps sa triple préoccupation, et tel fut aussi le triple résultat acquis par les quatre conciles francs, ainsi qu'on va le voir.

La hiérarchie métropolitaine était tombée en désuétude dans l'empire franc, et avec elle les conciles. Elle fut rétablie. De même que Boniface était archevêque de Germanie, de même il y eut des archevêques à Reims, à Sens et à Rouen. Tous les ans il devait se tenir un concile, chargé d'élaborer la législation ecclésiastique, de rétablir l'Église dans ses droits, et de veiller à la pureté de la foi et des mœurs. Soumis d'une part à son archevêque, l'évêque devait être, d'autre part, le seul maître dans son diocèse : on refusa toute juridiction aux évêques et prêtres ambulants, aussi longtemps que leurs titres n'auraient pas été examinés dans un concile. Les prêtres étaient visités par leurs évêques ; pendant le carême, ils lui rendaient compte de leur gestion ; tous les jeudis saints ils recevaient de lui les saintes huiles, ils devaient l'assister lorsqu'il venait distribuer la confirmation.

De nombreuses et minutieuses prescriptions s'attachèrent à réformer la vie du clergé. Il lui fut interdit de porter les armes, d'aller à la guerre et à la chasse, de tenir des faucons. Il dut s'astreindre à revêtir le costume ecclésiastique, et renoncer à garder une femme sous son toit, à moins que ce ne fût sa mère,

sa sœur ou sa nièce. Les ecclésiastiques fornicateurs et débauchés furent condamnés à être déposés, enfermés et mis au pain et à l'eau ; s'ils étaient prêtres, ils étaient fustigés et subissaient deux ans de prison ; étaient-ce de simples clercs ou des religieux, la fustigation était appliquée trois fois et la prison était d'un an. Les religieuses, en cas d'inconduite, étaient frappées de la même peine et on leur rasait les cheveux. Enfin, la règle de saint Benoît fut rendue obligatoire dans les monastères[1].

La troisième tâche des conciles était plus vaste et plus ardue que les deux premières. Le combat contre les superstitions et contre les pratiques païennes des fidèles embrassait à peu près tous les actes de la vie. L'énumération que fait le concile des Estinnes des principales *paganies*[2] ne nous apprendrait que fort imparfaitement la situation, si nous n'avions pas conservé un précieux document élaboré, ce semble, dans un des quatre synodes francs, et qui porte le titre d'*Indiculus Superstitionum*. C'est, dans ses trente articles, un vrai *Syllabus* des erreurs religieuses des fidèles du VIII[e] siècle, ou du moins de celles qui paraissaient à l'Église les plus dangereuses ou les plus condamnables. On y voit que les populations chrétiennes étaient restées en grande partie, surtout dans les campagnes, sous l'influence des vieilles idées mythologiques. Elles n'étaient plus

1. Sirmond, *Concilia Galliæ*, t. I, pp. 537-539.
2. Sirmond, *op. cit.*, t. I, p. 539, canon 5.

officiellement idolâtres, elles appartenaient, par le baptême et par le culte, à la communion catholique, mais toutes leurs pratiques et toutes leurs idées restaient empreintes d'un cachet païen dont souvent elles n'avaient pas conscience. Rien de plus curieux que cette existence en partie double, si l'on peut ainsi parler, qui associait dans les hommages des chrétiens d'alors Jésus-Christ et Wodan. « La vie religieuse des Francs était entièrement sous le charme des vieux mythes et du vieux culte. Attirés par l'horreur mystérieuse des banquets sacrés, ils couraient en secret, souvent au sortir du festin eucharistique, offrir des sacrifices ou célébrer des fêtes devant les dolmens, au pied des arbres, au bord des fontaines; ils y chantaient leurs hymnes traditionnelles, ils s'y asseyaient à des repas où l'on mangeait la viande des chevaux immolés aux dieux, et ils se retrouvaient avec délices dans l'atmosphère d'un passé qui avait gardé tant de charmes pour des âmes à moitié sauvages. Ceux-là même qui ne poussaient pas aussi loin l'infidélité au Dieu de l'Évangile emplissaient leur vie d'une multitude de pratiques empruntées aux erreurs païennes. Ils chômaient le jeudi en l'honneur de Thor, croyaient à des jours prédestinés, tiraient des horoscopes, lisaient l'avenir dans le vol des oiseaux, dans le hennissement des chevaux, et dans les cendres du foyer, consultaient des pythonisses, avaient des incantations ou autres moyens magiques pour se rendre le destin favorable, se chargeaient

d'amulettes, envoûtaient leurs ennemis, allumaient des feux sacrés aux époques fixées par la tradition, et se livraient avec frénésie aux divertissements obscènes et barbares que leur avait légués la tradition primitive[1]. »

Contre toutes ces pratiques païennes, et contre d'autres usages qui n'étaient pas moins en contradiction avec la loi morale du christianisme, comme le mariage entre proches parents ou avec des religieuses, ou encore la vente d'esclaves chrétiens à des païens, le concile voulut que le bras séculier prêtât main-forte à l'autorité religieuse. Dans chaque diocèse, le comte, qui était le défenseur de l'Église, comme s'exprime le concile des Estinnes, devait avoir soin d'empêcher et d'interdire rigoureusement les pratiques païennes; une amende de quinze sous était fulminée contre ceux qui s'y livraient.

C'est aussi dans un de ces conciles francs que Boniface fit juger la cause des hérésiarques Aldebert et Clément. Le concile décida que toutes les croix que le premier avait fait ériger seraient abattues[2]; il condamna ces deux aventuriers et ordonna qu'ils fussent enfermés[3]. Ces mesures de rigueur détermi-

1. G. Kurth, *Les Origines de la civilisation moderne*, 4e édition, t. II, p. 103. Les traits de ce tableau sont empruntés surtout à *Epist.* 28, p. 93, à l'*Indiculus superstitionum* et aux canons du concile des Estinnes.

2. Concile de Soissons en 744, canon 7 dans Sirmond, *o. c.*, t. I, p. 545.

3. *Epist.* 48, p. 133.

nèrent une grande indignation parmi les fanatiques partisans d'Aldebert, qui voyaient en lui un martyr[1] et qui fort probablement l'aidèrent, ainsi que Clément, à retrouver la liberté. En effet, nous voyons un mandataire de Boniface à Rome se plaindre qu'ils continuent de séduire les multitudes. Un concile romain les condamna à son tour, en octobre 745[2]. Peu de temps après, tous deux disparurent sans que l'on sache au juste ce qu'ils sont devenus. Selon un témoignage d'ailleurs assez incertain, Aldebert aurait été emprisonné dans l'abbaye de Fulda, s'en serait échappé, et aurait péri massacré par des porchers dans la vallée où coule la rivière du même nom[3].

Avec la condamnation d'Aldebert et de Clément, Boniface avait aussi obtenu celle du misérable Gewilieb de Mayence, et il parvenait à doter de bons évêques les divers sièges de Verdun, vacant depuis longtemps, d'Utrecht, de Liège, de Spire et de Metz. Ainsi la réforme pénétrait rapidement au sein de l'épiscopat franc et y introduisait des hommes qui, comme Chrodegang, évêque du dernier de ces sièges,

1. *Epist.* 50, p. 138 *infra* : Propter istos enim persecutiones et inimicitias et maledictiones multorum populorum patior ..... Dicunt enim de Aldebercto quod eis sanctissimum apostolum abstulissem, patronum et oratorem.

2. V. les actes de ce concile dans *Epist.* 50, pp. 136-148.

3. Anonyme de Mayence dans *AA. SS.*, t. I de juin, p. 474, et dans Jaffé, p. 474. Il ne faut rien croire d'une prétendue dispute doctrinale entre le saint et Aldebert devant Carloman, racontée par le même auteur.

devaient être à leur tour les vigoureux promoteurs de nouveaux progrès.

Boniface remporta un autre succès : les princes francs s'engagèrent à restituer à l'Eglise les biens qui lui avaient été enlevés sous Charles Martel[1]. La promesse, il est vrai, était téméraire, et il y parut bientôt. Pépin et Carloman durent constater que leurs grands, devenus les bénéficiers de ces domaines, ne se les laisseraient pas facilement enlever, et il leur fallut transiger. La restitution ne fut donc que partielle; toutefois, ce fut un grand bienfait encore, parce que les princes s'engagèrent à empêcher que les bénéfices ecclésiastiques fussent pour les églises peu riches une vraie cause de détresse; dans ce cas, elles devaient rentrer en possession de tout leur avoir[2]. Aussi l'Église franque consentit-elle à cette transaction, et, peu de temps après, le pape lui-même en témoignait sa satisfaction à Boniface[3].

Le couronnement de tous ces nobles labeurs qui ont pris cinq années de la vie du saint, ce fut le concile général de l'empire franc qui se tint sous sa présidence en 747. Là, toutes les réformes des conciles antérieurs furent confirmées, renforcées et solennellement proclamées. L'organisation hiérar-

1. Et fraudatas pecunias ecclesiarum ecclesiis restituimus. Concile germanique de 742, c. 1, dans *Epist.* 47, p. 127.

2. Concile des Estinnes, c. 2, dans *Epist.* 47, p. 130.

3. *Epist.* 51, p. 150 *infra.*

chique de l'Église y reparut dans sa splendeur première. A la tête du diocèse, l'évêque, pasteur des fidèles et docteur du clergé, qu'il rassemble annuellement autour de lui dans des synodes diocésains; au-dessus de lui, le métropolitain, orné du pallium par le souverain pontife, qui réunit annuellement les évêques de sa province ecclésiastique, et qui en réfère à l'autorité de la chaire romaine pour toutes les questions difficiles. Plus haut enfin, et gouvernant l'Église universelle au nom de Jésus-Christ, le pape, chef suprême des fidèles. Les Pères du concile décidèrent qu'ils garderaient jusqu'à la fin de leur vie l'unité avec l'Église romaine, et la soumission au pape, et qu'ils voulaient en toute chose, conformément aux canons, observer les préceptes de saint Pierre, pour être comptés parmi les brebis qui lui étaient confiées. Cette profession de foi, signée par tous les évêques du concile, fut envoyée à Rome et déposée sur la confession du prince des apôtres: ce fut l'expression vive et nette du lien qui unissait d'une manière indestructible la vaste église de France et d'Allemagne à la chaire romaine[1]. L'œuvre de Boniface était complète; après avoir consacré trente années à convertir les infidèles et à établir parmi les fidèles l'unité de foi et de discipline, il voyait tous les évêques francs, réunis autour de lui, donner la plus solennelle consécration au programme de sa vie.

1. *Epist.* 70, p. 201 et 67, p. 193.

Ce qui est beau, après ce grand triomphe qui semble ne plus rien laisser à faire au zèle du légat du Saint-Siège, c'est qu'après avoir ainsi régénéré l'Église franque, Boniface tourne de nouveau le regard du côté de sa patrie, qui a besoin, elle aussi, d'être relevée, et qu'il cherche à l'entraîner dans le courant salutaire de la réforme. C'est cette préoccupation à la fois patriotique et religieuse qui inspire sa lettre à l'archevêque Cuthbert de Canterbury, dans laquelle il lui communique les résolutions de l'épiscopat franc et l'invite à entrer dans les mêmes voies. Il lui remontre avec force les abus qui déshonorent la vie religieuse de l'Angleterre et le supplie d'y porter remède[1]. Pressé de plus par deux lettres instantes du pape Zacharie, le primat d'Angleterre obéit, et le concile de Cliff, réuni par lui au cours de cette même année, fut comme l'écho lointain des grands synodes du continent. L'influence de Boniface est visible dans les canons du concile anglo-saxon, qui consacrent, parfois dans les mêmes termes, les réformes que le légat du pape avait fait passer dans la législation ecclésiastique des Francs[2]. Ainsi la

1. *Epist.* 70, pp. 200-210. On ne comprend pas comment Jaffé peut dater cette lettre de 748, alors qu'il est évident qu'elle est antérieure au concile de Cliff, qui fut tenu en septembre 747. Aussi Dümmler, dans son édition de la correspondance de saint Boniface, est-il revenu à la date de 747.

2. Par exemple c. 3 et 25 sur les devoirs des évêques, reproduits littéralement d'après *Epist.* 70, et c. 21 contre l'ivrognerie, inspirés manifestement de *Epist* 70, p. 209, *infra*. V. les actes du concile de Cliff dans Haddan and Stubbs,

sollicitude du grand réformateur embrassait à la fois le continent et l'île, et son zèle apostolique se répandait sur ses deux patries.

Councils and ecclesiastical documents relating to great Britain and Ireland, III, p. 360 et suivantes.

CHAPITRE VI

LA FONDATION DE FULDA

Pendant que nous le voyons se dépenser tout entier à la grande œuvre de la réforme de l'église franque, le cœur du légat pontifical est ailleurs. Il est là-bas, au fond le plus reculé de la forêt vierge, dans la retraite la plus profonde, dans les austérités et les joies de la vie contemplative. Il y a bâti en esprit sa cité de Dieu : un monastère où il retrouvera le doux foyer de sa jeunesse religieuse, et où il ira retremper dans une atmosphère céleste son cœur fatigué des combats du dehors. Mais cette demeure idéale de l'ascète n'est pas une chartreuse où il veut s'enterrer vivant. Ce moine est un missionnaire, et son monastère sera une ruche, silencieuse il est vrai, mais féconde, où s'élaborera le miel de la civilisation. Ce sera une oasis dans le désert, mais dans cette oasis il créera une pépinière de prêtres et une école de lettrés; Fulda sera le séminaire des missions de Germanie. Voilà la vision qui repassait devant ses yeux et se précisait de plus en plus dans sa pensée, pendant qu'il présidait les grands conciles et qu'il

voyait de près les misères et les tristesses d'une Église sécularisée.

Le rêve allait devenir une réalité. Dans la rude et âpre carrière de l'apôtre, la fondation de Fulda, dont une heureuse fortune nous a conservé le récit intact, apparaît comme l'épisode lumineux; c'est assurément une des pages les plus idylliques que présentent les annales de la civilisation.

On se souvient du jeune Sturmi que Boniface avait ramené de Bavière, et dont il avait confié l'éducation à Wiethbert, abbé de Fritzlar[1]. Sous la direction de ce maître expérimenté, l'enfant se forma à la vie monastique : il apprit les psaumes par cœur, et il s'initia au quadruple sens des écritures, dont l'étude constituait la partie principale de l'exégèse. Ordonné prêtre, il fut employé pendant trois ans dans les travaux de l'apostolat. Mais, épris de la perfection évangélique, il soupirait après la vie du cloître, et il s'en ouvrit à son bon maître. Celui-ci, dont ces aspirations servaient les desseins, crut le moment venu de réaliser son projet, et il chargea son *ermite*, c'est le nom qu'il donnait à Sturmi, d'aller chercher, dans l'antique forêt de Buchonie, un lieu propre à l'édification d'un monastère. Le biographe de saint Sturmi ne nous dit pas quelles conditions devait présenter, dans

1. V. ci-dessus, p. 68. Ce qui suit est raconté d'après la *Vita Sturmi* (*MGH.* SS., t. IV), source presque unique pour le présent chapitre, et à laquelle on est prié de se reporter chaque fois que je ne donne pas d'autre référence.

la pensée de Boniface, l'emplacement que son disciple recevait la mission de lui trouver, mais il résulte de son récit même, nous le verrons, que le site devait avoir l'ampleur et la fécondité nécessaires à la création d'un établissement vaste et fort peuplé, capable de répondre aux saintes ambitions du grand civilisateur[1].

La Forêt des Hêtres — tel est le sens de l'appellation germanique de *Buchonia* — couvrait alors de ses ombrages immenses une grande partie de l'Allemagne centrale et occupait tout le cours supérieur du Wéser. Elle servait de limite naturelle à la Hesse et à la Thuringe, et elle formait l'épaisse et impénétrable barrière entre les établissements que Boniface avait fondés dans l'un et dans l'autre pays. Le nom de la Buchonie était célèbre dans les légendes germaniques : au dire des poètes francs, elle avait vu le vieux roi de Cologne, Sigebert, tomber sous les coups des assassins envoyés par son fils, pendant qu'il y reposait sous sa tente[2]. Et la partie de cette forêt que nous allons voir explorée par le jeune Sturmi était précisément celle qui semblait en réunir toutes les terreurs.

1. J'attire l'attention du lecteur sur cette condition ; à elle seule, elle suffit à réfuter l'assertion de Rettberg, d'après laquelle Fulda ne devait être qu'un lieu de retraite et n'avait aucun but d'apostolat.

2. Sur cette légende, v. G. Kurth, *Histoire poétique des Mérovingiens*, pp. 293-317 et *Clovis*, 2e édition, t. II, pp. 117-130.

Du haut des sauvages montagnes de la Rön, qui, courant du nord au sud, limitaient la Buchonie du côté de la Thuringe, jaillissent, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, deux rivières qui en se réunissant une trentaine de lieues plus loin, à Münden, prennent le nom unique de Wéser. Ces deux branches du grand fleuve s'appellent l'une la Fulda, l'autre la Werra. La Fulda traversait dans toute sa longueur la forêt des Hêtres. Nulle part, la solitude n'était plus profonde, la végétation plus épaisse, le désert plus effrayant. Selon un vieux dicton germanique, l'écureuil y pouvait sauter des dizaines de lieues de cime en cime. Les bêtes féroces qui l'habitaient en fermaient l'accès aux pas de l'homme. On y était vraiment dans le désert de la vaste solitude, *in eremo vastæ solitudinis*, comme disaient les diplômes du moyen âge lorsqu'ils essayaient de rendre par cette redondance gréco-latine l'impression que devait faire la barbarie de la nature indomptée.

Partant, selon toute apparence, du couvent de Fritzlar, avec deux de ses compagnons, Sturmi s'engagea donc, sur la foi de son maître, dans les sombres fourrés d'où devait jaillir — c'était son espérance — la lumière d'une nouvelle cité de Dieu. Pendant plusieurs jours, les pieux explorateurs s'avancèrent bravement à travers un océan de feuillage, ne voyant, dit notre narrateur, que le ciel et les astres, avec de grands vols d'oiseaux passant au-dessus de leurs têtes. La nuit, ils s'arrêtaient pour se faire des huttes

de branchages et d'écorces, où ils veillaient en jeûnant et en priant. Le troisième jour, ils découvrirent le site admirable où, depuis, s'éleva l'abbaye de Hersfeld, et ils crurent avoir trouvé l'endroit qui correspondait aux indications de Boniface. Pendant que ses compagnons s'y arrêtaient, continuant leur vie monastique comme s'ils avaient été à Fritzlar, Sturmi alla faire part de la découverte à son maître. Mais, instruit par l'expérience et craignant pour ses disciples le voisinage des cruels Saxons, le saint désapprouva le choix des explorateurs et leur ordonna de continuer leurs recherches. Ils remontèrent alors en barque le cours de la Fulda, explorant attentivement les deux rives, et s'arrêtant de préférence aux endroits situés au confluent des torrents et des ruisseaux, dans l'espoir de rencontrer un emplacement favorable. Trois jours encore furent consacrés à cette nouvelle recherche, qui les amena jusqu'au confluent de la Lüder[1]; après quoi, n'ayant rien trouvé qui les satisfît, ils allèrent, un peu découragés, reprendre leurs exercices religieux dans les huttes de Hersfeld. Il fallut qu'un message de Boniface vînt mander auprès du saint son désolé *ermite*. Sturmi se rendit aussitôt à Fritzlar où son maître lui fit l'accueil le plus affectueux, l'admit à sa table, lui ordonna de rompre le jeûne en témoignage d'affection, et, après le dîner, eut avec lui une longue conversation sur les choses

1. Là où s'élève aujourd'hui le village de Lüdermund, à quelques lieues en aval de Fulda.

spirituelles. Sturmi confia au saint qu'il n'avait trouvé aucun emplacement qu'il pût lui recommander.

« Il existe pourtant, répondit le saint avec un accent prophétique. Dieu l'a préparé dans la solitude; ne vous découragez donc pas, continuez vos recherches et croyez que vous le découvrirez. » Ces paroles du maître rendirent confiance au disciple. Il rentra à Hersfeld et, après un repos de quelques jours, il se remit en route pour la troisième fois. Il était seul : ses compagnons, selon toute apparence, ne partageaient pas son espoir, et peut-être lui-même éprouvait-il une joie secrète à n'associer personne aux dangers et à la gloire de sa nouvelle mission.

Monté sur son âne, Sturmi explora donc de nouveau la vaste et effrayante forêt à partir de Hersfeld, étudiant avec soin la déclivité et l'élévation des collines et l'abondance des sources, tout en récitant ses psaumes et en priant Dieu avec ardeur. La nuit, il dormait à l'abri des haies d'épines qu'il faisait autour de sa couche pour se dérober avec sa monture à la dent des bêtes féroces. Les seuls êtres humains que l'homme de Dieu rencontra dans cette périlleuse exploration, ce furent des Slaves qui se baignaient dans la Fulda, à l'endroit où la route qui menait de la Thuringe à Mayence traversait à gué cette rivière. Leurs corps nus épouvantèrent la monture du pieux explorateur; eux-mêmes le poursuivirent de leurs menaces et de leurs injures, mais ils ne lui firent pas de mal, et il n'eut à souffrir, dit son biographe,

que de leur mauvaise odeur. Un d'eux, qui savait quelques mots d'allemand, lui demanda où il allait; il répondit qu'il se rendait dans la partie d'amont du désert, et ils ne l'inquiétèrent pas davantage.

Le quatrième jour, Sturmi, dépassant l'endroit où s'éleva par la suite son monastère, était arrivé à la hauteur du confluent de la Giesel[1] et avait atteint, vers le coucher du soleil, le sentier connu sous le nom d'Ortesweg. Déjà il se remparait pour la nuit, selon son habitude, lorsqu'il entendit de loin le son de l'eau qui résonnait sous des pas. N'osant pas élever la voix pour appeler, car il ne savait pas s'il avait affaire à une bête fauve ou bien à un homme, il frappa avec sa cognée sur un tronc d'arbre, et il vit alors arriver à lui un homme qui menait un cheval par la bride. Le saint lia conversation avec lui; il lui exposa son projet, et l'homme, qui était le familier de ces lieux sauvages, les lui fit connaître avec la plus grande précision. Ils se trouvaient alors dans la partie de la forêt qu'on appelait l'Eichlohe, c'est-à-dire, le bois des chênes. Plus loin, la vallée se rétrécissait et la Fulda n'était plus qu'un torrent coulant dans une gorge montagneuse, où il était inutile de continuer des recherches. Par contre, un peu plus bas, la vallée avait une ampleur magnifique. Les deux voyageurs passèrent la nuit ensemble dans cette solitude; le lendemain, ils se séparèrent après s'être

1. La Giesel est un petit affluent de la Fulda, à quelques kilomètres en amont de la ville de ce nom.

bénis, et Sturmi, sur la foi des renseignements de l'inconnu, se décida à rebrousser chemin. Il redescendit donc la rivière, examinant ses deux rives avec plus d'attention encore, arriva jusqu'au Grezzibach, puis, revenant un peu sur ses pas, il s'aperçut enfin de l'endroit prédestiné où s'élève aujourd'hui Fulda. Il l'avait traversé deux fois sans en remarquer la vaste étendue. Maintenant, guidé par les renseignements de l'inconnu, il en fit un examen plus attentif, et ne tarda pas à se convaincre qu'il avait trouvé. Ravi de joie, il se dit que Dieu le lui avait révélé grâce aux prières de saint Boniface.

Le site de Fulda est en effet, sans contestation, le plus beau et le plus favorable de toute la vallée de ce nom, et c'était l'épaisseur de la forêt qui seule avait pu en dérober les avantages aux yeux du saint solitaire, lors de ses deux premières explorations. Aujourd'hui que les défrichements en ont mis à nu tout le fond, ne laissant subsister quelques couronnes de forêts que sur les hauteurs, le regard d'un observateur placé au bon endroit[1] est frappé de l'heureux choix de Sturmi. La vallée s'élargit ici en une espèce de vaste cirque dont les eaux de la Fulda traceraient

1. Le plus favorable est sans contredit le lieu connu sous le nom d'*Ausspann*, au-dessus de Johannesberg, au coin de la forêt et le long de la vieille route, aujourd'hui hors d'usage, qui allait de Francfort en Thuringe. C'est là que dans ses voyages de Francfort à Weimar, Gœthe avait l'occasion d'admirer la magnifique vallée de Fulda et le riant aspect des montagnes de la Rhön.

le diamètre. Ce cirque s'élève de tous les côtés en pente douce, rempli de terres fertiles, et fermé par une série de collines au-dessus desquelles émerge le cône majestueux du Rauschenberg avec sa couronne de forêt. La ville se groupe à mi-côte, sur le penchant oriental de la vallée, auprès du monastère dont l'église dresse vers le ciel ses deux tours jumelles, avec le dôme sous lequel reposent les ossements de saint Boniface.

Sturmi, au comble de la joie, passa une partie de la journée à explorer dans tous les sens le site prédestiné. Puis il le bénit, le marqua, vint rassurer ses compagnons à Hersfeld, et courut ensuite annoncer la bonne nouvelle à saint Boniface, qu'il trouva à Seleheim. Le plan du saint fut arrêté aussitôt. Sans tarder, Sturmi, sur son ordre, conduisit ses compagnons dans la solitude qui allait être leur demeure; lui-même alla trouver le roi Carloman, et lui demanda la cession de l'emplacement qu'il avait choisi pour y élever son monastère. Le roi des Francs n'avait rien à refuser au régénérateur de son royaume. Il accueillit avec empressement la requête de Boniface, et lui abandonna, en toute propriété, le site de Fulda, formant un domaine de quatre milles de diamètre dans tous les sens. Carloman fit plus : il envoya dans le pays des commissaires qui, en son nom, invitèrent les propriétaires voisins à imiter sa générosité. Cette intervention royale paraît n'avoir pas été inutile, car déjà la prise de possession du site de Fulda par Sturmi

avait soulevé des difficultés, et, en attendant qu'elles fussent tranchées, le saint avait dû se retirer avec ses moines à Dirichlar. Le désir du roi fut un ordre pour les grands; non seulement leur opposition tomba, mais leurs libéralités ajoutées à celles du prince augmentèrent la dotation royale et constituèrent le noyau des possessions territoriales de l'abbaye[1].

Le 12 janvier 744, munis de la charte de donation, Sturmi et sept autres moines vinrent, malgré les rigueurs de l'hiver, prendre possession de leur futur séjour. Sans tarder, ils se mirent à l'œuvre, et la cognée ouvrit une large clairière dans les inaccessibles fourrés de la vieille Buchonie. Les veilles, le jeûne, les prières et le chant des psaumes sanctifiaient ce noble travail des moines. Deux mois après, saint Boniface venait lui-même rejoindre ses disciples avec une légion de défricheurs, et, sur les cendres de la forêt calcinée, on commença l'édification d'une église en pierre[2] dédiée au Saint Sauveur. Pendant que le bruit du travail retentissait dans les profondeurs, le saint, retiré sur une colline qui dominait la vallée, y passa une semaine entière dans la retraite et dans

1. Ce noyau est délimité soigneusement dans le document du VIII[e] siècle connu sous le nom de *Cartula sancti Bonifacii* (dans Dronke, *Traditiones et Antiquitates Fuldenses*, p. 3), qu'il faut lire avec le commentaire de Gegenbauer, *Das Kloster Fulda im Karlinger Zeitalter*, II, 1, pp. 30-34, et sa carte. Cet auteur a seulement le tort de faire au texte certains changements non justifiés.

2. Cf. Richter, *Die ersten Anfänge der Bau-und Kunstthätigkeit des Klosters Fulda*, Fulda, 1900, pp. 7 et 22-24.

la lecture de l'Écriture Sainte. Depuis, il revint, chaque année, se reposer de ses vastes travaux et se recueillir dans la solitude sur la colline de ses prédilections, où il avait son ermitage proche de l'abbaye, et à laquelle il laissa le nom de Bischofsberg, c'est-à-dire Montagne de l'évêque[1]. Il y prenait plaisir à initier les frères aux règles de la vie monastique et à la connaissance des Livres Saints, et il ne s'arrachait qu'avec douleur à cette solitude bénie pour aller reprendre sa mission dans le monde. Il introduisit parmi les moines une des observances qui lui étaient le plus chères, l'abstinence totale des boissons enivrantes, et pour que cette maison aimée devînt un vrai modèle, il voulut que son cher Sturmi, qui en était le chef, allât étudier l'observance bénédictine dans les principaux centres religieux de l'Italie, spécialement à Rome et au Mont-Cassin. Au retour de ce long et pénible voyage, qui dura plus d'une année, Sturmi fut à même d'élever la vie monastique de Fulda au niveau des plus célèbres abbayes de la chrétienté. Déjà du vivant de son premier abbé, l'abbaye comptait quatre cents moines : le désert boisé était devenu une demeure riante et fertile.

1. Sur cette colline, Ratgar, 3e abbé de Fulda, bâtit par la suite un sanctuaire de Notre-Dame qui lui a valu le nom de Frauenberg, qu'elle porte aujourd'hui. Le Frauenberg fut successivement occupé par des chanoines, puis par un prieuré de l'abbaye, puis enfin par des Franciscains qui l'habitent encore. V. Schannat, *Diœcesis Fuldensis*, pp. 118-121.

La nouvelle fondation donnait enfin une base solide à l'œuvre d'évangélisation de Boniface parmi les tribus germaniques. Il s'en rendait bien compte; de là la prédilection qu'il eut dès l'origine pour cet établissement, où il passa désormais ses meilleurs jours et où il voulut avoir son tombeau.

Avec quelle tendresse contenue l'austère ascète parle de cette maison bien-aimée au pape Zacharie! « Il y a dans le désert d'une vaste solitude un endroit, *situé au milieu des nations que j'ai évangélisées*, où j'ai bâti un monastère et réuni des moines qui vivent sous la règle de saint Benoît. Ce sont des religieux de stricte observance, qui s'abstiennent de viande, de vin et de toute boisson fermentée, qui n'ont pas de serfs, et à qui suffit le travail de leurs propres mains. J'ai fait l'acquisition de cet endroit grâce à la piété d'hommes religieux et craignant Dieu, surtout de Carloman, alors prince des Francs, et je l'ai dédié au Saint Sauveur. Là, j'ai décidé, avec le consentement de votre Piété, de donner quelques jours de repos à mon corps fatigué par la vieillesse, et d'aller dormir après ma mort. Les quatre peuples auxquels, par la grâce de Dieu, j'ai porté la parole évangélique, demeurent dans les environs; je puis encore leur être utile tant que je vivrai, avec le concours de vos prières[1]. » Ici, et dans l'autre passage que

1. *Epist.* 79, p. 220. Ces quatre peuples sont les Francs, les Hessois, les Thuringiens et les Bavarois. A la place de ces derniers, certains historiens mettent à tort les Saxons et les Slaves, que le saint n'a pas évangélisés.

j'ai souligné, le but de la fondation apparaît clairement. Dans la pensée de Boniface, Fulda fut, dès l'origine, destiné à être non seulement la retraite de quelques ascètes, mais un foyer de civilisation[1].

Ce grand rôle national auquel était appelée l'abbaye ne permettait pas qu'elle restât, après la mort de son fondateur, soumise à la juridiction d'un diocèse déterminé. Œuvre d'un légat du pape, et appelée à continuer son action dans une certaine mesure, Fulda devait comme lui relever directement du souverain pontife et être indépendante de toute autre autorité. Voilà pourquoi, apparemment, Boniface demanda au pape Zacharie l'immunité pontificale pour ce monastère, alors qu'il ne l'avait sollicitée pour aucune de ses fondations antérieures. Le pape acquiesça au vœu de son légat[2], et accorda le célèbre privilège qui rattache directement l'abbaye au Saint-Siège, la soustrait à toute autre juridiction, et décide qu'aucune fonction religieuse n'y peut être remplie, que la messe même n'y peut être dite sans l'autorisation de l'abbé[3]. C'était la première fois qu'en pays

1. Cf. la lettre du pape Zacharie, *Epist.* 80, p. 222 : *monasterium in vastissima solitudine et in medio gentium quibus prædicas constitutum.*

2. *Epist.* 80, p. 222. On n'a pas conservé la demande de saint Boniface, mais Oelsner, p. 80 et Hauck, t. I, p. 535 ont supposé avec raison qu'elle était formulée dans la partie aujourd'hui perdue de la lettre 79, qui n'existe plus qu'en fragment.

3. V. le texte du privilège, *Epist.* 82, p. 228. Il a été, depuis le XVIII[e] siècle, l'objet de discussions passionnées

franc un lien si étroit était serré entre le Saint-Siège et un monastère; c'était, en même temps qu'une affirmation éclatante de la juridiction suprême du pape sur l'Église d'Allemagne, une preuve du filial attachement de Boniface à la chaire romaine.

L'œuvre répondit aux grandes espérances du fondateur, et Fulda devint, en réalité, le plus puissant foyer de vie religieuse et intellectuelle qu'il y eût en Allemagne. Tous les arts y fleurirent sous les auspices de la religion; les lettres y eurent, comme elle, leur sanctuaire, l'érudition allemande y trouva ses plus anciens représentants, l'agriculture y transforma bientôt la vallée et le pays entier, et donna des modèles de défrichement et d'exploitation coloniale. On voyait à Fulda, dans un tableau aux proportions restreintes, l'œuvre entière du civilisateur de l'Allemagne.

reprises de nos jours, et à la suite desquelles l'authenticité de l'acte ne semble plus devoir être attaquée. Ses plus ardents adversaires ne soutiennent plus que la thèse de l'interpolation.

CHAPITRE VII

LA CORRESPONDANCE DE SAINT BONIFACE

Il est temps, maintenant que le grand civilisateur vient de nous apparaître sur le seuil de la retraite qu'il s'est bâtie au fond du désert, de l'y suivre et de pénétrer dans le calme de sa vie intime pour l'étudier de plus près. Il s'est peint en bonne partie lui-même dans la correspondance qu'il a entretenue avec ses amis; ouvrons-la, et écoutons-le parler avec l'accent familier de l'homme qui ne se sent plus observé. Il y a grand charme à feuilleter ces pages qui n'étaient pas destinées à voir le jour. Bien que des siècles aient passé sur elles, elles n'ont pas jauni; il en sort je ne sais quel parfum de cordialité et de sympathie.

Cette correspondance a un premier intérêt : elle montre l'étendue des relations d'amitié du saint. Dans sa patrie, en Allemagne, en Italie, en Gaule, il y a nombre de gens qui s'intéressent à lui, auxquels il s'intéresse, avec qui il échange des renseignements, des conseils, des services, de menus cadeaux, des effusions amicales, des prières. Ses correspon-

dants appartiennent à tous les rangs de la société; il leur fait raison à tous avec la même bonne volonté, depuis les papes et les rois jusqu'à d'humbles religieuses anglo-saxonnes. L'accent avec lequel il s'adresse à chacun varie sans doute selon les personnes, mais on y sent vibrer la même voix chaude et sincère. Et c'est parce que ses lettres sont toujours le reflet de son âme elle-même qu'on peut les invoquer ici en témoignage.

Aucune partie de sa correspondance peut-être ne met la grandeur de son caractère dans une plus éclatante lumière que ses lettres aux souverains pontifes. On sait avec quelle dévotion, avec quelle foi, avec quelle tendresse son cœur se tournait vers le siège de saint Pierre. Il n'a jamais rien aimé ici-bas autant que la chaire romaine, et toute la gloire qu'il a ambitionnée consiste à être le ministre du Vicaire de Jésus-Christ. Mais ni l'ardeur de son dévouement ni l'humilité de sa soumission ne sauraient lui fermer la bouche quand il voit le Saint-Siège lui-même compromis par les abus qu'il semble tolérer. Il a appris — peut-être a-t-il vu de ses yeux pendant l'hiver de 738 — les réjouissances toutes païennes et les pratiques superstitieuses auxquelles on se livre à Rome vers la nouvelle année, et il ne craint pas de faire remarquer au pape quel sujet de scandale il y a là pour des fidèles d'origine barbare, encore si novices dans la foi. « Que leur dirai-je, s'ils voient commettre à Rome, avec l'autorisation du clergé, des choses que

je leur défends ici? Votre Sainteté aura un grand mérite et nous rendra un grand service en interdisant ces abus dans sa ville de Rome. Des évêques et des prêtres, souillés par le concubinage, reviennent dans nos contrées en disant que le pape les a autorisés à continuer leur ministère; nous le nions, n'ayant jamais entendu dire que le siège apostolique se soit prononcé dans un sens contraire aux canons. Nous vous mandons tout cela, Saint Père, pour pouvoir répondre de votre part, et pour que, grâce à vous, les loups ravisseurs soient empêchés de déchirer les brebis de l'Église[1]. » Et le pape répond que les abus qui se pratiquaient à la nouvelle année ont été interdits par lui, comme ils l'avaient déjà été par son prédécesseur; il proteste contre l'usage que font de son nom les évêques et prêtres fornicateurs, et il exhorte son légat à les traiter selon la rigueur des canons[2]. Une autre fois, c'est une question bien plus délicate qu'il s'agit d'aborder : selon des rumeurs qui sont revenues à Boniface, la simonie est pratiquée à la cour pontificale elle-même. Boniface ne craint pas de faire entendre au pape l'expression de son douloureux étonnement. Nous n'avons plus sa lettre, mais nous possédons la réponse du pape, et cette fois, c'est sur le ton de la plus vive indignation que le souverain pontife repousse le reproche. « Nous vous prionss très cher frère, de ne plus rien nous

1. *Epist.* 42, pp. 115 et 116.
2. *Epist.* 43, pp. 120 et 121.

écrire de pareil, et de ne pas nous suspecter d'un forfait qui nous fait horreur. Loin de nous et de notre clergé de vendre à prix d'argent les dons du Saint-Esprit, que nous avons reçus gratis! La seule idée, le seul nom de simonie nous est odieux, et nous disons anathème à quiconque la pratique[1]! » Toutefois, le pape ne garda pas rancune à son courageux légat; dans la lettre même où il lui répond avec cette véhémence, il lui donne des marques de sa faveur, attestant par là combien il apprécie le courage et la sincérité de l'homme qui a su lui écrire ainsi. En vérité, voilà un noble dialogue, et si cet autre moine saxon qui, sept à huit siècles plus tard, arracha la moitié de l'Allemagne à l'unité catholique sous prétexte d'autres abus, avait eu le cœur et trouvé les accents de Boniface, il est permis de croire qu'il aurait mieux mérité du genre humain et de la civilisation.

Nous glisserons plus rapidement sur les relations épistolaires du saint avec d'autres personnages de la cour de Rome. De ce nombre était le diacre Gemmulus, à qui il écrit une lettre des plus affectueuses et auquel il recommande les femmes anglo-saxonnes venues en pèlerinage au tombeau de saint Pierre. Gemmulus remplit des fonctions importantes à la chancellerie pontificale et, comme tel, il a souvent l'occasion de rendre service au légat de Germanie; il proteste que rien ne lui est plus à cœur, il ne cesse

1. *Epist.* 49, p. 135.

de lui demander des prières et croit qu'il a été guéri à son intercession[1]. L'archidiacre Théophylacte, l'évêque de Nomentum, Benoît, s'adressent sur le même ton à Boniface, et il est certain que ces descendants des Romains devaient avoir été vraiment conquis par le barbare auquel ils témoignaient tant de respect et de vénération[2]. Une autre amitié qui dut être bien chère au saint, ce fut celle d'Optatus, abbé du Mont Cassin, et, à quelques égards, patriarche de la famille monastique dont il faisait lui-même partie. Il lui donna la marque la plus complète de ses sentiments fraternels en lui proposant une communauté de prières dans un langage vraiment sorti du cœur[3].

Nous avons déjà analysé en partie la correspondance du saint avec les évêques et les abbés de son pays. Parmi ceux dont les noms reparaissent dans le recueil de ses lettres, nous rencontrons les archevêques de Canterbury et d'York, les évêques de Winchester, de Leicester et de Withern, les abbés de Chertsey et de Wearmouth, et un troisième abbé, du nom de Duddon, dont le monastère nous est inconnu. Un bon nombre des lettres qu'il échange avec eux ont un accent moins personnel, parce qu'il y traite des intérêts généraux de l'Église, de questions de discipline

1. V. les deux lettres de Gemmulus, *Epist.* 53 et 54, pp. 154 et 156, et celle de Boniface, 102, p. 253.
2. *Epist.* 60, 78 et 83, pp. 198, 216 et 230.
3. *Epist.* 104, p. 256.

et de liturgie. Mais le ton de l'écrivain s'attendrit et prend quelque chose de particulièrement cordial et affectueux dans les missives qu'il adresse à son ancien évêque et ami Daniel de Winchester, à qui il donne le nom de père. Il a appris par un prêtre venu de Bretagne en Allemagne que le vénérable vieillard perd la vue : « Vous avez des yeux qui peuvent voir Dieu et ses anges, et contempler les joies de la Jérusalem céleste. C'est pourquoi, plein de confiance dans votre sagesse et dans votre patience, je crois que Dieu vous envoie cette épreuve pour vous faire progresser dans la vertu et pour augmenter vos mérites. Que sont en effet, dans le périlleux voyage du siècle, les yeux de notre corps, sinon, en grande partie, de vraies fenêtres du péché, par lesquelles nous regardons le mal et ceux qui le commettent, et — ce qui est bien pire — nous laissons entrer en nous-mêmes les souillures que nous contemplons et convoitons. » Ces consolations empruntent un caractère spécial à une ligne qu'on lit un peu plus haut dans la même lettre, et où Daniel est prié d'envoyer à son ami un livre écrit de la belle main de Winbrecht, l'ancien maître de Boniface. « Car, dit-il, ma vue baissant, je ne puis plus lire les écritures menues et cursives[1]. » Est-ce se faire illusion que de voir dans ce propos, jeté comme en passant, la preuve d'une délicate attention envers l'ami éprouvé ? C'est le consoler que

1. *Epist.* 55, p. 100.

de lui laisser voir qu'on souffre de la même épreuve, et l'encourager que de la supporter vaillamment.

Et le vieillard est sensible aux paroles affectueuses de son élève chéri ; à son tour, il s'afflige avec lui des tribulations qui fondent sur ce cœur d'apôtre, mais il se dit que ses œuvres doivent être bien salutaires, puisque le démon les combat avec tant d'acharnement. Donc, pas de défaillance ! La récompense n'en sera que plus grande après le combat « Au surplus, vous saurez que, bien que séparés par la terre et par la mer, nous sommes accablés tous les deux par le même fardeau ; le travail de Satan est le même ici que chez vous. Soutenons-nous donc mutuellement par nos prières[1]. »

La correspondance avec les deux archevêques de l'île natale contient aussi des détails pleins d'intérêt, dont quelques-uns ont été relevés plus haut. Dans la lettre à Cuthbert de Canterbury, on remarquera le sentiment à la fois patriotique et religieux qui ramène les préoccupations du missionnaire vers le salut de son peuple. Les lettres à Ecbert d'York ne sont pas moins attrayantes, et le mot qui termine la seconde nous fait voir Boniface sous un jour peu connu. « J'envoie à Votre Grandeur, ne pouvant pas vous embrasser, deux tonnelets de vin que vous remettra le porteur de cette lettre, vous priant, au nom de la charité qui existe entre nous, d'avoir un jour de réjouissance

1. *Epist.* 56, pp. 151 et 156.

avec vos amis[1]. » Voilà un trait d'amitié souriante qu'on aime à rencontrer chez l'austère abstinent dont les lèvres ne connaissent pas le jus de la vigne.

Ce sont encore de belles et douces paroles qu'il adresse à son ancien élève, l'abbé Duddon :

« Fils très cher, je désire que vous vous rappeliez la parole du sage qui dit : Gardez votre vieil ami. N'oubliez pas dans votre vieillesse l'amitié qui nous a unis au cours de nos jeunes années. Souvenez-vous de votre père, déjà décrépit et dont les membres sont dans la voie de toute chair. Bien que j'aie été pour vous un maître peu docte, j'ai tâché d'être le plus dévoué, et vous m'en êtes témoin[2] ».

Écoutons encore ces touchants accents adressés à Aldhere, un autre abbé qui préside aux destinées de quelque autre monastère anglo-saxon : « Du plus profond du cœur nous supplions votre charité de daigner vous souvenir de nous dans vos prières, afin que Dieu, pour l'amour de qui nous avons entrepris notre pèlerinage, protège et gouverne notre frêle nacelle sur les flots orageux de la mer de Germanie, et la fasse entrer intacte dans le port de la céleste Jérusalem. Saluez tous les membres de votre sainte congrégation; ils sont nos frères bien chers en Dieu, et nous vous prions de leur donner de notre part le baiser de l'affection. Nous nous recommandons à vos prières; nous voulons, vivants ou morts, rester dans la com-

1. *Epist.* 100, p. 251.
2. *Epist.* 31, p. 97.

munion de votre charité. Priez aussi pour les peuples germaniques livrés au culte des idoles; demandez à Dieu, qui a versé son sang pour le salut de tous les hommes, de leur faire connaître leur Créateur, et de les amener dans le sein de l'Église leur mère. Accordez encore vos prières et le suffrage de vos saints sacrifices aux frères endormis qui ont peiné avec nous dans les moissons de Dieu, et dont le porteur de cette lettre vous remettra les noms[1]. »

Trois porteurs de couronnes figurent parmi les correspondants du saint : ce sont Ethelbert II, roi de Kent, Aelbwald d'Estanglie et Ethelbald de Mercie[2]. Ces hautes relations attestent le prestige dont Boniface jouissait dans son pays natal, et le ton à la fois respectueux et confiant avec lequel lui parlent ces illustres personnages ne le montre pas moins. Ils échangent avec lui des présents et l'entretiennent d'intérêts spirituels : Aelbwald lui propose une association de prières pour les morts; Ethelbert se réclame auprès de lui de sa parente Bugga, qui lui a promis que le saint prierait pour lui. Les lettres de Boniface à ces deux rois sont perdues; nous avons conservé celles qu'il écrivit à Ethelbald, et il y en a peu dans sa correspondance qui soient plus glorieuses pour lui. La noble franchise avec laquelle il lui reproche ses vices atteste à quel niveau élevé se tenaient les relations de l'apôtre avec ses souverains, et explique la

1. *Epist.* 90, p. 238.
2. V. *Epist.* 59, 71, 74 et 103.

vénération qu'ils lui portaient. Ethelbald, à vrai dire, était de longue date l'ami de Boniface, qui l'avait connu avant son départ d'Angleterre; mais les précautions vraiment extraordinaires que prend le saint pour arriver à sa conscience suffisent pour faire apprécier à quel danger il s'exposait vis-à-vis de ce puissant, en essayant de le ramener à son devoir. Il commença par lui dépêcher un premier message, dans lequel il lui annonça l'envoi de cadeaux dont il savait le prix aux yeux d'un roi chasseur et guerrier : un autour, deux faucons dressés, deux boucliers et deux lances; en même temps, il le priait de faire bon accueil à un autre message, qui ne tarderait pas à suivre le premier. Puis, il fit signer par sept évêques l'admonestation qu'il lui adressa, afin de donner à cet écrit le caractère solennel d'un document conciliaire. Il écrivit en même temps à un prêtre anglo-saxon nommé Herefrith, sans doute en faveur à la cour, pour le prier d'appuyer ses remontrances auprès du roi, car, ajouta-t-il, nous savons que vous craignez Dieu et non les hommes, et que le roi ne dédaigne pas, à l'occasion, de prêter l'oreille à vos avis[1]. » Enfin, sa lettre annoncée et recommandée avec ce luxe de précautions partit. C'était un modèle de prudence et d'énergie à la fois; elle débutait par l'éloge chaleureux des vertus du roi, de sa charité, de son esprit de justice, pour aborder

1. *Epist.* 60, p. 177; cf. 61, p. 179.

ensuite, avec un courage vraiment apostolique, les griefs de la religion et de l'Église contre lui : le dévergondage dc ses mœurs, qui ne respecte pas même les vierges consacrées au Seigneur, et les déprédations que lui et ses agents se permettent tous les jours contre les monastères. « Nous espérons, fils très cher, écrit-il en terminant, que vous vous rendrez aux paroles de la loi de Dieu et que vous corrigerez votre vie. Renoncez à vos vices, attachez-vous à pratiquer la vertu, et ainsi vous vivrez heureux dans ce monde et vous aurez dans l'autre une récompense éternelle[1]. » Voilà comment parlait aux rois de son peuple un homme qui avait besoin de leur bienveillance, et qui avait reçu d'eux de multiples preuves d'amitié.

Nous abordons maintenant une partie de la correspondance du saint qui présente un intérêt tout particulier; ce sont les lettres qu'il échange avec les religieuses de son pays, dont les unes sont ses parentes, et les autres des élèves qui se sont nourries à distance de l'enseignement du bon maître. Ces lettres ont un grand charme de cordialité et de pieux abandon; elles nous révèlent tout un côté de la physionomie du saint, elles nous permettent d'entrevoir l'origine de l'empire qu'il a exercé sur tous ceux qui l'ont approché.

Parmi les diverses physionomies de femmes qui vont défiler dans cette analyse de la correspondance

1. *Epist.* 59, p. 177.

de Boniface, il convient de réserver, cette fois encore, la place d'honneur à Lioba. Nulle n'a joui à un plus haut degré de la confiance et de l'affection de son saint maître, nulle n'a été, si l'on peut employer cette expression, plus près de son cœur. C'est elle qui, avec l'élan et la naïveté de la jeunesse, prit l'initiative des relations épistolaires qui devaient bientôt l'amener auprès de lui, en Allemagne, où elle était appelée à devenir sa collaboratrice la plus intelligente et la plus dévouée. « Je supplie votre Clémence, lui écrit-elle, de vous souvenir de l'amitié qui vous unissait jadis en Wessex à mon frère Dynne, mort depuis huit ans, et de ne pas l'oublier dans vos prières. Je vous demande aussi de vous souvenir de ma mère Aebbe, votre parente, et puissé-je, bien qu'indigne, mériter de vous avoir pour frère ! Aucun homme de ma famille ne possède ma confiance au même degré que vous. Je vous envoie ce petit présent, non qu'il soit digne de vos regards, mais pour que la longue distance qui nous sépare ne vous fasse pas oublier mon souvenir, et que le lien de notre affection se resserre à jamais. Frère bien aimé, je vous demande avec instance d'être protégée par le bouclier de vos prières contre les flèches empoisonnées de l'ennemi. Puis, je vous prie encore de daigner corriger le style rustique de cette lettre, et m'envoyer quelques-unes de vos bonnes paroles ; je suis avide de les entendre.

« Je me suis évertuée à composer les vers ci-dessous suivant les règles de la tradition poétique, non par

une téméraire confiance dans mon talent, mais pour exercer les débuts de mon frêle esprit et parce que j'ai besoin de votre assistance. J'ai appris cet art auprès d'Eadburg, qui ne cesse de s'absorber dans l'étude de la loi de Dieu. Au revoir, vivez longtemps, vivez heureux, et priez pour moi[1]. »

C'est avec cette aimable familiarité, tempérée de respect et de vénération, que débute la correspondance de Lioba avec Boniface. Combien il faut regretter que nous n'en possédions, pour ainsi dire, que cet unique spécimen!

De Boniface à Lioba, nous n'avons conservé qu'un simple billet[2], plus une lettre collective à ses trois abbesses, parmi lesquelles se trouve notre sainte. Dans ce dernier document, le ton de l'évêque a une gravité et même une solennité exceptionnelles; c'est un père qui parle à ses filles, mais à des filles qui sont ses collaboratrices intelligentes et qui méritent qu'il leur ouvre son âme tout entière. « Je vous supplie, et je vous ordonne comme à des filles très chères, de ne pas cesser de prier Dieu pour moi, pour que ce Dieu, qui est le refuge des pauvres et l'espérance des humbles, nous délivre de nos besoins et des tentations de ce siècle mauvais, pour que sa parole parcoure le monde et que l'Évangile du Christ soit glorifié, pour que la grâce ne reste pas stérile en moi, et, puisque je suis le dernier et le moindre de

1. *Epist.* 23, p. 83.
2. *Epist.* 93, p. 240.

tous les légats que le Saint-Siège apostolique a envoyés prêcher l'évangile, pour que je ne meure pas sans avoir produit aucun fruit de salut. Puis, priez pour que je ne revienne pas de ma tâche les mains vides, pour que Dieu ne me demande pas compte du talent enfoui, pour qu'au lieu de récompense je ne reçoive pas de Celui qui m'a envoyé le châtiment d'un labeur infructueux. Car, hélas! beaucoup de ceux en qui je me plaisais à voir des brebis faites pour être placées à la droite du Christ au jour du jugement sont devenus, au contraire, des boucs fétides et lascifs, et seront un jour placés à sa gauche. Donc, demandez à Dieu de fortifier mon cœur, moi qu'il a voulu appeler, quoique indigne, pasteur de son peuple, afin que je ne fuie pas à la manière d'un mercenaire quand viendra le loup ravisseur, mais qu'à l'exemple du bon pasteur je protège les agneaux et les brebis, c'est-à-dire l'Église catholique avec tous ses enfants contre les hérétiques, les schismatiques et les hypocrites. Puis, les jours étant mauvais, soyez pleines de prudence et comprenez quelle est la volonté de Dieu. Affermissez-vous dans la foi et agissez virilement. Que toutes vos œuvres se fassent en esprit de charité, et, selon l'Évangile, vous posséderez vos âmes dans la patience. Souvenez-vous aussi des saints apôtres et prophètes. Ils ont beaucoup travaillé dans le Seigneur, c'est pourquoi ils ont obtenu la récompense éternelle, selon le mot du psalmiste : « Les tribulations du juste ont été nom-

breuses, mais le Seigneur l'en a délivré », et selon la parole de l'Évangile : « Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera couronné[1]. »

Ce n'est pas le père ni l'évêque, c'est l'ami et le frère que nous allons entendre dans les pages suivantes. Le sérieux et la gravité de Boniface ne permettent pas, il est vrai, de trouver dans sa correspondance avec des femmes une grande différence entre la parole de l'ami et celle du maître, mais, par contre, l'accent des lettres qu'il reçoit a quelque chose de plus vibrant et de plus ému; on y sent pleurer des âmes.

L'abbesse Eadburg, de l'île de Thanet, qu'on croit de sang royal, est une des correspondantes les plus assidues de Boniface[2]. C'était une de ces religieuses jouissant d'une haute culture intellectuelle et zélée pour la multiplication des livres; c'est elle, croit-on, qui avait appris l'art des vers à Lioba. Boniface lui raconte longuement, à sa demande, la vision du ressuscité de Wenlock, dont l'histoire passionnait alors les esprits[3]. A plus d'une reprise, il la remercie avec effusion de ses envois de livres, cette lumière spirituelle qui vient réjouir l'exilé de Germanie[4], et il exprime l'espoir que Dieu la récompensera

1. *Epist.* 91, p. 239.
2. Il y a quatre lettres du saint adressées à elle ; v. *Epist.* 10, 32, 72 et 73.
3. *Epist.* 10, p. 53.
4. *Epist.* 73, p. 213 : Carissimam sororem remunerator æternus justorum operum in superna lætificet curia ange-

au ciel. La confiance qu'il a dans son amitié l'encourage à lui demander un service considérable : « Souvent, lui dit-il, vous avez consolé ma tristesse en me faisant parvenir des livres ou des vêtements. Je vous supplie donc d'achever votre ouvrage ; écrivez pour moi, en lettres d'or, les épîtres de mon seigneur l'apôtre saint Pierre. Vous me rendrez un double service : d'une part, vous contribuerez à faire honorer les Saintes Écritures par les auditeurs charnels de ma prédication, de l'autre, vous comblerez mon désir d'avoir toujours sous la main les écrits de celui qui m'a envoyé dans ce pèlerinage[1]. »

Ecburge est une des anciennes élèves de saint Boniface ; on s'en aperçoit aux réminiscences virgiliennes et autres dont sa lettre est remplie. Ame plaintive et tendre, que les épreuves de la vie ont cruellement meurtrie, elle s'exhale en gémissements pleins de douceur et de mélancolie, dont douze siècles n'ont pas encore effacé le charme sympathique. « Il ne s'écoule pas de jour, dit-elle, sans qu'elle se souvienne de son bon maître. Elle voudrait jeter autour de son cou ses bras de sœur ; il est pour elle un père et un frère ; depuis qu'elle a perdu son frère Oshere, aucun homme au monde ne lui est plus cher que lui ; elle espère qu'il conservera pour elle un peu de l'amitié qui l'attachait à ce frère

lorum, quæ, sanctorum librorum munera transmittendo, exulem germanicum spiritali lumine consolata est.

1. *Epist.* 32, p. 98.

chéri. Elle est accablée par sa douleur : « Les jours ont beau s'écouler, écrit-elle, le sombre nuage de la tristesse ne me quitte pas. » Elle ne cesse de pleurer une sœur avec qui elle a grandi et partagé l'amour d'une même mère; c'est Wiethburg, aujourd'hui enfermée dans une prison à Rome, mais en qui la charité du Christ reste plus forte que ses chaînes. Wiethburg est heureuse; elle glorifie la foi, elle s'avance dans la voie étroite, elle pourra dire au jour du jugement à son Dieu : « J'ai été dans la prison, et vous m'avez visitée. » Pour elle, elle pleure ses péchés dans cette vallée de larmes, n'ayant pas mérité une telle grâce. Elle soupire après le jour où elle reverra le saint : le matelot battu par la tempête ne soupire pas plus après le port, les champs desséchés n'aspirent pas davantage à la pluie, la mère du pêcheur n'attend pas avec plus d'angoisse sur le rivage le retour de son fils. Elle supplie le saint de prier pour elle, pauvre pécheresse qu'elle est, et de lui envoyer un souvenir, quelques reliques, une lettre. On est touché de cette longue plainte de colombe blessée, et l'on regrette de ne pas avoir la lettre qui aura porté les consolations et les encouragements de l'apôtre à cette pauvre âme endolorie[1].

Wiethburg, la sœur dont il vient d'être question dans la lettre d'Ecburg, compte, elle aussi, parmi les correspondantes du saint, qui lui donne l'affectueux

1. *Epist.* 13, p. 63.

nom de sœur et qui lui demande des renseignements au sujet d'un pèlerinage à Rome que nourrissait une autre de ses correspondantes. Elle lui répondit, dans une lettre que nous avons perdue, qu'elle avait trouvé près du tombeau de saint Pierre la paix qu'elle avait si longtemps désirée, mais elle déconseilla le voyage de sa pieuse compatriote, à cause des troubles qui régnaient alors dans le pays de Rome et surtout des dangers d'une attaque des Sarrasins. Elle promettait de l'informer quand le moment propice lui semblerait arrivé[1].

La religieuse pour laquelle le saint demandait ces renseignements à Wiethburg est elle-même une âme souffrante et accablée, en butte à des tribulations sans nombre, et pour qui la robuste amitié de Boniface est comme un refuge. Eangythe — c'est son nom — est comme une sœur d'Ecburg. Elle aussi, elle porte un attachement profond au saint, qu'elle a connu en Bretagne, elle se réjouit de recevoir une lettre du maître doué du privilège de la prêtrise, orné des fleurs de la charité comme d'une guirlande de lys, et enrichi des trésors de la science. La barque de son âme est ballottée sur les flots, et tout s'unit pour l'accabler : le repentir de ses péchés, la responsabilité qu'elle a de deux monastères, dont elle devra rendre compte au tribunal de Dieu, les discordes dans son troupeau, la pénurie matérielle, l'inimitié

1. Lettre analysée par saint Boniface, *Epist.* 88, p. 236.

du roi, auprès de qui elle a été calomniée, les exigences du fisc et des grands, qui réclament plus qu'elle ne peut payer, la perte de ses amis et de ses proches. Tant d'épreuves réunies lui ont gâté l'existence et elle a presque la vie en dégoût. Mais à ces plaintes succède l'expression d'un sentiment moins amer : « Tout homme, quand il ne se suffit pas à lui-même et qu'il se défie de sa propre sagesse, cherche un ami fidèle à qui il puisse accorder sa confiance et ouvrir le secret de son cœur. Quoi de plus doux, comme dit le proverbe, que d'avoir quelqu'un avec qui on puisse s'entretenir comme avec soi-même? Moi aussi, pour les raisons que je viens d'exposer, j'avais besoin de chercher un tel ami, en qui j'eusse plus de confiance qu'en moi-même, qui regardât comme siennes mes douleurs et mes souffrances, qui me consolât, m'encourageât, me soutînt par ses paroles salutaires. J'ai la confiance de l'avoir trouvé en vous. Plût à Dieu qu'il m'eût été permis d'être transportée comme Habacuc dans la fosse de Daniel ou le diacre Philippe auprès de l'eunuque, dans ce pays où vous êtes en pèlerinage! Que ne puis-je entendre de votre propre bouche ces paroles que vous m'adressez, seigneur, et qui me sont plus douces que le miel[1]! »

Elle consulte ensuite saint Boniface sur le projet qu'elle nourrit d'aller en pèlerinage à Rome. Étant

1. *Epist.* 14, pp. 66-71.

déjà vieille, elle voudrait, avec sa fille Bugga, faire pour l'expiation de ses péchés ce pèlerinage qu'ont fait tant d'autres de ses amies et parentes; elle a l'assentiment de son ancienne abbesse Wale, sa mère spirituelle. Mais elle sait que ce projet n'est pas approuvé de tout le monde; les canons veulent, dit-on, que chacun vive là où il a fait ses vœux. Dans son incertitude elle recourt à Boniface; elle le supplie de prier pour elle et pour sa fille; Dieu, sans doute, lui fera connaître si elle doit s'exiler ou rester dans la patrie.

Eangythe mourut, ce semble, sans avoir fait le pèlerinage désiré, mais il resta le rêve de sa fille, Bugga, que nous retrouvons parmi les correspondantes les plus assidues du saint. Lui-même témoigne à Bugga une confiance qu'il ne prodigue pas; il la place dans son amitié au-dessus de toutes les personnes de son sexe[1]. Il lui raconte son premier voyage de Rome, ses relations avec le souverain pontife, la mort de Radbod, le songe qui a décidé de sa mission de Frise, les premiers résultats de son apostolat[2]. Ils échangent des présents; elle lui envoie des livres, de l'argent, des ornements d'autel; en retour, elle lui demande des livres encore, des prières, des messes. Elle revient à la charge auprès de lui au sujet du pèlerinage de Rome. « Je n'ose, lui

1. Omnibus feminini sexus præferendæ sorori Bagan, *Epist.* 88, p. 236.
2. *Epist.* 16, p. 75.

répond-il, ni vous interdire absolument, ni vous conseiller en toute confiance le pèlerinage de Rome; je me bornerai donc à vous donner ma simple manière de voir. Si, pour trouver la paix et pour vous livrer à la contemplation, vous avez déposé la mission que vous aviez vis-à-vis des serviteurs et des servantes de Dieu, pourquoi faudrait-il que maintenant vous fussiez soumise aux volontés des séculiers et eussiez des soucis et des responsabilités? Je crois qu'il vaut mieux pour vous, étant donné que les séculiers ne vous permettent pas de jouir dans votre patrie de la paix de l'âme, de vous procurer par votre pèlerinage la liberté de la contemplation, comme a fait notre sœur Wiethburg. Elle me mande qu'elle a trouvé près du tombeau de saint Pierre la paix qu'elle a si longtemps désirée. En ce qui concerne votre projet — car je lui en avais écrit — elle ajoute que vous feriez bien d'attendre pour le mettre à exécution, jusqu'à ce que les troubles du pays de Rome et les craintes d'invasion des Sarrasins soient dissipés : elle vous écrira alors elle-même pour vous inviter à la rejoindre. Voilà ce qui me paraît le mieux. Préparez donc votre voyage et attendez des nouvelles de Wiethburg; vous ferez ensuite ce que le Seigneur vous ordonnera[1]. »

Les nouvelles de Wiethburg furent favorables sans doute, car nous voyons que Bugga put donner

1. *Epist.* 88, p. 236.

suite à son projet, et qu'en 738 elle se trouva à Rome en même temps que Boniface[1]. Apparemment ils étaient convenus, dans des lettres que nous n'avons pas conservées, de se rencontrer dans la Ville Éternelle, où ils visitèrent ensemble les basiliques et s'entretinrent longuement.

La correspondance continua pendant les années suivantes, mais il ne nous reste plus qu'une seule lettre écrite par le saint. Tous les deux avaient vieilli; les épreuves n'avaient été épargnées ni à l'un ni à l'autre; toutefois, du sein des préoccupations multiples qui l'assiégeaient, l'apôtre tournait encore son regard ému vers sa fidèle correspondante :

« O sœur très chère, lui écrivait-il, l'amour du Christ et celui des pèlerinages faits à son service nous ont séparés par de vastes intervalles de terre et de mer; j'ai appris par plusieurs la tempête des tribulations qui vous sont survenues dans votre vieillesse avec la permission de Dieu. J'en ai été contristé et j'en ai gémi, en pensant que, depuis que vous avez déposé la responsabilité de votre abbatiat par amour de la vie contemplative, vous avez rencontré des épreuves plus nombreuses et plus redoutables.

« Je vous écris donc, sœur vénérée, plein de compassion pour vos souffrances, et me souvenant de vos bienfaits ainsi que de votre vieille amitié; je vous écris en frère et en consolateur, vous priant de

1. *Epist.* 103, p. 254.

ne pas oublier les paroles de la sagesse éternelle.... Réjouissez-vous et soyez pleine d'allégresse, car votre espoir ne sera pas confondu; méprisez de toutes les forces de votre esprit les tribulations de ce monde, à l'exemple de ces soldats du Christ, de l'un et de l'autre sexe, qui les ont méprisées et tenues pour rien. Le père, l'ami de votre virginité, qui vous a appelée à lui comme sa fille bien-aimée au printemps de votre existence, c'est lui encore qui, aujourd'hui, veut achever la beauté de votre âme par les tribulations qu'il vous envoie. Donc, sœur très chère, comptant sur la promesse de l'héritage céleste, soyez pleine de joie, et opposez le bouclier de la foi et de la patience à toutes les tribulations du corps et de l'âme, afin qu'avec l'aide du Christ votre époux, vous parveniez à terminer dans votre vieillesse, pour la gloire de Dieu, la tour évangélique dont vous avez commencé la construction dans vos jeunes années. Alors, quand le Christ viendra, vous mériterez d'aller à sa rencontre avec les vierges sages, portant votre lampe allumée et pleine d'huile[1]. »

Ces quelques documents, seuls débris d'une correspondance qui a dû être active, permettent d'apprécier les relations que le saint entretenait à distance avec les religieuses de sa patrie. Il y apportait un mélange de fermeté virile qui relève et de tendresse compatissante qui console, et jusque dans la cordia-

1. *Epist.* 86, p. 233.

lité émue de l'ami, on y retrouve la réserve du pontife et du père. Toujours affectueux et toujours serein, il élevait l'esprit de ses correspondantes à ces hauteurs de la vie morale où tous les sentiments et toutes les affections, surnaturalisés dans l'amour divin, deviennent autant de vertus fécondes. Voilà pourquoi cet ouvrier évangélique, toujours en course pour le royaume de Dieu à travers les forêts de la Germanie, groupe autour de lui tant d'âmes féminines pour qui sa parole est un réconfort, son affection une consolation, et son enseignement une direction spirituelle.

CHAPITRE VIII

L'ARCHEVÊCHÉ DE MAYENCE
(745-754)

Il y avait plus d'un quart de siècle que Boniface était évêque, et treize ans qu'il était revêtu du *pallium* archiépiscopal. Chef de l'Église de Germanie tout entière, il était resté jusque-là sans siège fixe, parce qu'il devait, selon les instructions réitérées des souverains pontifes, être présent sur tous les points de son immense province pour y remplir son rôle de créateur et d'organisateur. Maintenant que ce programme était rempli, et que l'Église de Germanie entrait dans une phase d'existence régulière et organique, il devenait nécessaire de lui donner la constitution hiérarchique de toutes les autres contrées. La réforme de l'Église franque, qui avait restauré en Gaule la juridiction métropolitaine, comme on l'a vu plus haut, appelait comme complément la création d'une métropole de l'Allemagne.

Cette question avait préoccupé Boniface et les pères des conciles réformateurs depuis 742, et la mort de Raginfried de Cologne, survenue en 745,

sembla en fournir la solution. Cologne parut à Boniface le poste qui répondait le mieux aux besoins du gouvernement archiépiscopal. Ce n'était pas seulement la plus grande ville de l'Allemagne, c'était encore un centre d'opération pour les conquêtes apostoliques qu'il rêvait toujours de faire d'une part chez les Frisons, ses plus anciens catéchumènes, de l'autre, chez les Saxons, vers lesquels l'entraînaient d'anciennes et ardentes aspirations de missionnaire. L'épiscopat franc se rallia à cette manière de voir; les princes Pépin et Carloman y adhérèrent de leur côté, et dans l'automne de 745, Boniface put informer le pape Zacharie de ce couronnement de son œuvre de réformateur : il était métropolitain de Cologne! Le pape en témoigna sa satisfaction à son légat par une lettre datée du 31 octobre 745, dans laquelle il le félicita des arrangements pris, et exprima sa reconnaissance envers les deux souverains pour cette nouvelle preuve de leur sollicitude à l'endroit des intérêts religieux[1].

Ce n'est pas toutefois sans de vives oppositions que Boniface avait pu enfin se voir pourvu d'un siège métropolitain.

Une partie du clergé franc, de ce clergé simoniaque et dévergondé, qui haïssait autant qu'il redoutait le sévère réformateur, avait montré la plus grande hostilité à cette mesure, et il est probable que c'est

1. *Epist.* 51, p. 149.

à Cologne même qu'elle avait été combattue avec le plus d'acharnement. Et ce qui caractérise bien la situation religieuse de l'empire franc, même après toutes les réformes décrétées par les conciles, c'est que les opposants finirent par l'emporter. Boniface ne paraît pas même avoir été intronisé à Cologne, et dans tous les cas, il renonça si complètement à son nouveau siège que, quelque temps après, il se laissa donner celui de Mayence.

L'échec fut sensible, non seulement pour la personne de Boniface, mais aussi pour l'œuvre de réforme. L'organisation hiérarchique des diocèses de l'empire franc en provinces ecclésiastiques était une des maîtresses pièces de son œuvre, et la voilà qui semblait sur le point de s'effondrer. Car, en même temps que la métropole colonaise sombrait dans la tempête, les sièges archiépiscopaux de Sens et de Reims disparaissaient également. Le pape, qui avait déjà accordé le *pallium* aux titulaires de ces trois sièges, fut aussi stupéfait qu'indigné d'un revirement aussi brusque, aussi peu justifié. Il n'y put rien changer toutefois, et l'organisation métropolitaine de l'Église franque resta provisoirement inachevée. Il n'y eut en tout que deux métropoles : Rouen pour la Gaule, et Mayence au lieu de Cologne pour la Germanie. Tout cet ensemble de faits, mal connus et mal expliqués, et qui doit s'être passé de 744 à 745, peut être considéré comme la revanche des évêques prévaricateurs qui ne voulaient pas du contrôle des métropolitains, et

qui, pour colorer leur irréductible opposition, ne craignaient pas d'invoquer les prétextes les plus hautement injurieux pour le Saint-Siège[1].

Boniface n'était pas de ceux qui boudent les événements, mais plutôt de ceux qui s'en accommodent, et qui, des plus fâcheux, s'entendent à tirer encore quelque bien. Il ne marchanda pas son dévouement à l'église de Mayence. Il y trouva, non le repos de sa vieillesse, mais de nouveaux et méritoires labeurs; il y fut d'ailleurs suivi par les épreuves. Une des plus sensibles, on peut le croire, et qui le frappa dès le début de son nouveau pontificat, ce fut la retraite de Carloman. A la fleur de l'âge et au comble de la puissance, ce prince disait adieu à toutes les joies de ce monde pour aller, comme les rois anglo-saxons, se cacher sous le froc monastique dans une abbaye italienne (747). C'était le plus sincère et le plus généreux protecteur de Boniface qui disparaissait. Peu de temps après, son vaste diocèse était mis à feu et à sang par Grifon, qui, rêvant sans doute de se tailler une part dans l'héritage de son frère, venait de s'allier avec les Saxons païens et d'envahir la Thuringe. Ce fut une désolation amère pour le vieux pasteur qui voyait ses églises incendiées, ses fidèles massacrés et sommés d'abjurer, et le frère de ses rois présider lui-même à l'œuvre sauvage des destructeurs[2].

1. V. *Epist.* 49, p. 134. La lettre du pape Zacharie est du 5 novembre 744, et l'abandon du siège de Cologne par Boniface a lieu à la fin de 745 ou au commencement de 746.
2. Hahn, *Jahrbücher*, p. 93 et suivantes.

D'autres tribulations continuaient de lui venir du clergé lui-même. A chaque pas il voyait son œuvre entravée et compromise par des multitudes de clercs venus on ne savait d'où, sans doctrine, sans mœurs, et, si l'on peut ainsi parler, sans état civil, dont beaucoup étaient des aventuriers de bas étage, et qui ne cessaient de semer l'ivraie dans les moissons de l'Église d'Allemagne. L'ignorance et l'abjection morale de ces misérables étaient extrêmes, si l'on peut prendre à la lettre tout ce que Boniface écrivait à leur sujet au pape. Il y en avait qui offraient des sacrifices aux faux dieux, d'autres pratiquaient jusqu'à des vices contre nature; les moins condamnables encore étaient ceux qui se bornaient à troubler la conscience des fidèles, comme ce Scot du nom de Samson, qui enseignait que le sacrement de baptême est inutile au salut[1]. Boniface était obligé de soutenir une lutte perpétuelle contre ces faux prophètes; il s'en plaignait au pape qui l'encourageait et le réconfortait.

Une fois pourtant, le souverain pontife dut donner tort à son légat. Celui-ci avait considéré comme nul, et par conséquent réitéré le baptême conféré en Bavière par un prêtre tellement ignorant qu'il employait cette formule : *Baptizo te in nomine patria et filia et spiritus sancti.* Deux des acharnés contradicteurs du saint, Sidonius et Virgile, réclamèrent à

1. *Epist.* 66, pp. 187-189.

Rome, et Zacharie s'émut : « Saint frère, écrivit-il à Boniface, si le prêtre qui confère le baptême se borne à enfreindre les lois de la langue par ignorance du latin, mais n'introduit d'ailleurs ni erreur ni hérésie, nous ne saurions consentir à ce qu'on rebaptise; renoncez donc à votre pratique et tenez-vous-en à la tradition des pères[1]. » On retrouve dans cet épisode à la fois la scrupuleuse conscience du saint, qui tremblait devant la moindre incorrection liturgique, et la ferme raison de la chaire romaine, qui s'attachait au fond des choses et qui savait être indulgente à propos.

Le Virgile dont il vient d'être parlé est-il le même qui a causé au saint d'autres embarras encore, en essayant d'indisposer contre lui le duc Odilon de Bavière, et en soutenant, sur la dualité du genre humain, une doctrine qui alarmait l'orthodoxie vigilante de Boniface? La question est obscure et, au surplus, d'un intérêt médiocre. Ce qui attirera davantage l'attention du lecteur, ce sont les idées qui mettaient ce personnage aux prises avec le légat du pape. « Est-il vrai, écrit celui-ci à Boniface, qu'il soutienne cette doctrine perverse et impie qu'il y a sous la terre un autre monde, une autre humanité, un autre soleil et une autre lune? Si oui, réunissez un concile, chassez-le de l'Église, privez-le de l'honneur du sacerdoce. Nous-même, en écrivant au duc,

1. *Epist.* 58, p. 167.

nous envoyons à Virgile une citation à comparaître devant nous, pour qu'il s'explique et qu'il soit frappé des peines canoniques, s'il se trouve, après enquête, qu'il est coupable d'erreur[1]. » On a eu singulièrement tort de voir dans les idées attribuées ici à Virgile la doctrine des antipodes, et de faire un crime à Boniface et au pape de la réprobation dont ils les frappent. Il ne s'agit, en somme, que d'une opinion assez extravagante, qui n'allait à rien moins qu'à troubler les idées des fidèles sur l'unité du genre humain et sur l'efficacité de la Rédemption, et les historiens se seraient épargné bien des livres, si plus d'un d'entre eux ne s'était laissé séduire par l'espoir de trouver ici un argument contre l'infaillibilité du souverain pontife. Au surplus, si notre Virgile est le même qui, peu de temps après, devint archevêque de Salzbourg, et dont le nom figure au catalogue des saints, il faudra convenir que les accusations portées contre son orthodoxie étaient peu fondées, ou bien qu'il n'a pas tardé à abjurer ses erreurs[2].

1. *Epist.* 66, p. 191 : De perversa autem et iniqua doctrina, quæ contra Deum et animam suam locutus est, si clarificatum fuerit, ita eum confiteri : quod alius mundus et alii homines sub terra sint seu sol et luna, hunc, habito consilio, ab ecclesia pelle, sacerdotii honore privatum, etc.

2. Sur la question, v. Bartolini, *Di s. Zaccaria papa*, pp. 380-388, et Gorini dans *Défense de l'Église contre les erreurs historiques*, chap. XIII. Au surplus, il y a diverses manières d'interpréter le débat de Boniface avec Virgile. Selon Reinerding, *Der h. Bonifacius*, p. 139, il n'est pas invraisemblable que

Tout entier aux sollicitudes et aux labeurs de son ministère, et, en grande partie, confiné désormais dans son archidiocèse, Boniface laissa passer, sans y prendre part, les plus importants événements de la politique d'alors. On a supposé qu'il a été le principal négociateur franc auprès du pape dans la grosse question de l'avènement de Pépin. C'est une erreur. Boniface, étranger au royaume franc par son origine, l'était plus encore à la politique par la tournure de son esprit, et les choses temporelles restaient étrangères à ses préoccupations. Dans sa vaste correspondance, où il s'ouvre si familièrement à ses amis de tout ce qui lui tient au cœur, il n'y a pas de place pour les affaires d'État, et les drames politiques ont beau agiter les milieux qui l'entourent, ils passent sans laisser de trace dans le livre de sa vie.

Ce n'est pas qu'il se soit personnellement désintéressé de ce qui touchait de si près à un prince qu'il aimait, et on sait qu'un de ses disciples, Burchard de Würzbourg, de concert avec Fulrad de Saint-Denis, a négocié en cour de Rome le changement de dynastie. Mais la part de Boniface lui-même dans cette importante affaire ne dépassa pas celui d'un

Virgile aurait réellement enseigné la doctrine des antipodes, mais aurait été mal compris par saint Boniface ou par les bailleurs de renseignements du saint. D'autre part, Seiters, p. 484, et Fischer, p. 173, admettent que la doctrine des antipodes, qu'ils croient prêchée en réalité par Virgile, était mêlée d'erreurs qui justifiaient l'opposition de Boniface.

témoin sympathique, et son nom n'est pas prononcé dans les sources qui nous en font le récit.

Si, la chose décidée, il sacra solennellement Pépin à Soissons, il le fit en qualité de légat du pape, et parce qu'il convenait que le représentant de la plus haute autorité religieuse du monde chrétien donnât lui-même, de la part du souverain pontife, la couronne au roi des Francs. Le rôle purement honorifique joué par lui dans une cérémonie officielle ne saurait être invoqué comme une preuve de sa participation effective à un événement qui passionnait à tel point ses contemporains. Il n'était, lui, que l'ouvrier du royaume de Dieu[1]. Rarement un homme a été placé si près des puissants et a si peu approché d'eux; jusqu'au dernier moment il garde sa répugnance pour les cours, où il rencontrerait les prêtres indignes dont la société est pour sa conscience la pire des angoisses.

Aussi, pendant que Pépin gravit les marches du trône d'où il vient de faire descendre le dernier Mérovingien, ce sont des questions d'un tout autre

1. On argue vainement du passage d'une lettre du saint au pape Zacharie, *Epist.* 79, p. 218 (habet enim secreta mea, quæ soli pietati vestræ profiteri debet); ce passage est évidemment relatif à des questions qui intéressent Boniface personnellement, et non aux affaires publiques. Il faut d'ailleurs remarquer que, parmi ceux qui ne peuvent pas admettre que Boniface soit resté en dehors des négociations relatives au changement de dynastie, les uns veulent qu'il ait travaillé en faveur de cette mesure, les autres qu'il s'y soit au contraire opposé. Ni l'un ni l'autre n'est vrai.

genre, ce sont des difficultés d'ordre moral, ce sont des problèmes de liturgie et de droit canon, ce sont des cas relatifs à la discipline ecclésiastique qui sont soulevés dans la correspondance de Boniface avec le souverain pontife[1].

Qu'on ne se figure pas cependant, parce qu'on ne voit plus le grand athlète apparaître si souvent sur la scène de l'histoire, que son activité soit diminuée, ou que son enthousiasme pour la propagation de l'Évangile se soit refroidi. Le poids de l'âge, à la vérité, pèse lourdement sur ses épaules, et plus d'une fois déjà il a rêvé de renoncer à son diocèse, mais c'est afin de pouvoir reprendre son rôle de missionnaire et de mieux remplir sa mission de légat. Et, en attendant, il reste vaillamment à la tâche, s'acquittant de ses devoirs d'évêque avec l'ardeur et le dévouement qu'il apportait à tout ce qu'il faisait.

C'est à ces années de vieillesse qu'il convient, semble-t-il, de rapporter aussi la rédaction de ses sermons, ou du moins de ceux que la tradition lui a toujours attribués. C'est une série de quinze instructions sur les principaux mystères de la foi, et sur les préceptes de la morale chrétienne, faites à un auditoire récemment converti et encore novice. Ils rappellent en plus d'un endroit, même dans les termes, l'inspiration qui a dicté l'*Indiculus superstitionum* et les canons des grands conciles de 742 à 747. L'élo-

1. *Epist.* 80.

quence en est simple et claire, pleine de chaleur et d'onction, populaire sans bassesse et sans trivialité; elle fait penser aux homélies de saint Césaire d'Arles, bien qu'elles n'aient pas la richesse d'idées, ni le tour vif et imagé de l'aimable prédicateur gaulois. On voit que la grande préoccupation de l'orateur, c'est de relever le niveau moral de son auditoire, et de le faire arriver graduellement à la notion de la vie surnaturelle. Les considérations dogmatiques cèdent le premier rang à la prédication des vertus chrétiennes. L'orateur recommande de fuir l'idolâtrie et la superstition; il inculque à chaque catégorie de ses auditeurs les devoirs spéciaux de leur état et les devoirs généraux du chrétien. S'il décrit parfois le châtiment du pécheur, plus souvent il rappelle le souvenir du Ciel, et presque tous ses discours se terminent sur cette pensée consolante. Il exhorte fréquemment son auditoire à la joie. « Purifions-nous de toute iniquité du corps et de l'âme. Vivons dans la chasteté et dans la charité de Dieu et des hommes; servons Dieu avec joie en toute œuvre bonne, dans la miséricorde et dans la piété, dans la justice et dans la patience, et dans l'espérance en la bonté du Seigneur, sachant avec certitude que tout le bien que nous aurons fait par nos aumônes, par notre humilité, par notre obéissance à ses préceptes, il nous le rendra dans la félicité éternelle[1]. »

1. *Sermones sancti Bonifacii*, II, 3, dans Migne, *Patrologia latina*, 89, col. 847.

Et ailleurs : « Celui qui ne se préoccupe que de la vie présente vit semblable aux animaux. Les animaux ne pensent qu'à boire, à manger et à dormir. De même celui qui a soin de son corps plus que de son âme, qui aime plus son ventre et ses sens que la chasteté et la justice. Il faut savoir, mes très chers, que nous sommes chrétiens précisément pour nous souvenir du Ciel et de la félicité éternelle, et pour penser davantage à notre âme qu'à notre corps. Car notre corps ne durera que quelques années dans ce monde; notre âme, au contraire, si nous faisons le bien, régnera à jamais dans le Ciel[1]. »

Cependant, les forces du saint évêque fléchissaient enfin sous le poids des années et des labeurs. On ne le revoyait plus aux conciles. Il prit le parti de profiter de l'autorisation que Zacharie, il est vrai, à regret, lui avait accordée de se choisir un successeur, et pour préparer les voies, il donna la consécration épiscopale à son fidèle Lull, dont il fit son chorévêque en attendant qu'il pût lui céder son siège épiscopal[2]. Pensait-il, maintenant qu'il était pourvu d'un auxiliaire, à déposer l'administration de son diocèse pour la lui confier, ou voulait-il, en partageant sa responsabilité avec son fidèle disciple, serrer le lien qui le rattachait au siège de Mayence? On ne sait, mais l'Église n'y perdait rien, et les dernières années que l'apôtre

1. *Sermones*, XI, col. 864. Sur la controverse relative à l'authenticité des sermons de saint Boniface, v. l'Appendice.
2. *Epist.* 66, p. 192, Willibald. c. 8, p. 461.

passa dans son diocèse furent aussi remplies, aussi fécondes que les premières.

Peu de temps après, le 15 mars 752, le pape Zacharie expirait, et avait pour successeur Étienne III. La nouvelle vint rejoindre Boniface dans la tournée qu'il faisait alors à travers son diocèse, pour relever les trente églises que les Saxons venaient de lui brûler dans une nouvelle invasion[1]. Ce fut pour lui une occupation aussi pénible que laborieuse, puisque, pendant plusieurs mois, il ne trouva pas le temps d'écrire au nouveau pape pour lui offrir ses félicitations.

La lettre qu'il lui envoya en 753 est bien touchante : on y voit que jusque dans les derniers temps de sa vie, son amour et son dévouement pour le Saint-Siège ne se sont pas refroidis ; on sent vibrer dans les paroles du vieillard cette foi qui l'a conduit, dès ses jeunes années, au tombeau des apôtres, et qui lui a fait trouver sa gloire à n'être qu'un instrument aux mains de la papauté : « Je prie Votre Sainteté de m'accorder l'amitié et l'union avec le siège apostolique, afin que, disciple fidèle de Votre Piété, je puisse vous être un serviteur fidèle et dévoué, comme je l'ai été de vos trois prédécesseurs. Ils n'ont cessé de me fortifier et de m'aider par leurs exhortations et par l'autorité de leurs lettres ; je prie Votre Piété de faire de même, pour que je sois en état de mieux

1. *Epist.* 106, p. 258.

remplir vos préceptes paternels. Car si j'ai pu, au cours des trente-six années que j'ai rempli ma légation romaine, rendre quelques services à l'Église de Dieu, je veux en faire autant et même davantage. Pour les fautes et erreurs que j'ai pu commettre par parole et par action, je déclare me remettre en toute soumission et humilité au jugement de l'Église Romaine[1]. »

Un sacrifice qui dut paraître bien dur à l'homme qui parlait ce langage au pape, ce fut de ne pouvoir porter ses hommages à Étienne III, lorsque, dans l'hiver de 753-754, ce souverain pontife passa les Alpes et vint implorer le secours du roi des Francs contre les Lombards[2]. Sa mauvaise santé l'en avait empêché. Un indice de ce genre était un avertissement; il le comprit, et, sentant que le nombre de ses jours était compté, il voulut mettre ordre à toutes ses affaires avant de quitter ce monde[3]. Il n'en avait

1. *Epist.*, *l. c.* En parlant de ses trente-six ans de légation, Boniface fait une erreur, à moins qu'il ne faille admettre une faute de copiste. Sinon, il faudrait supposer qu'il a attendu jusqu'en 755 pour donner de ses nouvelles au pape, chose bien peu vraisemblable et qui ne trouverait guère d'explication.

2. L'Anonyme de Mayence (*AA. SS.*, p. 475 et Jaffé, p. 477) raconte ici une légende : le pape ayant consacré Chrodegang évêque de Metz, Boniface lui aurait fait des remontrances, et allégué qu'il n'avait pas le droit de quitter son diocèse; il en serait résulté une tension entre le pape et son légat, et c'est Pépin le Bref qui les aurait réconciliés. Il n'y a rien de vrai dans cette historiette.

3. Videtur ut vitam istam temporalem et cursum dierum

pas de plus chères que l'avenir de son diocèse et celui de ses fidèles coopérateurs. Pourvoir aux intérêts de celui-là en s'assurant d'un successeur digne de sa confiance, et de ceux-ci en les recommandant à la protection du prince, tel fut l'objet de ses suprêmes préoccupations et de sa dernière démarche auprès du roi. Pendant qu'il s'adressait lui-même à Pépin, il écrivait à Fulrad, abbé de Saint-Denis, le priant d'user de son influence à la cour pour faire accueillir sa double requête. Nous avons conservé ses deux lettres. Dans la première, il demande au roi l'autorisation de se donner comme successeur son chorévêque Lull, qui sera, dit-il, pour les prêtres un chef, pour les religieux un docteur, pour les fidèles un apôtre et un prédicateur de la foi catholique. Mais la principale raison qu'il fait valoir aux yeux de Pépin pour justifier ce choix, c'est l'intérêt de cette multitude de prêtres, de religieux et de religieuses qui, à sa voix, sont accourus du fond de la Bretagne pour travailler avec lui, et qui maintenant, dispersés au milieu de l'étranger, dirigent les paroisses en qualité de prêtres ou, sous le froc monastique, instruisent les enfants. Plusieurs d'entre eux sont vieux et cassés ; tous mènent une vie chétive, aux frontières des païens, ayant à peine de quoi se nourrir, et ne pouvant pas meme se procurer des vêtements si on ne vient à leur secours, et si on ne

meorum per istas infirmitates cito debeam finire. *Epist.* 84, p. 231.

se charge de leur entretien comme il a fait. « Si la charité du Christ, écrit-il à Pépin, vous inspire d'accéder à mon désir, veuillez me le faire savoir, pour que je puisse avec plus de joie ou vivre à votre service ou mourir[1]. »

Pépin fit une réponse favorable à la demande du saint vieillard, qui le remercia en termes émus. La joie lui rendait des forces. « Je crois, écrivit-il au prince, qu'avec la miséricorde de Dieu je pourrai de nouveau être à votre service. Dites-moi si vous voulez que j'aille à votre prochain plaid ; je me ferai un devoir de me conformer à votre volonté[2]. »

C'est ainsi qu'au roi comme au pape le généreux pontife offrait sans marchander les fatigues et les efforts de ses dernières années. La vigueur de la volonté restait intacte dans ce corps de septuagénaire, et il ne pensait pas au repos ; il était résolu à mourir debout. A une telle existence était réservée une fin digne d'elle.

1. *Epist.* 85, p. 232 ; cf. 84, p. 231.
2. *Epist.* 105, p. 258.

CHAPITRE IX

LE MARTYRE

Plus puissante que jamais, la force mystérieuse qui a soutenu l'apôtre de la Germanie au cours de sa glorieuse carrière va se ranimer au moment où il en atteint le terme, comme le flambeau expirant qui jette un plus vif éclat au moment où il s'éteint. La vocation de missionnaire, la plus sublime qu'il y ait au monde, avait été l'idéal de sa jeunesse et la gloire de son âge mûr; c'est pour la suivre qu'il avait tout quitté et qu'il était venu passer son existence sur le continent dans les tribulations de l'exil. Ses grands travaux en Hesse et en Thuringe n'étaient, dans sa pensée, que le prélude d'entreprises apostoliques plus importantes encore : ce qu'il avait rêvé, c'était de conquérir à Jésus-Christ la terre des aïeux, l'ancienne Saxe[1], comme il l'appelait d'un nom qui semble exprimer toute sa tendresse pour le sol où était le berceau de son peuple. Pénétrer là, porter la lumière de l'Évangile à des hommes qui étaient pour lui les

1. Antiqua Saxonia, *Epist.* 59, p. 172. Altsaxones, *Epist.* 22, p. 81.

aînés de sa race et ses frères de prédilection, c'était, tout nous autorise à le croire, le vœu le plus cher de son apostolat. Chacune des étapes de sa vie avait semblé le rapprocher d'eux. Au retour de son second voyage à Rome, d'où il rapporta le titre d'évêque de Germanie, il nourrissait le projet de visiter les Saxons, et déjà il s'était fait donner par le pape une lettre pour eux[1]. Devenu archevêque, il se crut plus près encore de son but, et c'est alors qu'il s'adressa par une espèce de circulaire à ses compatriotes de Bretagne, leur demandant des prières pour la conversion de la Saxe. « Ayez pitié, leur écrivait-il, de ces hommes qui vous disent : « Nous sommes de votre « chair et de votre sang[2]. » Et déjà un évêque de son pays, en le félicitant de son projet, lui écrivait : « J'apprends que vous pensez nuit et jour à la conversion des Saxons. Qui ne se réjouirait d'une si douce nouvelle? O allégresse! tout notre peuple converti au Christ! Courage! hâtez-vous de faire de si belles moissons[3]! »

Mais, on l'a vu, le beau rêve de Boniface n'avait pas été réalisé. De l'apôtre, les papes avaient fait un organisateur et un réformateur; il avait dû créer la hiérarchie de l'Allemagne et régénérer celle de la Gaule. Et puis était venue l'expérience de la vie, qui avait soufflé sur l'idéal de la jeunesse. Les Saxons

1. *Epist.* 22, p. 81.
2. *Epist.* 39, p. 107.
3. *Epist.* 101, p. 252.

avaient le fanatisme païen du duc Radbod, qui avait empêché la mission du saint en Frise; ils haïssaient le christianisme, ils portaient le fer et le feu dans ses jeunes colonies voisines de leurs frontières, et ils réservaient à la vieillesse de l'apôtre la douleur de les voir incendier les églises qu'il avait édifiées à la sueur de son front. Aussi, lorsqu'il eut à bâtir son grand monastère hessois, le saint n'avait-il pas voulu du site admirable de Hersfeld, que lui avait d'abord proposé son disciple Sturmi : cette solitude, si séduisante qu'elle fût, lui paraissait trop voisine des féroces pillards saxons. Et non sans regrets, il avait finalement renoncé à son projet de prédilection. Il ne craignait pas la mort, mais il n'avait pas, comme saint Adalbert, cette espèce d'exaltation religieuse qui cherche le martyre pour lui-même, et s'il ne refusait pas de donner son sang pour l'Évangile, il voulait avant tout travailler au salut éternel des peuples. Et ici, il trouvait une porte fermée.

Alors le zèle sacré qui dévorait son cœur, se repliant en quelque sorte sur lui-même, revint aux barbares qu'il avait évangélisés dans sa jeunesse. La Frise, à moitié païenne encore, lui était chère depuis les jours déjà lointains où, à côté de son saint compatriote Willibrord, il y avait semé la parole de Dieu. Son cœur était toujours resté sur ces rivages[1] dont les flots lui apportaient comme le murmure de sa

1. Fresiam olim corpore, non quidem mente omissam. Willibald, c. 8, p. 463.

patrie, et où semblait le rappeler le souvenir d'une tâche inachevée. Car, si la foi catholique rayonnait maintenant au cœur de ce pays, si Utrecht avec son siège épiscopal y était désormais le solide boulevard de la civilisation, les régions septentrionales, celles qui s'étendaient le long de la mer du Nord au delà du Zuyderzée, alors le lac Almere, renfermaient toujours des peuplades aussi obstinément païennes que du temps de Radbod. Les conquérir à leur tour à l'Évangile, soumettre la Frise entière au joug léger de Jésus-Christ, c'était pour Boniface mettre le sceau à son œuvre, c'était rattacher d'une manière glorieuse les dernières années de sa carrière aux premières, dans un acte suprême de dévouement au Dieu qui avait réjoui sa jeunesse.

Ce n'était donc pas à une mort volontaire et prévue, comme l'ont écrit des admirateurs peu réfléchis ou des historiens privés de l'intelligence des choses religieuses, c'était à la conquête pacifique d'une nouvelle province du royaume de Dieu que le saint vieillard marchait. Et cette dernière entreprise fut préparée avec toutes les précautions exigées par la prudence et par la dignité. Boniface avait le pressentiment qu'il n'en reviendrait pas; son âge et ses infirmités rendaient, en effet, cette prévision bien vraisemblable. Les mesures qu'il prit furent celles d'un homme dont les jours sont comptés, et qui n'a plus rien à attendre que la mort. Déjà, on l'a vu, il avait pourvu aux besoins du siège de Mayence et

aux intérêts de son clergé; il restait à régler quantité d'autres affaires ecclésiastiques qui, sans doute, furent l'objet d'un dernier concile diocésain. Cela fait, il se mit en devoir de prendre congé de ses plus intimes.

Il manda sa chère Lioba pour lui faire ses adieux, la conjurant de ne pas quitter, quand il ne serait plus, le sol d'exil que la Providence lui avait assigné comme séjour. Puis il donna ses dernières instructions à son fidèle Lull : « Je pars, lui dit-il, je ne puis renoncer à ce voyage tant désiré. Mon dernier jour approche; bientôt, affranchi de la prison de ce corps, j'irai recueillir la récompense éternelle. Pour toi, fils très cher, achève la construction des églises que j'ai commencées en Thuringe; attache-toi à ramener les peuples des voies de l'erreur où ils sont engagés; mets la dernière main à la basilique de Fulda, et transportes-y mon corps fatigué par le long pèlerinage de la vie. » Puis il le chargea des derniers préparatifs de son expédition : « Tu mettras dans mes bagages, lui dit-il, une caisse de livres, et dans cette caisse mon linceul. » Lull fondit en larmes en recevant ces suprêmes recommandations, et le saint interrompit l'entretien[1].

Quelques jours après, le saint s'embarquait sur le Rhin avec un cortège composé d'une cinquantaine de prêtres et de clercs, parmi lesquels il y avait

1. Willibald, c. 8, p. 462.

quelques hommes armés. La présence de ces derniers est une preuve que le légat de Germanie n'entendait pas courir aveuglément au martyre, comme on l'a supposé, et que son voyage était celui d'un apôtre et non d'un ascète qui veut se débarrasser de la vie. C'était au printemps de 754. Le cours du fleuve porta d'abord nos voyageurs jusqu'à Utrecht, où Boniface retrouva son cher Grégoire, abbé du monastère de Saint-Martin, ainsi que son fidèle Eoban, qui, à cette date, administrait le diocèse en qualité de chorévêque depuis la mort du successeur inconnu de saint Willibrord. Boniface, selon toute apparence, donna cette fois le siège épiscopal lui-même à Eoban, et dut se persuader que, de ce côté, il pouvait entrevoir l'avenir avec sécurité.

Il s'en fallait de peu qu'il se trompât, et des revendications certes imprévues vinrent troubler l'administration d'Eoban dès les premiers jours de sa consécration.

La fondation du siège de saint Willibrord à Utrecht avait eu, si l'on peut parler ainsi, quelques antécédents. Pendant les premières années du VIIe siècle, le célèbre évêque de Tongres, saint Amand, hardi explorateur apostolique dont on retrouve les traces dans les contrées de l'Europe les plus diverses, avait prêché la parole de Dieu à Utrecht et y avait fondé une petite chapelle consacrée à saint Martin. Après son départ, cet oratoire fut donné par le roi Dagobert à l'évêque de Cologne, avec la charge d'y

continuer l'apostolat d'Amand et de travailler à la conversion de la Frise. Cologne était, en effet, de toutes les villes épiscopales de langue germanique, la plus rapprochée d'Utrecht; elle se souvenait d'ailleurs d'avoir été la métropole de toute la seconde Germanie, dont Utrecht faisait partie, et, entre les deux villes, le Rhin offrait un admirable moyen de communication. Mais, soit indifférence, soit impuissance, Cologne ne fit rien pour réaliser les vues de Dagobert, et les Frisons restèrent païens jusqu'à l'arrivée de Willibrord. Celui-ci consacra à la Frise sa vie entière. Il convertit une grande partie de ses habitants, et il y implanta la civilisation chrétienne. Lorsqu'il mourut, la Frise formait un florissant diocèse dont Utrecht était la tête, et la chrétienté frisonne, réunie sous la houlette d'un pasteur à elle, était un fleuron de plus au front de l'Église romaine.

Lorsque les fruits de ce long labeur apostolique furent arrivés à maturité, Cologne voulut moissonner ce qu'elle n'avait pas semé, et revendiqua la Frise comme relevant d'elle en vertu de la donation de Dagobert Ier. S'il est permis de risquer ici une conjecture, c'est la mort du prédécesseur d'Eoban qui aura déterminé cette intervention de la ville rhénane, en lui fournissant l'occasion d'exhumer des dispositions depuis longtemps caduques. Pareille prétention était inadmissible, puisqu'elle n'allait à rien moins qu'à supprimer le diocèse d'Utrecht, qui avait coûté tant de sueurs à Willibrord et à Boniface lui-même.

Aussi ce dernier s'empressa-t-il de réclamer auprès du pape Étienne III en homme qui a conscience de son bon droit. Après avoir demandé au souverain pontife de lui envoyer les instructions du pape Sergius Ier, qui avait créé le diocèse d'Utrecht pour saint Willibrord, il ajouta avec sa soumission ordinaire au Saint-Siège : « Si Votre Sainteté a une autre manière de voir, daignez me la communiquer, pour que je m'y conforme[1]. »

Nous ne possédons pas la réponse du pape à cette lettre, mais les antécédents que nous venons de rappeler, ainsi que la paisible continuation des travaux apostoliques de Boniface en Frise, nous autorisent à croire que le souverain pontife se sera prononcé dans le sens désiré par son légat.

Boniface, en effet, ne s'était pas laissé arrêter dans ses travaux apostoliques par l'intervention malencontreuse du siège de Cologne. Pendant qu'il soumettait le débat au jugement du pape, il poursuivait ses courses à travers les plaines basses et marécageuses de la Frise, prêchant la parole de Dieu, renversant les idoles et bâtissant des sanctuaires chrétiens. Interrompue par l'hiver de 754-755, que le saint passa à Utrecht ou en Allemagne, la mission fut reprise avec une nouvelle ardeur au printemps de 755. Cette fois, franchissant le lac Almaere, qui constituait alors, entre les deux parties de la Frise, une démarcation

1. *Epist.* 107, p. 261.

élargie depuis par la formation du golfe de Zuyderzée, il pénétra dans cette partie du pays qui était restée presque entièrement païenne, et où il se trouvait à la lettre en pays de mission. Toute la contrée était coupée de cours d'eau et de canaux à travers lesquels circulait la petite flottille du saint, chargée de ses provisions de voyage et de ses livres. Les terres, basses et comme flottantes, semblaient émerger à peine hors des eaux, comme prêtes à y redescendre à chaque instant. Là vivait, dans une sauvage indépendance, une population amphibie que l'ennemi n'atteignait jamais et que l'apôtre se proposait bien d'atteindre. C'était la vraie vie qui semblait commencer pour le vieillard rajeuni : la vie du missionnaire avec sa beauté sublime et ses héroïques souffrances. Il goûtait, au soir de sa carrière, ces joies fortes et puissantes de l'ouvrier évangélique longtemps séparé de sa tâche, et qui y revient avec le ravissement de l'exilé rentrant dans sa patrie. L'histoire nous a conservé les noms des généreux auxiliaires qui l'accompagnaient dans cette dernière campagne : ce sont d'abord Eoban, évêque d'Utrecht, puis les prêtres Wintrung et Walther, les diacres Hamund, Scirbalt et Bosa, les moines Wacchar, Gundaeccer, Illehaere et Hathawulf. Ces noms sont obscurs et barbares; que le lecteur toutefois ne s'étonne pas de les voir mentionner ici; ils sont inscrits au Livre de vie, et l'histoire ne déroge pas en les reproduisant.

On était arrivé aux premiers jours de juin 755, et

les sueurs de Boniface avaient été fécondes. Il avait baptisé un grand nombre d'infidèles, et il leur avait donné rendez-vous à tous, pour leur administrer la confirmation, à Dokkum, localité située à peu de distance de la mer, à l'extrémité septentrionale de la province actuelle de Frise, où la rivière de Bordine séparait pour lors l'Ostergau du Westergau. La flottille de la mission était venue mouiller dans le voisinage; toute l'escorte avait mis pied à terre et avait dressé ses tentes sur le bord de la rivière, où l'on attendait les néophytes. Ce fut une armée de païens qui se présenta à leur place. Les succès de l'Évangile avaient exaspéré le fanatisme de tout ce qui restait d'idolâtres dans cette partie encore barbare de la Frise, et ils avaient juré la mort du saint. Et pendant que les nouveaux chrétiens, impuissants ou terrifiés, se tenaient chez eux, c'étaient des meurtriers qui venaient au rendez-vous de l'homme de paix.

Ils ne le prirent point au dépourvu. Boniface était prêt à comparaître devant son Juge. En attendant l'arrivée de ses néophytes, il lisait dans un des livres qu'il avait apportés dans ses bagages. Surpris par l'attaque imprévue des barbares, la poignée d'hommes armés qui voyageait avec lui se jetèrent au-devant d'eux et essayèrent de défendre le camp. De ce nombre furent deux frères, Childebrand, maître d'hôtel du saint, qui se précipita à demi habillé au-devant de l'ennemi, et son frère le diacre Hamund. Tous

deux avaient à peine mis le pied hors de la tente qu'ils tombèrent sous les coups des meurtriers[1]. Le saint lui-même, groupant autour de lui ses clercs, et muni des reliques qui ne le quittaient pas, s'élança au milieu des siens et les conjura de renoncer à la lutte, les exhortant à mettre leur confiance en Dieu et à se réjouir du martyre qui allait leur valoir la récompense céleste.

Les païens, ivres de rage, ne se laissèrent pas désarmer par tant de douceur et de magnanimité, et une de leurs premières victimes, ce fut le saint vieillard lui-même. Si l'on peut en croire un écrivain du pays, un témoin oculaire rapporte qu'au moment de recevoir le coup mortel, Boniface éleva au-dessus de sa tête le livre qu'il portait[2]. L'épée du meurtrier entama profondément le volume et fendit la tête du martyr; le sang jaillit sur la couverture; il tomba. Les siens, au nombre de cinquante-deux, partagèrent son sort. Les barbares, après s'être acharnés sur eux, se jetèrent sur les bateaux, croyant y découvrir des quantités d'or et d'argent. Ils ne trouvèrent que des boîtes de reliques, des livres qu'ils lacérèrent à coups d'épée ou de hache et qu'ils dispersèrent çà et là[3], des provisions qu'ils s'em-

1. Cet épisode n'est rapporté que par l'Anonyme de Mayence (*AA. SS.*, t. V de juin, p. 475 et Jaffé, p. 479) ; il m'a paru présenter le caractère d'un souvenir authentique.

2. Anonyme d'Utrecht dans *Acta Sanctorum*, t. I de juin, p. 480, B., et Jaffé, p. 506.

3. On conserve encore aujourd'hui un de ces pathétiques

pressèrent de gaspiller. Ils se gorgèrent de vin, et comme il arrive en pareil cas, ces furieux exaltés par le goût du sang en vinrent bientôt aux prises : plus d'un d'entre eux périt victime du forfait dont il avait été l'instrument[1].

Ainsi mourut saint Boniface. Autrefois, écrivant aux abbesses de ses trois couvents de femmes, il leur avait dit : « Priez le Dieu miséricordieux pour qu'il me confirme par son Esprit souverain, lui qui a voulu que je fusse appelé, quoique indigne, le pasteur de son peuple, afin que, quand viendra le loup, je ne prenne pas la fuite comme un mercenaire, mais qu'à l'exemple du bon pasteur je défende les brebis et leurs agneaux[2]. » Les prières de Lioba et de ses sœurs avaient été exaucées : le bon pasteur avait donné sa vie pour son troupeau.

Les chrétiens de Frise ne tardèrent pas à le venger. Une armée réunie à la hâte pénétra dans les cantons païens, massacra la population guerrière, pilla et rançonna le reste. Les fidèles recueillirent pieusement les restes sacrés des martyrs, ainsi que la petite bibliothèque de la mission dont les volumes furent retrouvés de ci, de là, et ils emportèrent à Utrecht

volumes à la bibliothèque de Fulda ; il est entaillé dans tous les sens, et sur les fragments de sa couverture de bois, on prétend voir la trace de taches de sang. La tradition veut que ce soit le livre même que le saint portait lorsqu'il reçut le coup mortel.

1. Willibald, c. 8, p. 465.

2. *Epist.* 91, pp. 239-240.

de si saintes reliques. Seule, la tête d'Eoban, séparée de son tronc, n'avait pu être retrouvée. Pendant que les restes des compagnons du saint étaient confiés à la terre, on garda son corps avec le grabat sur lequel il avait été exposé, pour l'enterrer dans le tombeau qu'on lui préparait à la cathédrale. C'est là, semblait-il, qu'il devait reposer, au milieu du peuple pour lequel il était mort et dont il devenait le patron céleste.

Mais déjà la funèbre nouvelle était parvenue à Mayence, et Lull avait envoyé des religieux et des fidèles, sous la conduite de Hadda, compatriote du saint, avec mission de réclamer les reliques. La population d'Utrecht opposa d'abord quelque résistance à cette revendication; on prétendait que le roi Pépin avait lancé un édit défendant de transporter le corps du saint ailleurs qu'à Utrecht. Finalement, toutefois, l'opposition céda, et les délégués de l'archevêque de Mayence purent emporter le précieux trésor. On remonta le Rhin, et en route on rencontra des moines de Fulda qui, envoyés par Sturmi, s'étaient portés au-devant du maître vénéré. Le 4 juillet, trente jours après sa mort, ses restes rentraient dans sa ville archiépiscopale, où l'attendaient des multitudes en larmes accourues de toute part. Lull était revenu en hâte de la cour royale, où il était allé sans doute pour obtenir l'autorisation de ramener les reliques à Mayence, et il rentrait tout juste à temps pour rendre les derniers devoirs à son saint prédécesseur.

C'était, on l'a vu, la dernière volonté du saint de reposer dans sa chère solitude de Fulda. Mais la population de Mayence ne voulait pas se laisser enlever les restes de son archevêque. La situation était embarrassante, surtout pour Lull qui était placé dans l'alternative, ou de violer formellement les dernières volontés de son maître et bienfaiteur, ou de paraître trahir les intérêts de son siège épiscopal et les vœux de tout son peuple. Un diacre de l'église de Mayence trancha la difficulté en racontant que le saint lui était apparu dans une vision et lui avait ordonné de dire à Lull qu'il voulait être enterré à Fulda. Lorsque le diacre eut attesté par serment la réalité de sa vision, Mayence céda comme avait cédé Utrecht, et les moines de Fulda purent emporter dans leur monastère la dépouille glorieuse de leur fondateur.

La translation fut l'occasion d'un de ces concours extraordinaires de peuple comme les provoquaient au moyen âge tous les grands événements religieux. Suivi d'une vraie flottille d'embarcations portant la foule des fidèles qui avaient voulu faire cortège à leur évêque, le vaisseau chargé de ses précieux restes remonta le Mein jusqu'à Hochheim, où l'on mit pied à terre. Après y avoir passé la nuit, le pieux cortège, ayant à sa tête Lull lui-même, gagna la solitude de Fulda, marquant par des croix de pierre, selon la coutume du temps, les diverses étapes de son itinéraire, et grossi en chemin par des foules toujours nouvelles venant remplacer celles qui repartaient.

C'est ainsi qu'au son des psalmodies sacrées, le cortège arriva enfin comme en triomphe au lieu marqué pour le dernier repos de l'apôtre de la Germanie. Les restes sacrés du saint y furent déposés dans le chœur de l'église en présence de l'évêque; ils y reposent encore dans l'attente de la résurrection glorieuse[1].

Son culte se répandit rapidement. L'année même qui suivit celle de sa mort (756), un concile d'Angleterre le plaçait avec saint Grégoire le Grand et saint Augustin parmi les patrons de la Grande-Bretagne[2], et dès le IX[e] siècle, nous le voyons vénéré dans toutes les régions de langue allemande. Sa tombe est restée le centre religieux de l'Allemagne, et ce pays n'a pas de sanctuaire plus national. C'est là que se réunit tous les ans la conférence des évêques prussiens, qui y viennent s'inspirer de ses leçons et de ses exemples. Son nom est le plus grand nom de l'Église catholique dans ce pays; il en symbolise les gloires et la fécondité; la société pour la protection des missions catholiques à l'intérieur est placée sous son patronage.

1. Willibald, c. 8, pp. 466-471; *Vita Sturmi*, c. 15.
2. *Epist.* 108, p. 263.

CHAPITRE X

CONCLUSION

Quel était-il, cet homme extraordinaire qui prend une telle place dans l'histoire du christianisme et de la civilisation, et dont l'influence sur les destinées du peuple allemand n'a d'égale que celle de Charlemagne?

Fut-il un homme de génie? Si le génie suppose avant tout un ensemble de dons intellectuels hors pair, Boniface ne fut pas un homme de génie. On ne peut pas dire qu'il y ait rien de transcendant dans son esprit. Sans doute, il compta, sous le rapport du talent et de la science, parmi les hommes les plus remarquables de son temps. Esprit judicieux et pondéré, en qui les facultés de la raison primaient celles de l'imagination, doué au surplus d'une rare puissance de travail et d'une endurance qui le rendait pour ainsi dire invincible, il était fait pour réussir dans les grandes entreprises. Il fut d'ailleurs un lettré en possession de tout ce qu'on savait alors, un professeur sans égal, un organisateur admirable et un admirable manieur d'âmes

et l'on peut dire que sous tous les rapports, même comme écrivain et comme orateur, il fut à la hauteur de ce que son temps a produit d'esprits distingués. Mais, s'il les égala, il ne les dépassa point, et ce n'est pas à sa supériorité intellectuelle qu'il doit sa grande signification historique.

Ce qui fait sa vraie grandeur, c'est son caractère, c'est-à-dire la trempe et la direction de sa volonté illuminée par la conscience. L'harmonieux équilibre des qualités morales et intellectuelles au service du bien, telle est la condition de la vertu, et quand la vertu se rencontre dans un homme à un degré héroïque, elle s'appelle la sainteté.

C'est la sainteté qui constitue la grandeur de Boniface. On peut dire qu'il est grand dans la mesure même où il est saint. On ne le comprendra pas si l'on se refuse à reconnaître, au cœur même de sa vie, à la source de toute son activité sur terre, un principe surnaturel qui en est, si l'on peut employer cette expression, le premier mobile. Ce n'est pas une âme selon la nature, mais une âme selon la grâce qui a habité l'enveloppe mortelle de ce grand serviteur de Dieu. Il fut de ceux qui, pour parler comme les Livres Saints, ont dépouillé le vieil Adam et sont devenus des hommes nouveaux. Sa vie entière, depuis le berceau jusqu'à la tombe, sa précoce vocation monastique, son exil volontaire, sa longue et féconde mission de Germanie, son glorieux martyre, tout porte le cachet de cette influence d'en haut à

laquelle il a toujours correspondu, tout s'explique par l'ardeur et par l'intensité de sa foi. Toute sa carrière n'est que l'application de cette parole de l'apôtre : *Justus ex fide vivit.*

C'est cette foi elle-même qui a d'emblée orienté son cœur et sa conscience vers le siège infaillible qui en est le gardien. La ferveur romaine de Boniface est d'ailleurs un trait qui lui est commun avec tous les fidèles d'Angleterre. Le roi Oswy était bien l'interprète de toute la nation, le jour où, dans le célèbre débat sur la date de Pâques, il prononçait ces paroles expressives : « Je vous dis que Pierre est le portier du ciel, et que je veux en toutes choses lui obéir selon mon pouvoir, de peur que, lorsque j'arriverai au seuil du paradis, il n'y ait personne pour m'en ouvrir les portes, si celui qui en tient les clefs se détourne de moi[1]. » Ce sont les mêmes accents que nous avons si souvent entendus sur les lèvres du saint, soit que dans ses lettres aux souverains pontifes il les assure de sa soumission au Saint-Siège, soit qu'il demande à ses amis d'Outre-Manche de lui copier en lettres d'or les Épîtres de saint Pierre, pour qu'il ait toujours sous les yeux la parole de celui dont il est l'envoyé. Et saint Pierre, pour lui, revit dans chacun de ses successeurs. Tout souverain pontife peut compter de sa part sur le même dévouement enthousiaste. Ce n'est pas ici la

1. Beda, *Hist. Eccl. Angl.*, III, 25.



servile soumission de l'esclave, c'est la soumission volontaire et aimante d'un fils pieux ; c'est, comme on l'a bien dit, le noble dévouement du bon soldat qui chérit le drapeau sous lequel il sert[1], et qui versera pour le servir jusqu'à la dernière goutte de son sang. Mais, comme tous ceux qui aiment, ce dévot de la chaire romaine veut que l'objet de son amour soit respecté. Lorsqu'il voit le prestige de la papauté menacé ou compromis, il n'hésite pas, il parle au pape le ferme langage d'une haute conscience, et, comme Paul, il peut dire dans des conjonctures douloureuses : *In faciem ei restiti*[2]. Et ce qui est aussi beau que l'intrépide franchise du missionnaire qui articule de graves reproches, c'est la magnanimité de celui qui les reçoit : il les repousse parce qu'il les trouve injustes, mais il apprécie le courage du saint, et de la même plume qui le gourmande, il lui envoie les nouvelles marques de sa faveur.

Si l'on s'est bien rendu compte de la place prise dans la vie du saint par ce principe surnaturel dont nous avons essayé de faire apprécier l'influence, on comprendra que son action se soit élevée à un degré qui est au-dessus de la nature. Sans doute, la vigueur d'un tempérament heureusement doué, l'endurance et l'extraordinaire ténacité du génie anglo-saxon ont bien servi dans sa carrière le vaillant ouvrier de l'Évangile, mais ces qualités ne l'auraient

1. Sayous, p. 12.
2. Saint Paul, *Ad Galat.*, II, 11.

pas préservé des défaillances de la volonté, si la lumière de la foi n'avait toujours fait briller devant ses yeux la beauté immaculée de l'éternel idéal. C'est cette lumière qui a éclairé l'âme de l'apôtre, qui a été en quelque sorte son étoile polaire dans les ténébreux fourrés où il a dû s'enfoncer. Il n'a jamais perdu de vue le but glorieux qu'elle lui a assigné. Pas un instant la boussole de sa volonté n'a dévié; pas une fois, au cours de ses longues épreuves, il n'a douté de sa mission; à travers toutes les déceptions de la vie, la foi est restée jeune et radieuse dans l'âme vierge du septuagénaire, et c'est le cœur plein de joie et d'espérance qu'il se laisse conduire par elle à la mort.

Telle est la flamme surnaturelle qui brûle comme un chaud et lumineux foyer dans le sanctuaire de sa conscience. Aucune obscurité n'y règne, aucun nuage n'y passe sur la beauté de la loi de Dieu, qui règne en souveraine dans son cœur. Sa volonté est en parfaite et constante conformité avec cette loi sainte. Il la chérit de tout son cœur, il en adore tous les commandements, même les plus rigoureux, et l'on sent que, comme le prophète, il redit continuellement à Dieu : « Votre loi est parfaite, elle est très belle et très bonne; elle porte sa justification en elle-même. » La seule chose qui puisse troubler la sérénité de son âme, c'est la crainte d'en enfreindre les dispositions. Sa vie entière, on l'a vu, il s'est demandé s'il n'avait pas violé en quelque manière le

serment qu'il avait prêté au pape Grégoire II, d'éviter les prêtres scandaleux, et, bien que le souverain pontife ait pris lui-même la peine de le rassurer à cet endroit, bien que les amis auxquels il s'est adressé lui aient tenu le même langage, toujours cette pensée amère est revenue le troubler. Il a beau se dire et s'entendre répéter qu'en somme, il a obéi aux lois supérieures de la charité, en ayant avec les mauvais prêtres les relations purement extérieures qu'exige le salut de son troupeau. Comme saint Martin après qu'il eut, pour sauver des existences humaines, communié avec les Ithaciens, il ne pourra pas s'absoudre lui-même, il aura besoin de s'entendre justifier au nom du Ciel. Cette admirable délicatesse de la conscience morale, qui tremble devant l'ombre de la faute, peut paraître à quelques-uns de l'exagération ou du scrupule. Mais il est permis de se demander ce que serait ce monde, s'il n'y devait plus paraître de temps en temps des hommes tourmentés par l'idée de la perfection, et s'efforçant de réaliser en eux-mêmes l'idéal qu'ils voudraient faire triompher partout. L'idéal lui-même finirait par se ternir et par s'éclipser, et c'est un des grands services rendus à l'humanité par les saints, que d'en conserver la notion intacte et féconde.

Ce qui est beau, c'est de voir, sous le rayonnement de cette conscience illuminée par la foi, les vertus naturelles s'épanouir et atteindre leur plus belle floraison. S'il est humble, chaste, mortifié, si

tous les actes de sa vie sont déterminés par des motifs de foi, s'il n'y a pour lui qu'*une chose nécessaire*, ce n'est pas à dire que ses semblables ne trouveront en lui qu'un ascète austère, trop préoccupé de Dieu pour s'intéresser aux hommes. La vertu ne le rend ni pédantesque ni maussade; sévère pour lui-même, il sait sourire aux plaisirs d'autrui; ce fervent de « l'abstinence totale », qui ne connaît pas le goût du vin, en envoie deux tonnelets à un de ses correspondants, pour lui procurer le plaisir d'une bonne journée passée entre amis[1]. Son goût si vif pour les vers, le seul luxe qu'il semble s'être permis, est un autre trait de son caractère qui n'est pas moins digne d'intérêt. Il ne se dérobe à aucune des bonnes et saintes affections naturelles; il a gardé un culte pour ses vieux maîtres, il est profondément attaché à ses amis, et la patrie dont il s'est exilé volontairement et pour toujours ne cesse d'avoir une des meilleures parts de son cœur. Il y avait dans tout son être quelque chose de cordial et d'affectueux qui ne s'exhalait pas volontiers en démonstrations, mais que sentaient tous ceux de son entourage et qui faisait le charme des relations familières avec lui.

Aussi possédait-il à un haut degré l'art de s'attacher les âmes. Ce don si nécessaire à qui est appelé à diriger ses semblables par la persuasion, c'est une

1. V. ci-dessus, p. 125.

de ses grandes forces. Il lui suffit, nous l'avons vu, d'un appel adressé à ses compatriotes anglo-saxons pour leur faire passer la mer et les amener auprès de lui, collaborateurs et disciples dévoués. Pour tous ceux qui l'approchaient, il était un père bien-aimé, à qui il était doux d'obéir. Sur son ordre, saint Sturmi fit à trois reprises la fatigante et périlleuse exploration de la Buchonie; quand il revenait las et découragé, un entretien avec son bon maître lui rendait le courage et la force. Les enfants s'éprenaient de lui comme les adultes : qu'on se souvienne du petit Grégoire de Pfalzel, qui, l'ayant vu une fois, ne voulut plus se séparer de lui, et lui fut toute sa vie un fils dévoué. Quelle tendre confiance et quel religieux respect il a inspirés aux pieuses femmes qui se sont nourries de ses enseignements, et qui, du fond de l'île de Bretagne, ont fait leur directeur spirituel du maître en exil! Il manquerait quelque chose à son portrait sans ce virginal entourage de dévouements féminins, dont l'idéale noblesse achève de peindre l'âme haute et pure qui les a inspirés.

Toutefois, pour retracer dans toute sa vérité cette sainte physionomie, ce n'est pas dans les côtés humains et sympathiques de sa nature, ni dans la puissante activité de son apostolat, ni même dans le glorieux combat du martyre qu'il faut l'observer. Il n'y a là que les manifestations extérieures d'une grandeur morale dont le principe de vie est autre part. Pour entendre la respiration de son âme, pour

pénétrer dans l'intimité de son être et y surprendre en quelque sorte son cœur sans voiles, il faut le suivre dans sa cellule du Bischofsberg, il faut l'accompagner dans cette retraite sacrée où, dépouillant tout ce qui fait sa grandeur mortelle, il redevient le simple moine d'Exeter, méditant sur la loi de Dieu et se plongeant dans la contemplation de l'éternité. C'est là, dans le tête-à-tête avec son Créateur, où s'échangent des paroles ineffables à travers le silence de l'infini, c'est là qu'apparaît enfin le vrai Boniface, que se révèle à nous le secret de sa force féconde et de ses hautes vertus. La prière et la solitude sont la vraie atmosphère de son âme, et le regard ému qu'il fixe sur la beauté de la loi de Dieu est l'acte par excellence de sa vie. Les heures bénies qu'il passe dans ces célestes effusions sont rares sans doute dans son existence d'apôtre et d'ouvrier, mais elles sont les seules heures qu'il ait vraiment vécues dans l'exil d'ici-bas, car *un seul jour passé dans le sanctuaire du Seigneur vaut mieux que mille dans les palais des mortels*[1].

1. Ps. 83, 11.

APPENDICE

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

DE SAINT BONIFACE

I. — SOURCES

§ 1. — LES VIES DE SAINT BONIFACE

1. — *Vita sancti Bonifacii*, écrite sur l'ordre de Lull, disciple et successeur de saint Boniface sur le siège archiépiscopal de Mayence († 786), par Willibald, prêtre de l'église Saint-Victor de cette ville (nullement à confondre avec l'évêque d'Eichstaedt du même nom). L'auteur ne l'a pas connu personnellement, mais il a eu sur lui d'excellents renseignements, et son écrit, bien qu'incomplet, est fort digne de foi. Il a été publié par Canisius, *Antiquæ Lectionis*, t. IV, Ingolstadt, 1603 (réimpression du même recueil par J. Basnage, Anvers, 1725); par Serarius dans ses *Epistolæ sancti Bonifacii*, Mayence, 1605, puis par Mabillon, *Acta Sanctorum ordinis S. Benedicti*, III, 11, 1672 (réimprimé par Migne, *Patrologia Latina*, t. 89, 1863); par Godefroid Henschenius dans les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, t. I de juin, 1695; par Pertz dans les *Monumenta Germaniæ Historica*, t. II, Hanovre, 1829; par Giles, *Sancti Bonifacii Opera*, II, 1844; par Ph. Jaffé dans *Bibliotheca Rerum Germanicarum*, t. III, Berlin, 1866, et enfin par A. Nürnberger, Bresslau,

1896 (tiré à part du 27*ter Bericht der wissenschaftlichen Gesellschaft Philomathie zu Neisse*). Elle a donc été imprimée dix fois. Un texte plus court, publié dans les *Analecta Bollandiana*, t. I (1882), et pris d'abord par les Bollandistes pour une première recension de l'œuvre de Willibald, semble n'être, au contraire, qu'une réduction de celui-ci; aussi a-t-on abandonné dans les *Analecta Bollandiana*, XV, p. 268, l'opinion qu'on y avait d'abord soutenue.

L'œuvre de Willibald a été cinq fois traduite en allemand : par Schulte, Münster, 1852; par Bonnell, Berlin, 1857; par Külb dans *Sämmtliche Schriften des heiligen Bonifatius*, Ratisbonne, 1859; par Simson, Berlin, 1863; par Arndt dans *Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*, t. VIII, partie 2, 1863.

C'est d'après cet écrit de Willibald que fut rédigée au XIe siècle une *Legenda de ordinacione S. Bonifacii* publiée en 1882 par Meinardus dans le *Zeitschrift des historischen Vereins für Niedersachsen*, et qui était destinée à un usage liturgique. Un autre résumé de Willibald, avec quelques ajoutés de peu de valeur, a été publié par Nürnberger, *Anecdota Bonifaciana*, dans le *Sechsundzwanzigster Sitzungsbericht der wissenschaftlichen Gesellschaft Philomathie zu Neisse*, 1892.

A cette œuvre capitale il faut ajouter divers autres écrits dont aucun d'ailleurs n'en approche de loin, et qui, tous réunis, n'ajoutent que fort peu de détails authentiques à l'histoire telle qu'elle est racontée par Willibald.

2. — L'*Anonyme d'Utrecht*, probablement prêtre de l'église Saint-Martin de cette ville, écrivit au commencement du IXe siècle, à une époque où vivait encore une femme qui avait été témoin de la mort du saint. Cet auteur toutefois, bien que si rapproché par le temps et par le lieu, contient peu de chose qui ne se trouve déjà dans Willibald. Il a été édité par Henschenius, *o. c.*, et en

partie par Jaffé. On ne saurait, comme l'a fait Tritheim, l'identifier avec l'évêque Radbod d'Utrecht, qui est fort postérieur (899-918).

3. — L'*Anonyme de Mayence*, probablement chanoine de l'église Saint-Victor de cette ville, écrivit au commencement du XI[e] siècle (après 1011) une *Passio Sancti Bonifatii* légendaire, dont certains détails pourraient avoir quelque valeur historique. Elle a été publiée par Henschenius, *o. c.*, par Pertz, *MGH.*, *SS.* II, et par Jaffé, *o. c.*

4. — Othlo, moine de Saint-Emmeram, à Ratisbonne, réfugié à l'abbaye de Fulda de 1062 à 1066, remania, à la prière des moines, l'écrit de Willibald, dont la composition leur paraissait défectueuse. Il utilisa la correspondance du saint, ainsi que la vie de saint Sturmi par Eigil, et ne s'abstint pas de combinaisons personnelles. Son travail peut être considéré comme une amplification de celui de Willibald et comme une première mise en œuvre des sources. Publié en 1562, sans nom d'auteur, par Surius, t. III, Cologne, 1579, il le fut ensuite par Canisius, *Antiquæ Lectionis*, t. IV (réédition par J. Basnage, III, 1), par Serarius, *Rerum Moguntinarum* (réédition par Joannis, *Scriptores rerum Moguntinarum*, 17, t. I), par Mabillon, III, 2 (réédition dans Migne, *Patrologia Latina*, t. 89), et en partie par Jaffé, *o. c.*

Un résumé de l'ouvrage d'Othlo, intitulé : *Passio beati Bonifatii et sociorum ejus martyrum abbreviata*, a été publié par A. Nürnberger dans ses *Anecdota Bonifatiana*, ouvrage cité plus haut.

5. — *L'Anonyme de Münster* (*Acta Sanctorum*, *l. c.*). Henschenius le croit de Münster, parce qu'il dit que la vie de saint Grégoire d'Utrecht, écrite par saint Liudger de Münster, est *apud nos*. Cette raison n'est pas suffisante.

Le prétendu Ruthard, moine de Fulda, qui aurait

écrit du temps de Louis le Débonnaire une vie en vers de saint Boniface, est une invention de Tritheim.

Une étude critique de comparaison, qui essayerait de fixer la valeur respective de ces divers documents et qui rechercherait la provenance de leurs renseignements, serait certes un travail d'une grande utilité. Ce travail n'est pas fait dans le mémoire de G. Wœlbing intitulé : *Die mittelalterlichen Lebensbeschreibungen des Bonifatius*, Iena, 1892 (dissertation), qui n'est qu'une assez médiocre esquisse.

§ 2. — LA CORRESPONDANCE DE SAINT BONIFACE.

N. B. — Il existe un recueil des OEuvres complètes de saint Boniface, dans lequel on trouvera la correspondance et la plupart des autres écrits du saint dont il va être question; il a été publié en 1844 à Londres par Giles, *Sancti Bonifacii Opera*, réimprimé par Migne, *Patrologia Latina*, t. 89, et traduit par Külb, *Sämmtliche Schriften des H. Bonifatius übersetzt*, 2 vol. Ratisbonne, 1859. J'y renvoie le lecteur une fois pour toutes, et je le cite en abrégé par le nom des éditeurs.

La correspondance de saint Boniface, conservée dans trois manuscrits du xe siècle et dans quelques autres, comprend non seulement les lettres écrites par lui, mais celles qui lui ont été adressées; elle constitue à ce point de vue un précieux moyen d'information et elle sert à contrôler et à compléter ses biographies; elle nous initie à ses préoccupations, à ses œuvres quotidiennes, et nous fait pénétrer dans l'intimité de ses amitiés. Cette correspondance, réunie à celle de son disciple et successeur Lull, a été publiée cinq fois.

1. — *Epistolæ Sancti Bonifacii martyris*, par Nicolas Serarius, Mayence, 1605 (réimprimé dans *Nova Bibliotheca veterum Patrum*, t. II, Paris, 1639, et dans la

Magna Bibliotheca Veterum Patrum, t. XVI, Paris, 1654, ainsi que dans la *Maxima Bibliotheca Patrum*, t. XIII, Lyon, 1677). Serarius ne s'est pas préoccupé de la chronologie de ces lettres.

2. — *Epistolæ S. Bonifacii archiepiscopi et martyris*, Mayence, 1789, par Würdtwein. Cette édition brouille davantage encore l'ordre chronologique dressé par Serarius et ne donne pas un texte satisfaisant.

3. — *Sancti Bonifacii opera*, t. I, Londres, 1844, par Giles (réimprimé par Migne, *Patrologia Latina*, t. 89) ; elle est inférieure aux deux précédentes et attribue aux diverses lettres des dates de fantaisie.

4. — *S. Bonifacii et Lulli epistolæ*, dans les *Monumenta Moguntina*, qui forment le tome III de la *Bibliotheca Rerum germanicarum* de Ph. Jaffé, Berlin, 1866. Édition critique faite sur la base de tous les manuscrits connus et témoignant d'une grande sagacité, bien que sa chronologie des lettres, fort supérieure à celles de ses prédécesseurs, laisse encore sous certains rapports à désirer.

5. — *S. Bonifacii et Lulli epistolæ*, édité par Dümmler dans le volume des *MGH.* intitulé : *Epistolæ Merovingici et Karolini Aevi*, Berlin, 1892, in-4°. Revision du travail de Jaffé, dont il s'écarte pour la chronologie de quelques lettres, mais qu'il confirme d'ordinaire.

La correspondance de saint Boniface a exercé la sagacité d'un grand nombre d'érudits, et comme la plupart de ses lettres ne sont pas datées, c'est leur ordre chronologique surtout qu'on a cherché à déterminer. Sans compter les divers éditeurs ci-dessus cités, plusieurs autres érudits se sont voués à cette tâche, dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'édition de Jaffé et celle de Dümmler. Tout l'intérêt de cette question vient se concentrer autour de la date des conciles francs tenus sous Boniface, et tout particulièrement du premier, dont les

actes portent la date de 742, à diverses reprises contestée. La date du premier entraînerait naturellement celle des suivants. Dès 1869, Dünzelmann ouvrait le feu par sa dissertation de Göttingue intitulée : *Untersuchung über die ersten unter Karlmann und Pippin gehaltenen Concilien*, où il s'attaquait sur divers points à l'ordre établi par Jaffé. Celui-ci répondit dès l'année suivante : *Zur Chronologie der Bonifazischen Briefe und Synoden* (*Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. X, 1870), en même temps que, de son côté, H. Hahn réfutait les thèses de Dünzelmann dans *Göttingische Gelehrte Anzeigen*, 1870, I, p. 1125. Dünzelmann rentra en lice dès 1873 par un mémoire intitulé : *Zur Anordnung der Bonifazischen Briefe und der fränkischen Synoden* (*Forschungen zur Deutschen Geschichte*, t. XIII), où il s'attache à démontrer que les dates portées par les lettres du pape Zacharie à Boniface ne méritent aucune confiance pour le premier concile franc et propose celle de 743. Hahn répliqua à Dünzelmann dans un mémoire intitulé : *Noch einmal die Briefe und Synoden des Bonifaz* (même recueil, t. XV, 1875), qui fait droit à une partie des observations de ce critique, en rejette d'autres, et dont les conclusions ont été généralement adoptées. Quelques années après, Loofs reprenait l'étude de la question dans une dissertation sous ce titre : *Zur Chronologie der auf die fränkischen Synoden des h. Bonifacius bezüglichen Briefe der Bonifazischen Briefsammlung*, Leipzig, 1881. En somme, la chronologie de Jaffé est sortie victorieuse de ce débat, sauf sur un certain nombre de points où il a fallu la rectifier, et Dümmler, dans l'ensemble, n'a fait que s'y conformer. Depuis lors, une nouvelle tentative a été faite par B. Sepp pour remanier la chronologie des conciles francs : il admet que le concile de Soissons sous Pépin et le premier concile germanique sous Carloman se sont tenus tous deux pendant le cours de l'année 744, celui-là le 3 mars, celui-ci le 21 avril. (*Zur Chronologie des ersten der fränkischen Synoden des*

VIII° Jahrhunderts dans l'*Historisches Jahrbuch*, t. XXII (1901). Je n'ai pas cru pouvoir, malgré la force de certaines raisons alléguées par Dünzelmann et par Sepp, m'écarter de la chronologie des documents eux-mêmes et me suis rallié à la manière de voir de Hahn, qui les interprète de la manière la plus vraisemblable sans trop amender le texte.

§ 3. — AUTRES ÉCRITS DE SAINT BONIFACE

1. — *Sermons de saint Boniface.* — C'est à l'érudition française que revient l'honneur de les avoir découverts. Mabillon avait trouvé les dix premiers dans deux manuscrits de la reine de Suède; Martène et Durand publièrent les quinze d'après un manuscrit du chancelier d'Aguesseau.

Ils ont été imprimés trois fois par Martène et Durand; *Amplissima Collectio*, t. IX, col. 186-218, par Giles dans *Sancti Bonifacii Opera*, cité ci-dessus, et, d'après Giles, par Migne, *Patrologia latina*, t. 89. Le quinzième a été réédité par J. Schlecht, *Die Apostellehre in der Liturgie der Katholischen Kirche*, Fribourg en Brisgau, 1901, p. 124.

L'authenticité de ces sermons, qui avait inspiré des doutes à Oudin, *Commentarii de scriptoribus ecclesiasticis* Leipzig, 1722, et aussi à Giles, a été admise par l'immense majorité des savants. Révoquée en doute, pour la première fois, par Scherer dans Müllenhoff et Scherer, *Denkmäler deutscher Poesie und Prosa*, 2e édition, p. 504, elle a été défendue par Cruel, *Geschichte der deutschen Predigt im Mittelalter*, Detmold, 1879, pp. 23-27. Ce n'était qu'une escarmouche. Une seconde attaque, cette fois en règle, a été faite par Hahn, *Die angeblichen Predigten des Bonifaz* (*Forschungen zur deutschen Geschichte*, t. XXIV (1884), mais repoussée avec vigueur par A. Nürnberger, *Die angebliche Unechteit der Predigten*

des h. Bonifaz (*Neues Archiv*, t. XIV, 1889). Les raisons alléguées par Hahn sont toutes d'ordre interne et ne résistent pas à la critique de Nürnberger. D'autre part, les plus anciens manuscrits attribuent les sermons à saint Boniface, et si ce n'est pas une preuve positive de leur authenticité, c'est au moins l'attestation que dès le XI[e] siècle le saint en était réputé l'auteur. Cf. Schlecht, *o. c.*, pp. 75-81.

2. — *La grammaire de saint Boniface.* — Elle fut découverte par le cardinal Mai dans un palimpseste du Vatican, et publiée par lui dans *Classici Auctores*, t. VII, pp. 475-548. Le fragment qui y manque a été publié depuis lors par Durieu, *Schedæ Vaticanæ*[1].

Sur les sources de la grammaire, il faut lire H. Keil, *De grammaticis quibusdam latinis infimæ ætatis commentatio*, Erlangen, 1868, et Bursian, *Die Grammatik des Winfried-Bonifacius* (*Sitzungsberichte der bayerischen Akademie der Wissenschaften, philosophisch-philologische Classe*, Munich, 1873).

3. — Le *Dicta Bonifacii.* — Cet ouvrage a été publié pour la première fois, d'après un manuscrit de Saint-Gall, par Nürnberger dans le *Theologische Quartalschrift* de Tübingue, t. 70, année 1888. Il est aussi difficile d'en affirmer que d'en nier l'authenticité. Il faut seulement remarquer que nombre de passages attestent une évidente parenté avec le texte des sermons du saint.

4. — *Le Pénitentiel de saint Boniface.* — On appelle de ce nom un ouvrage dont un fragment fut publié pour la première fois par Labbe et Cossart, *Collectio Conciliorum*, t. VII, par Martène et Durand dans l'*Amplissima Collectio*, t. VII, col. 48, puis par Giles et par Migne, *oo. cc.*; il y porte le titre d'*Editio Sancti Bonifacii.* Depuis lors, Binterim a retrouvé l'ouvrage entier et l'a publié

1. Je n'ai pu me procurer cet ouvrage.

dans l'appendice de la dissertation de Blascus intitulée : *De Diaconis nunquam penitentiæ sacramenti ministris*, Mayence, 1822, puis dans *Denkwürdigkeiten der Christkatholischen Kirche*, t. V, III. C'est le plus ancien pénitentiel allemand.

5. — *Les poésies de saint Boniface.* — Elles ont été publiées par Giles et réimprimées par Migne. Plus récemment, il en a été donné une édition savante par E. Dümmler dans les *Poetæ Latini Ævi Carolini*, t. I, (1881).

On a encore attribué à saint Boniface un bon nombre d'autres écrits dont l'authenticité est des plus contestables. Seiters, p. 624, donne d'après Tritheim une liste de douze ouvrages à laquelle il en ajoute quatre, ce qui nous amène au chiffre de seize ; cette liste a été ramenée à sa juste valeur par Muller, t. II, pp. 167-180, et pp. 305-312, qui montre que plusieurs de ces écrits doivent être identifiés avec telle ou telle lettre du saint. Il n'y a pas lieu d'insister. Je me borne à faire remarquer qu'en ce qui concerne le *Vita sancti Livini*, attribué aussi à saint Boniface, c'est un apocryphe composé selon toute apparence vers la fin du XI[e] siècle par le moine Stepelinus de Saint-Trond. Pour la première partie de cette thèse, v. Muller, t. II, pp. 308-312; pour la seconde, v. Holder-Egger, *Zu der Heiligengeschichte des Genter Sankt Bavo klosters*, dans *Andenken an G. Waitz gewidmet*. Hanovre, 1886.

§ 4. — ÉCRITS SERVANT A ÉLUCIDER LA VIE DE SAINT BONIFACE

Vie de saint Sturmi, 17 décembre, par Eigil de Fulda. (*MGH. SS.* II, pp. 366-377).

De saint Grégoire, 25 août, par saint Liudger. (*Acta Sanctorum*, t. V d'août et *MGH.*, t. XV).

De sainte Lioba, 28 septembre. (*Acta Sanctorum*, t. VII de septembre, pp. 768-769.)

De saint Willibald, 7 juillet. (*Acta Sanctorum*, t. II de juillet, pp. 500-551.)

De saint Wunnibald, 18 décembre. (Mabillon, *Acta Sanctorum O. S. B.*, III, II, 178-198; 2e édition, pp. 161-172.)

De sainte Walburge, sœur des deux précédents, 25 février. (*Acta Sanctorum*, t. III de février, pp. 523-542.)

De saint Pirminius, 3 novembre. (*Acta Sanctorum*, t. II de novembre, pp. 34-45.)

II. — TRAVAUX MODERNES

§ 1. — ÉCRITS SPÉCIALEMENT CONSACRÉS A SAINT BONIFACE

La biographie de saint Boniface a été écrite un grand nombre de fois en Allemagne et ailleurs. On peut dire qu'à partir de son premier biographe Willibald, la série de ces narrateurs hagiographiques s'est continuée de siècle en siècle à peu près sans interruption à travers le moyen âge et l'ère moderne jusqu'à nos jours. Il y aurait peu de profit pour le lecteur à dresser ici la liste complète de ces écrits, qu'il trouvera dans Potthast, *Bibliotheca Historica Medii Ævi*, 2e édition (1896), t. II, pp. 1216-1220, et dans U. Chevalier, *Répertoire des Sources historiques du Moyen Age* (1877-1883), coll. 325-326, et *Supplément* (1888), coll. 2476-2477.

Je me bornerai à faire connaître ceux qui ont gardé une valeur scientifique. Si je les classe en catholiques et protestants, c'est parce que le sujet lui-même réclame cette classification. Tous les historiens protestants ne parviennent pas à être justes envers saint Boni-

face. Je ne parle pas ici de l'indigne langage des Centuriateurs de Magdebourg ni de leur moderne caudataire, le fanatique Ebrard, qui ont fait dire à un écrivain anabaptiste qu' « on rougit pour le protestantisme des sorties que des historiens protestants se sont permises contre le saint ». (Muller, cité plus loin, t. II, p. 276.) Au XIXe siècle, l'historiographie de nos frères séparés est arrivée à une sérénité plus grande ; toutefois, les préjugés confessionnels guident encore plus d'une plume parmi eux. Tandis que les uns, comme Werner (cité plus bas), continuent de dénigrer saint Boniface en haine de son dévouement au Saint-Siège, les autres, comme Fischer, reconnaissent sincèrement sa grandeur morale, mais essayent de diminuer ce dévouement. Il est, au surplus, convenu pour un grand nombre d'historiens protestants que la qualité de catholique est une tare pour l'érudit et qu'elle suppose nécessairement le manque de critique. C'est ainsi que Hase se permet de qualifier le livre de Seiters de *livre à tendance et sans critique*[1], et que Fischer pousse la naïveté et la prévention jusqu'à écrire cette phrase monumentale : « *Pour les ouvrages catholiques, je n'ai pu en faire qu'un usage très restreint, à cause de leur tendance*[2] ». Ceux qui formulent de pareilles sentences ne s'aperçoivent pas qu'ils nient tout simplement la science historique elle-même. Car enfin, comme rien n'empêche les écrivains catholiques de rendre le reproche aux dissidents et de les accuser de « tendances » protestantes, il en résulterait, s'ils voulaient user de représailles, qu'on devrait récuser les uns et les autres, et considérer comme non avenus tous les résultats de l'historiographie depuis quatre siècles.

1. Unkritische Tendenzschrift. V. *Allgemeine Deutsche Biographie*, art. Bonifatius.

2. « Die katholische Literatur ist wegen ihrer Tendenz nur wenig zu verwenden gewesen. » P. 253 de l'ouvrage cité plus loin.

Les meilleures biographies catholiques de saint Boniface sont les suivantes :

Seiters, *Bonifacius, der Apostel der Deutschen*. Mayence, 1845. Réimprimé à Arnheim, 1851. (Mes citations se rapportent à cette édition.)

E. Sayous, *De epistolis sive sancti Bonifacii sive ad sanctum Bonifacium*. Paris, 1866.

G. Pfahler, *Sankt Bonifacius*. Ratisbonne, 1880.

Von Buss, *Winfrid-Bonifacius* herausgegeben von Dr Ritter von Scherer. Graz, 1888. (Cité ordinairement sous le double nom de Buss-Scherer.)

Kuhlmann, *Der heilige Bonifacius, Apostel der Deutschen*. Paderborn, 1895.

Parmi les protestants, il faut citer : J. P. Muller, *Bonifacius. Eene Kerkhistorische Studie*, 1 vol. Amsterdam, 1869-1870.

Hope, *Saint Boniface and the conversion of Germany*, Londres, 1873. (Cet ouvrage m'est resté inconnu.)

A. Werner, *Bonifacius, der Apostel der Deutschen und die Romanisierung von Mitteleuropa*. Leipzig, 1875.

Fischer, *Bonifacius, der Apostel der Deutschen*. Leipzig. 1881.

Ebrard, *Bonifacius, der Zerstörer des columbanischen Kirchenthums auf dem Festland*, Gütersloh, 1882. Adaptation de son livre intitulé : *Die iro-schottische Missionskirche des* VIe, VIIe *und* VIIIe *Jahrhunderts*. Gütersloh, 1873.

Hahn, *H. Bonifaz und Lul. Ihre angelsächsische Korrespondenten. Luls Leben*. Leipzig, 1883. Travail fort instructif et d'une grande objectivité.

§ 2 — OUVRAGES GÉNÉRAUX

En dehors de ces monographies, on ne trouve pas moins de précieuses données dans les ouvrages géné-

raux, tels que l'histoire de l'Église d'Allemagne ou celle de l'empire franc. Il faut citer surtout :

Rettberg, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I. Göttingue, 1846.

Mignet, *La Germanie au* VIIIe *et au* IXe *siècle*, dans *Mémoires et Notices*. Paris, 1843.

Ozanam, *La Civilisation chrétienne chez les Francs* (chap. V, *Saint Boniface*). Paris, 1849; 4e édition, 1872.

Hahn, *Jahrbücher des fränkischen Reichs* 741-752, Berlin, 1863.

Oelsner, *Jahrbücher des fränkischen Reichs unter König Pippin*. Leipzig, 1871.

Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, 1re édition, Leipzig, 1887, 2e édition, *ibid.*, 1899, contient une des meilleures études biographiques sur le saint.

Von Hefele, *Conciliengeschichte*, 2e édition, t. III. Fribourg en Brisgau, 1877.

Moll, *Kerkgeschiedenis van Nederland voor de Hervorming*, t. I. Utrecht, s. d. (1864).

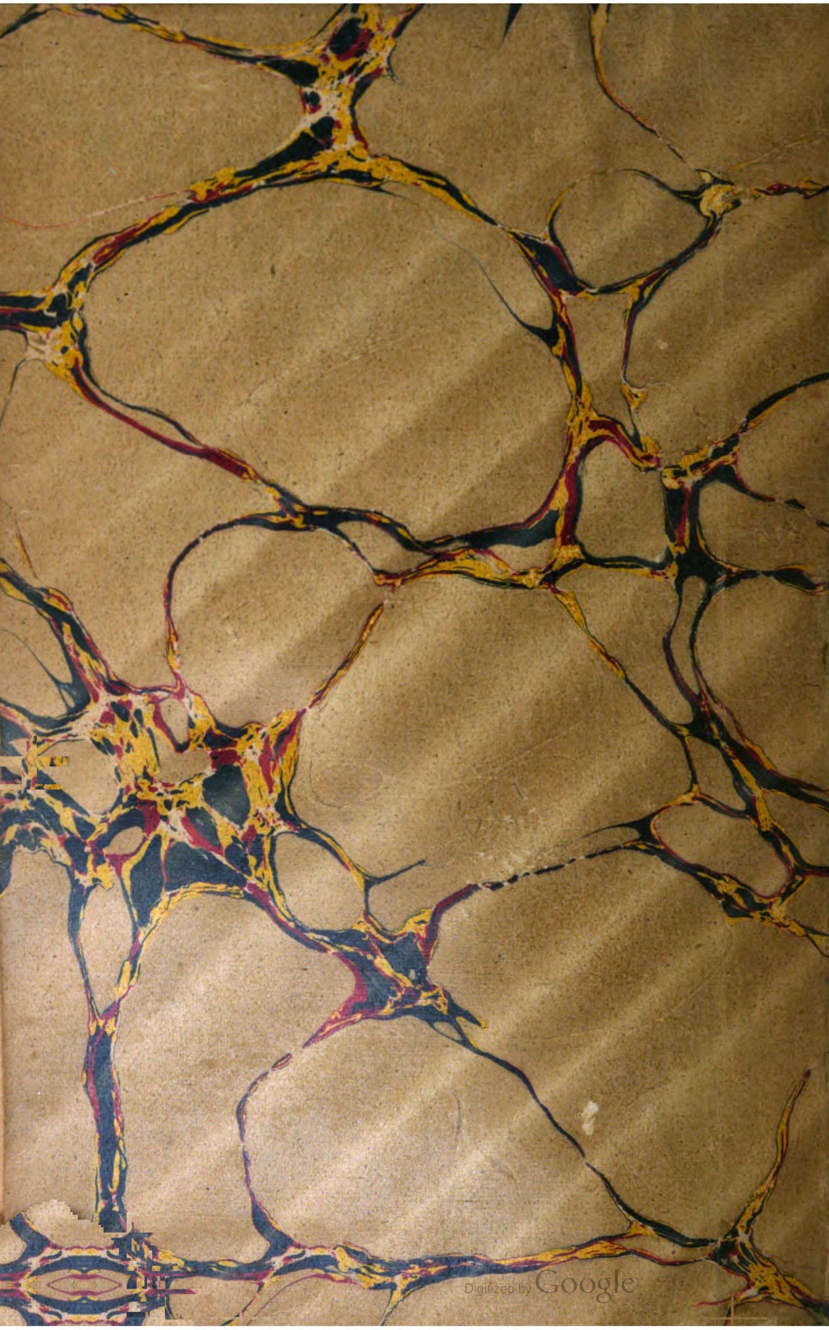
Montalembert, *Les Moines d'Occident*. (Livre XVII, *Les Religieuses anglo-saxonnes*.) Tome V de l'édition Lecoffre, 1867.

C. Will, *Regesten zur Geschichte der Mainzer Erzbischöfe* 742-1514, Tome I. Innsbrück, 1877.

D. Bartolini, *Di s. Zaccaria papa e degli anni del suo pontificato*. Ratisbonne, 1879.

TABLE DES MATIÈRES

47492. — PARIS, IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, rue de Fleurus, 9




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06439 2346

